This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

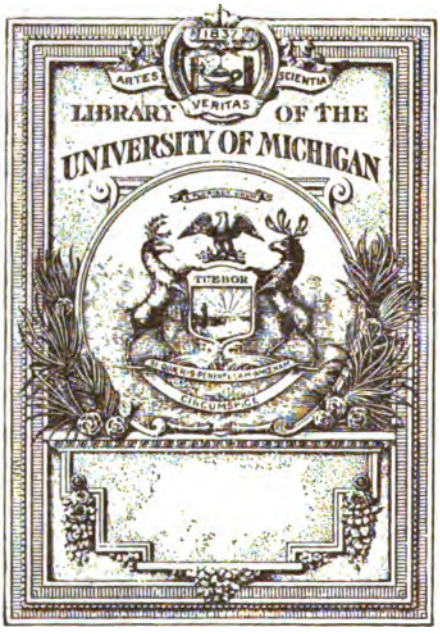
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE
HISTORIQUE
ET
PITTORESQUE.

Digitized by Google

. . . . Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre ; et quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité.

M. De Chateaubriant, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Digitized by Google

VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE

FAIT

DANS LES CI-DEVANT PAYS-BAS, ET DANS QUELQUES DÉPARTEMENS VOISINS, PENDANT LES ANNÉES 1811, 1812 ET 1813;

PAR M. PAQUET-SYPHORIEN.

AVEC 24 PLANCHES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT, ET GRAVEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE, RUE JACOB, N° 24.

1813.

Digitized by Google

Digitized by Google

A Monsieur

F. X. De Burtin,

Ancien Conseiller du Gouvernement général des Pays-Bas, Membre de la plupart des Académies et Sociétés Savantes, etc. etc. etc.

Monsieur,

Parmi les événemens les plus heureux de mes voyages, je compte, avec raison, le bonheur d'avoir trouvé en vous un homme qui, par son mérite et par l'étendue de ses connaissances,

379641

Digitized by Google

fait tant d'honneur à la Belgique, et dont la maison offre tant de choses intéressantes aux voyageurs curieux, qui y sont accueillis avec une cordialité si franche et si sincère! L'étude de vos savans Ouvrages et des riches collections en tout genre que votre goût a réunies, a plus contribué que toute autre chose à m'instruire de ce qui concerne l'état actuel des Pays-Bas, leurs productions naturelles, leur agriculture et leur industrie en général. En même tems cette étude m'a appris à juger sainement les productions admirables des Peintres célèbres qui ont illustré les Ecoles flamande et hollandaise.

Digitized by Google

Je me fais donc un devoir, Monsieur, de vous dédier mon Ouvrage; et je me croirai bien dédommagé de mes recherches et de mes peines, si mon travail peut mériter votre approbation.

Daignez recevoir l'assurance du dévouement inaltérable avec lequel je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble et très-affectionné serviteur,

Paquet-Syphorien.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Entrainés par la fureur des conquêtes, qui les a dominés depuis leur naissance, les Romains, après avoir pris, par les moyens les plus odieux, cette superbe Carthage qui fut si long-tems leur dangereuse rivale, ravagèrent bientôt l'Espagne, la Grèce, la Syrie, l'Egypte, et tout ce qui, dans l'Asie et l'Afrique, pouvait porter ombrage à leur ambition, ou s'opposer à leurs succès.

Néanmoins, il leur restait encore à subjuguer, en Europe, le pays des Gaulois, aussi célèbre par sa puissance et son étendue, que par son antique renommée; pays dont chaque habitant était devenu pour les Romains, un guerrier redoutable.

Cette conquête était réservée à César. Le vainqueur de Rome pouvait seul espérer d'asservir une nation de guerriers qui avaient plus d'une fois fait trembler les Romains dans leur capitale, saccagé celle-ci,

Digitized by Google

pillé le temple de Delphes, et ravagé la Macédoine et la Dardanie.

Toutes ces considérations, qui auraient pu retenir un autre conquérant, furent au contraire autant de motifs pour animer César. D'ailleurs, la réunion à l'Italie d'un pays voisin aussi considérable que la Gaule, lui offrait trop d'avantages, nonobstant les difficultés sans nombre qui semblaient s'opposer à son dessein, pour que les obstacles pussent ébranler sa fermeté ou le faire renoncer à une guerre dont l'événement était incertain, mais dont la réussite devait être d'autant plus glorieuse pour lui et pour les Romains.

Les Gaules étaient alors divisées en trois parties, savoir : la Celtique, appelée proprement Gaule par les Romains; la Gaule Aquitanique, qui renfermait sur-tout la Gascogne; et la Gaule Belgique, qui commençait à la frontière de la Celtique, et s'étendait jusqu'à l'Océan et vers l'embouchure du Rhin.

A l'époque même où César passa les Alpes, dans l'intention de subjuguer les Gaules, les Helvétiens, ayant formé le même

Digitized by Google

dessein que lui, avaient abandonné leur pays, bien résolus de n'y plus retourner. Mais la fortune du général romain, jointe à sa tactique supérieure, et à l'excellente discipline de ses troupes, anéantit l'espérance des Helvétiens, et les réduisit à implorer sa clémence.

Les principaux d'entre les Celtes firent des remercîmens à César pour ses succès, et leur chef eut l'imprudence d'invoquer son secours *contre* Arioviste, leur plus redoutable ennemi. Sous prétexte de prendre leur défense et de les venger, César combattit pour lui-même, et deux campagnes lui suffirent pour s'emparer des Gaules jusqu'aux frontières de la Belgique.

Alors les Belges, qui détestaient la domination des Romains, furent irrités de la conduite lâche des Celtes, et ils formèrent une ligue redoutable, qui aurait pu devenir funeste aux Romains, si elle avait réuni la prudence et les talens, à la force, à l'intrépidité, et à la valeur que César lui-même, quoique leur vainqueur, ne put s'empêcher d'admirer et de prôner par le plus bel éloge dans ses Commentaires.

Digitized by Google

Tout ce que l'histoire nous apprend depuis lors touchant les Belges, prouve qu'ils n'ont jamais dégénéré de leurs ancêtres. Les progrès précoces qu'ils ont faits dans les arts utiles et agréables, l'agriculture, les fabriques et le commerce, dans les tems même où leurs voisins restaient encore si loin derrière eux en toutes ces parties, les ont rendus célèbres parmi toutes les nations. Enfin, aujourd'hui encore, où la civilisation est parvenue à un si haut degré chez tant de peuples, et où les sciences et les arts sont si généralement cultivés, la Belgique, nonobstant les ravages des guerres, tant intestines qu'étrangères, dont elle a été si souvent et si long-tems le théâtre, n'en reste pas moins le pays le plus peuplé, le plus riche, et le plus florissant de l'Europe entière.

Cette heureuse contrée, vers l'an 445, devint le berceau de la monarchie française. C'est de la province appelée depuis *le Brabant* que partit Clodion, pour s'établir dans la Gaule, après que les Romains en eurent été chassés par les Vandales.

A différentes époques, les Huns et les

Digitized by Google

Normands saccagèrent et brûlèrent presque toutes les villes de la Belgique. Elle resta soumise à la France, comme une de ses parties intégrantes, jusqu'à la mort de Charlemagne. Mais sous les faibles descendans de cet illustre monarque, les gouverneurs s'approprièrent, peu-à-peu, les différentes parties de cette belle contrée, auxquelles ils avaient été préposés par leurs maîtres; d'où résulta, à la longue, la division de la Belgique en dix-sept provinces. Celles-ci *étaient d'abord* soumises à autant de souverains particuliers, dont quelques-uns restèrent liés à la France en qualité de grands vassaux, et quelques-autres s'en rendirent indépendans pour s'attacher à l'Empire Germanique, comme membres du cercle de Bourgogne: mais avec le tems plusieurs de ces provinces furent réunies, sur-tout sous le règne des ducs de Bourgogne. Enfin, sous l'empereur Charles-Quint elles ne formaient plus qu'un seul tout, connu sous le nom collectif de *Pays-Bas*.

Sous son fils, Philippe II, roi d'Espagne, et seul maître des Pays-Bas, les Belges, très-attachés à leurs souverains, mais encore plus

Digitized by Google

à leurs priviléges et à leur liberté, se révoltèrent contre ce prince, qui cherchait à les gouverner d'une manière arbitraire. C'est alors que ce pays, si florissant jusque-là, devint le théâtre de cette guerre cruelle qui dura, en y comprenant les trèves, plus de quatre-vingts ans, et qui produisit l'émancipation et la liberté entière des Sept-Provinces, unies sous la dénomination de *République de Hollande :* tandis que les dix autres provinces, désignées depuis lors plus spécialement par le nom de *Pays-Bas* ou de *Belgique,* restèrent soumises à leurs anciens souverains jusqu'à l'extinction de la branche d'Autriche-Espagnole, par la mort du roi d'Espagne Charles II.

Cette mort donna naissance à la guerre terrible surnommée *guerre de la succession,* entre la France et l'Autriche; et la paix qui y mit fin, fit passer les provinces Belgiques-Espagnoles à la branche Autrichienne-Allemande, qui les a possédées, sous le nom de *Pays-Bas-Autrichiens*, jusqu'en 1794, époque où la France en a fait la conquête. Selon toutes les probabilités, cet événement doit garantir la Belgique de toute guerre

Digitized by Google

étrangère à l'avenir, et ne peut manquer dès-lors de rendre sa prospérité durable.

Depuis long-tems je brûlais du desir de m'instruire à fond de tout ce qui concerne cette contrée si fameuse; mais, sauf les historiens, qui ont autrefois parlé fort au long du pays en général, de ses guerres, de ses révolutions, de son gouvernement, et de ses relations politiques, sans s'occuper de mille détails particuliers, capables d'intéresser tout voyageur curieux, sauf encore quelques modernes, qui n'ont guère fait que répéter ce que ceux-là avaient dit, j'ai cherché en vain dans les livres l'instruction plus détaillée que je desirais, et je n'ai pas été peu surpris que, parmi le grand nombre d'écrivains qui ont publié leurs voyages, et qui entrent dans les plus grands détails sur la plupart des contrées situées dans l'Europe, je n'en ai pu trouver aucun qui ait satisfait ma juste curiosité sur les détails qui concernent la Belgique. J'ai donc cru devoir m'instruire par moi-même de ce qui la regarde, en y voyageant pour observer tout avec la plus grande attention : j'avouerai même franchement, que dès-lors j'ai conçu

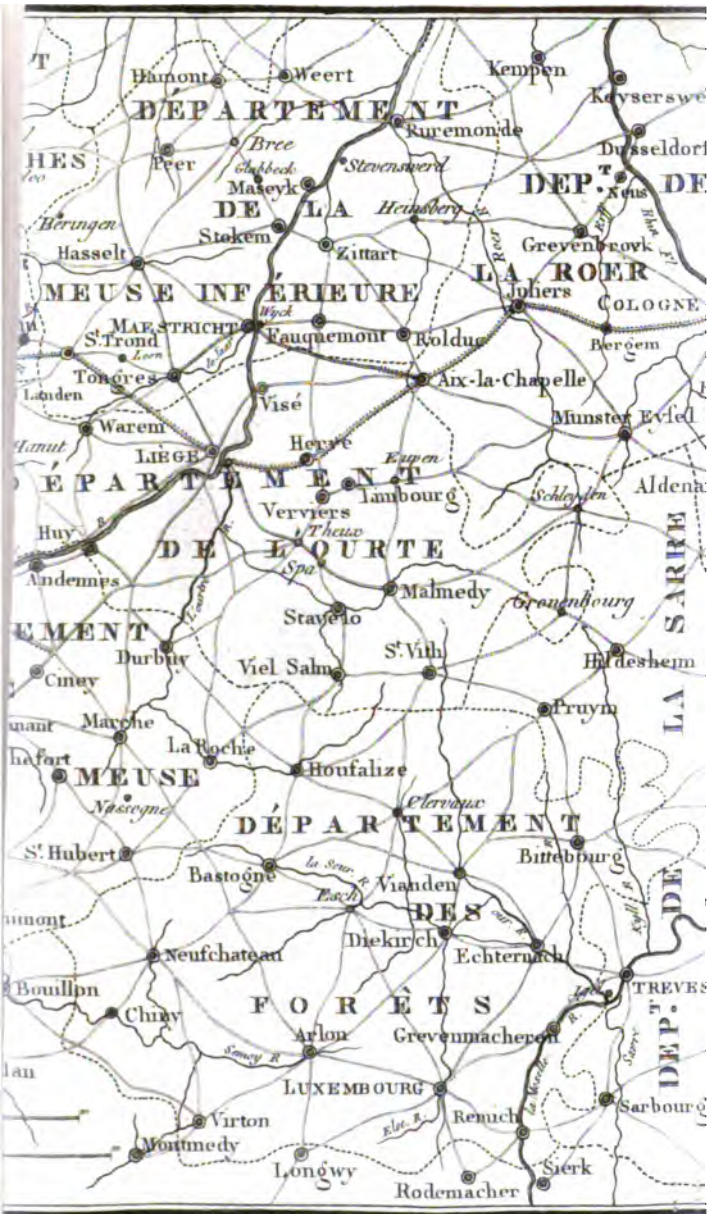
Digitized by Google

le projet de rendre mes observations utiles, en communiquant tout ce que j'aurais trouvé digne d'être remarqué.

En conséquence je suis parti de Saint-Quentin en 1811, pour commencer mes recherches, et avec le dessein de parcourir peu à peu toutes les parties de la ci-devant Belgique, et de m'y arrêter tout le tems nécessaire pour en acquérir des notions exactes, et pour m'en assurer en même-tems le souvenir au moyen du dessin, par des copies fidèles de ce que j'y rencontrerais de plus digne d'être observé.

C'est le fruit de mes différens voyages que je vais communiquer au public. Mais j'aurai sur-tout soin de parler plus en détail de ma ville natale (Saint-Quentin), et de son fameux canal souterrain, dont aucun écrivain ne s'est occupé jusqu'ici.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE DANS LA BELGIQUE.

Coup-d'œil général sur la Belgique, ses productions, ses habitans, et leur industrie.

Si l'antiquaire, en parcourant la Grèce ou l'Italie, y trouve à chaque pas des jouissances nouvelles pour son goût dominant, le philantrope, lorsqu'il voyage dans les Pays-Bas, y trouve par-tout de nouveaux sujets dignes de son admiration et de l'applaudissement de

Digitized by Google

toute ame sensible. En effet, de quelque côté qu'on envisage ce beau pays, tout y atteste un si haut degré d'une très-ancienne civilisation, tout y annonce, depuis bien des siècles, tant d'industrie, d'énergie et d'activité, tant de progrès dans les sciences, les arts et le commerce, tant de perfection dans l'agriculture et les fabriques, tant de bravoure, d'amour de la patrie, de fidélité pour tout souverain légitime, et d'horreur pour toute tyrannie, qu'on cesse d'être étonné qu'un terrain si borné occupe une place si distinguée dans l'histoire de l'Europe.

Mais, quoique la Belgique ait tenu constamment depuis tant de siècles un si haut rang parmi les nations, l'époque réelle de sa plus grande splendeur a été celle où elle étoit soumise aux princes de la maison de Bourgogne. C'est alors qu'elle donnait asyle aux souverains étrangers malheureux, et qu'elle tenait tête à la France entière : c'est alors qu'elle était l'entrepôt et le point central du commerce de l'Europe, et que sa prospérité lui faisait inventer des arts inconnus jusque-là, entre autres celui de la peinture à l'huile, qu'aucun écrivain recommandable n'a cherché à lui disputer.

Déja avant cette époque brillante, la Bel-

Digitized by Google

gique avait servi de modèle à la plupart des autres pays. Fournissant des habits à toutes les nations, c'est elle qui a appris aux Anglais à fabriquer eux-mêmes ces belles toisons, qu'ils n'avaient su jusqu'alors que lui vendre en nature pour les racheter ensuite converties en draps par l'industrie flamande. C'est chez les Belges aussi que la France a appris à connaître certains arts, tels que celui de ses superbes tapisseries, et à en perfectionner d'autres; comme le prouve une multitude de mots flamands, ordinaires et nullement techniques aux Pays-Bas, dont on a fait autant de termes techniques dans notre langue, et que nous semblons n'avoir adoptés que pour perpétuer le souvenir de notre reconnaissance.

Tels sont, dans l'art du diamantaire qui a été inventé à Bruges, nos termes *cliveur* et *cliver*, qui viennent de *clîver* et *clîven*, mots flamands communs et non techniques, qui ne signifient autre chose que *fendeur* et *fendre*, soit pour le diamant, soit pour les matières les plus viles : dans l'art de la navigation, *touer*, *cabestan*, *stribord*, etc., qui viennent des mots flamands *touwen*, tirer au moyen d'une corde, *touw* signifiant corde; *kabelstang*, mot flamand composé de deux autres, dont le premier signifie la grosse corde qui

Digitized by Google

tient à l'ancre, le deuxième une perche ou pièce de bois ronde; et *stryboord*, mot flamand qui signifie le bord d'où l'on combat : dans l'art de la pêche, *stok-fiche*, *hareng-pec*, etc., provenant des mots flamands *stok-visch* (bâton-poisson), et *pekel-haring* (hareng en saumure) : dans l'art du peintre et du dessinateur, le terme *estompé*, du verbe flamand *stompen :* dans l'art du fondeur des mines, *castine* et *calistène*, du mot flamand *kalk-steen*, qui veut dire pierre calcaire. En un mot, tels sont beaucoup d'autres de nos termes techniques, dont un étymologiste pourrait faire un fort ample recueil.

Si l'on excepte les toiles, les dentelles et quelques autres articles, dans lesquels la Belgique l'emporte encore aujourd'hui sur le reste de l'Europe, j'avoue que le tems, les guerres continuelles, les révolutions, et les émigrations, lui ont enlevé son ancienne supériorité exclusive dans la plupart des arts et des fabriques, et que d'autres pays ont profité de ses pertes. Mais l'agriculture, cette source la plus solide de toute prospérité nationale, bien loin d'avoir dégénéré entre les mains des Belges, paraît au contraire s'y perfectionner encore, s'il est possible, d'année en année.

C'est à cette cause féconde, et toujours re-

Digitized by Google

naissante, que j'attribue l'état d'aisance générale que j'ai observé dans cette heureuse contrée, dont une longue suite de circonstances malheureuses, la chûte de son commerce et de ses fabriques, sa navigation sacrifiée pendant un tems à la jalousie de ses voisins, et beaucoup d'autres causes majeures, n'ont pu la priver jusqu'ici.

Après l'état très-florissant de l'agriculture flamande, auquel l'Europe entière n'offre rien de comparable, et dont mes lecteurs trouveront un tableau aussi vrai qu'enchanteur dans l'opuscule de M. de Burtin *Sur l'inutilité des Jachères*, rien ne m'a charmé davantage dans mes voyages aux Pays-Bas, que les productions vraiment admirables des éminens artistes qui ont illustré l'*Ecole flamande* au tems de sa plus grande splendeur. Malheureusement, les tableaux des maîtres les plus distingués, tels que Rubens, Van Dyck, Van Balen, Gonzales, Jordaans, De Champaigne, Teniers, et quelques autres, y sont devenus extrêmement rares, sur-tout depuis la grande quantité qui en ont été enlevés dans ces derniers tems.

Mais le petit nombre de ceux que des particuliers y conservent encore isolément, dans quelques villes, sur-tout les nombreux chefs-d'œuvre que renferme la magnifique col-

Digitized by Google

lection de M. de Burtin à Bruxelles, ainsi que plusieurs morceaux qui y ornent le Musée public, et le cabinet de M. Danoot, de même que quelques collections dans d'autres villes, joints aux preuves que fournissent les estampes de l'*Ecole de Rubens*, aux beaux vitrages et aux belles tapisseries qu'on admire dans des endroits publics, suffisent pour attester la grande supériorité des *Ecoles flamande et hollandaise* dans tout ce qui peut séduire les yeux, par l'effet attirant et par la fidélité magique dans la représentation.

Digitized by Google

De la ville de Saint-Quentin, et de ses fabriques.

La ville de Saint-Quentin, située sur la rive droite de la Somme, est bâtie sur une colline, qui s'étend du levant au couchant. Elle présente un amphithéâtre d'un effet très-agréable et très-varié. Les plaines voisines, aussi fertiles en pâturages qu'en arbres de toutes espèces, sont terminées par des coteaux qui offrent des moissons très-abondantes du froment le plus beau, de seigle, de lin, et d'autres grains. Les récoltes suffisent non-seulement aux besoins des habitans, mais encore à entretenir un commerce considérable avec une partie de la France.

Cette ville, quoique sa population totale ne consiste en ce moment qu'en 12,000 ames, ne laisse pas d'être une des plus fabricantes entre toutes les villes de l'Empire Français. Son origine se perd dans la nuit des tems, comme celle de presque toutes les anciennes villes de la Gaule. Cependant il paraît certain qu'elle est la *Samarobrive* dont parle César, et que ce

Digitized by Google

nom convient d'autant moins à Amiens, comme plusieurs historiens l'ont prétendu, que cette dernière ville est positivement désignée, dans les Commentaires, par le nom d'*Ambianum*.

Je laisse d'ailleurs aux antiquaires le soin d'éclaircir ces faits historiques, qui n'entrent pas dans le plan de mon ouvrage; et je me borne à dire que cette capitale de la haute Picardie fut décorée, sous les empereurs romains, du nom d'*Auguste de Vermandois*, qu'elle porta pendant plus de huit cents ans, et qu'elle quitta en 885, pour prendre celui de son patron Saint Quentin, qui lui est resté depuis.

Entre les inscriptions dignes d'être remarquées en cette ville, la plus intéressante, sans doute, est celle qu'offre la façade de l'hôtel-de-ville. Ce sont six vers hexamètres latins, composés par le poète Santeuil, pour perpétuer le souvenir glorieux du siége opiniâtre soutenu en 1557 contre l'armée espagnole, par les habitans de Saint-Quentin, qui se dévouèrent généreusement jusqu'au dernier à une mort certaine.

Cet événement tragique offre une époque si mémorable dans l'Histoire de la France, il fait tant d'honneur à ma ville natale, que je ne puis me résoudre à le passer sous silence.

Digitized by Google

Je suis d'ailleurs persuadé que l'esquisse que je vais en tracer ne déplaira pas au lecteur sensible, et que tout vrai Français sera charmé de retrouver, dans le courage et le dévouement des Saint-Quentinois, un si beau modèle de ses propres sentimens!

Philippe II, après que Charles-Quint se fut retiré au couvent de Saint-Just, dans l'Estramadure, devint souverain de l'Espagne, maître des dix-sept provinces Belgiques et de tous les pays conquis par son père. Il fut en même tems *investi du duché* de Milan et des royaumes de Naples et de Sicile : tandis que, d'un autre côté, par son mariage avec la reine Marie, fille de Henri VIII, il pouvait encore augmenter ses forces par les secours de l'Angleterre.

Un tel ennemi devenait d'autant plus redoutable pour Henri II, roi de France, que celui-ci se trouvait à la tête d'un royaume épuisé par trente-deux ans de guerres continuelles, que François Ier avait eues à soutenir contre Charles-Quint. Tous les moyens militaires de Henri II consistaient en deux armées, l'une commandée par le duc de Guise, en Italie, et l'autre par le connétable de Montmorency, qui devait aller soutenir la Picardie, et sur-tout la Champagne, parce que l'ennemi

Digitized by Google

paraissait vouloir attaquer préférablement cette province.

Philippe II avait confié le commandement général de son armée, forte de plus de soixante-cinq mille hommes, à Emmanuel de Savoie, prince de Piémont, qui brûlait du desir de se venger, sur la France, des ravages qu'avait commis dans ses états le duc de Guise pour entrer en Italie.

L'armée française, commandée par le connétable de Montmorency, était moins forte de plus de moitié. Elle était réunie vers Mézières, par où l'ennemi paraissait vouloir s'introduire dans la Champagne. En effet, le prince de Piémont vint pour surprendre Rocroi; mais il fut si vigoureusement repoussé, que ce mauvais succès l'engagea à se porter d'abord vers la Picardie. Il passa à la Capelle, s'arrêta devant Guise, et, pendant qu'il feignait d'assiéger cette place, il rassembla toutes ses troupes, dont la marche était marquée par le saccagement et le feu, et il fit investir Saint-Quentin.

Son premier succès fut la prise d'un boulevard qui défendait la ville et couvrait le faubourg d'Isle. La ville, quoiqu'environnée de larges fossés et fermée de bonnes murailles surmontées de tours, ne comptait guère que

Digitized by Google

sur le courage de ses habitans : car elle n'avait en troupes réglées que la compagnie du dauphin, commandée par un lieutenant nommé Théligny et une centaine d'hommes de garnison.

L'amiral Gaspard de Coligny reçut l'ordre du connétable de se rendre sans délai à Saint-Quentin avec les troupes qu'il commandait. Il reçut en même-tems une lettre du gouverneur Breuil, qui l'informait du danger que courait la place, et lui promettait de l'y introduire pendant la nuit.

L'amiral ne perdit point de tems : le 3 août 1557, une heure après minuit, il parvint à entrer dans la ville avec quatre cents hommes, dont deux cents de cavalerie. Aidé par le mayeur Louis Varlet, vertueux citoyen, dont il fit les plus grands éloges, il parcourut la ville, s'assura de l'état des fortifications, rassembla les habitans, excita leur courage; régla la distribution des grains, bois et bestiaux, et ménagea pour trois mois ce qui paraissait à peine suffire pour trois semaines. On établit des moulins à chevaux ; et une partie des arbres qui couvraient les remparts fut abattue pour en faire des palissades.

Après ces précautions préliminaires, l'amiral crut devoir hasarder deux sorties, mais elles furent sans succès ; et le lieutenant Théligny

Digitized by Google

y perdit la vie. Un plus grand malheur arriva presque en même tems : le feu prit à deux tours situées à la porte d'Isle, qui servaient de magasin à poudre. Quarante hommes, dont cinq officiers que l'amiral regretta beaucoup, furent victimes de cet accident.

Coligny s'aperçut bientôt que la ville ne pouvait soutenir le siége sans recevoir un prompt secours. Il envoya, en conséquence, vers le connétable un officier auquel il indiqua, du haut de l'église, les endroits par où il devait passer. Cet officier revint bientôt avec un renfort de plus de quatre mille hommes. Mais l'ennemi ayant eu connaissance de ce projet, fit creuser des fossés dans les chemins, et y plaça ses meilleurs arquebusiers, pour y surprendre les troupes, et les fusiller à bout portant, à fur et mesure qu'elles arriveraient.

L'amiral, désespérant alors de pouvoir introduire aucun secours dans la ville, renonça à ce projet, et chargea de Caulaincourt et d'Amerval, seigneurs du Vermandois, qui s'étaient retirés dans la ville, de rassembler sur la grande place tout ce qui pouvait porter les armes. Le reste des habitans fut employé, avec les paysans, aux différens travaux des fortifications. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous travaillèrent, et tous jurèrent

Digitized by Google

d'être fidèles à leur prince, et de s'immoler pour la patrie, plutôt que de se rendre à l'ennemi.

Aux progrès rapides des assiégeans, Coligny s'aperçut qu'un nouveau renfort devenait de jour en jour plus nécessaire. Il en donna avis au connétable : celui-ci partit de La Fère avec la plus forte partie de son armée, et vint se ranger en bataille au midi de Saint-Quentin, près du village d'Essigny-le-Grand. Après avoir examiné le passage que lui avait indiqué l'amiral, il réussit, avec trois petites nacelles *seulement*, à introduire dans la ville quatre cents hommes, commandés par d'Andelot, frère de l'amiral. Le reste de l'armée s'étant précipité sans ordre dans les passages trop étroits que le connétable avait fait pratiquer à travers les marais pour arriver à la ville, il en périt un grand nombre. C'est par ce malheur que commença cette journée, qui devint si funeste à la France et à la ville de Saint-Quentin.

L'ennemi commença l'attaque avec une fureur et un acharnement qui rompirent et culbutèrent bientôt l'armée française. En vain le connétable essaya d'effectuer sa retraite en bataille, l'artillerie ennemie le chargea avec tant d'impétuosité, que les troupes françaises

Digitized by Google

furent entièrement détruites. La nuit seule put mettre fin au carnage qui succéda à cette malheureuse bataille, connue sous le nom de *Saint-Laurent*, pour avoir eu lieu le jour de sa fête. La plaine dans laquelle elle se donna fut toute jonchée de cadavres entassés.

Après cette journée fatale, l'amiral et son frère firent encore plusieurs tentatives pour introduire de nouvelles troupes dans la ville; mais elles furent sans aucun succès. Pour surcroît de malheurs, il était impossible aux ouvriers de travailler aux fortifications pendant le jour, à cause des batteries ennemies du boulevard du faubourg d'Isle.

Coligny sentant que la perte de la place était infaillible, et que rien ne pouvait arrêter les progrès des assiégeans déja victorieux, résolut de les occuper devant Saint-Quentin le plus long-tems qu'il pourrait, pour faciliter au roi les moyens d'arrêter la marche des vainqueurs, lesquels auraient pu, en abandonnant le siége, pénétrer jusque dans Paris même. Ce grand homme, secondé par l'ardeur des habitans, bien décidés à faire le sacrifice de leur vie, plutôt que d'abandonner leur ville à l'étranger, se rendait par-tout où sa présence devenait nécessaire; plaçait de nouveaux ouvriers aux retranchemens, et par-tout il encourageait,

Digitized by Google

il ranimait ce qui paraissait faiblir ou s'abattre à la vue du danger. *Jurons tous*, dit-il, *que quiconque parlera de se rendre ou de capituler, sera jeté du haut des remparts dans les fossés: je le jure pour moi-même, et consens d'y être précipité le premier, si le mot m'en échappe.*

Depuis l'arrivée du roi d'Espagne devant Saint-Quentin, les batteries des ennemis continuaient de toutes parts leur feu avec une extrême furie. Onze grandes brèches offraient autant de passages suffisans pour monter à l'assaut. Le mineur Saint-Remi prévient l'amiral que bientôt la ville va être emportée. Mais celui-ci s'opiniâtre à soutenir l'assaut. Il se prépare à la défense de la brèche qu'il prévoit devoir servir d'entrée aux ennemis. Il abandonne les autres au courage de ses plus braves officiers. Il est par-tout, et par-tout il n'a qu'un cœur à commander! c'est en vain que les assiégeans emploient la mine pour faire crouler les remparts; Coligny les égale de vîtesse, et aussitôt ils sont réparés.

Mais enfin, que peuvent la valeur et le courage contre la furie et l'acharnement d'une armée innombrable qui pénètre par vingt passages, et entraîne comme un torrent tout ce qui a le malheur de s'opposer à la rapidité de sa marche victorieuse?

Digitized by Google

Le 27 août 1557, jour à jamais mémorable pour cette ville infortunée dont les habitans devinrent autant de héros, les batteries de l'ennemi continuent à tirer sans aucun relâche. A deux heures après midi, elles cessent enfin leur feu, et trois assauts sont livrés à-la-fois. L'alarme sonne, chacun est à son poste, et tous sont décidés, en le défendant, à mourir plutôt que de l'abandonner! *Il faut périr ou repousser l'ennemi*, dit l'amiral, et à l'instant il court vers la brèche que les assiégeans forçaient du côté de Remicourt. Mais il n'était plus tems. Les Espagnols, ayant aperçu que ce quartier était abandonné, s'y étaient jetés à l'improviste, et y entraient en foule sans éprouver de résistance. Coligny lui-même ne put se sauver, et il tomba entre les mains des ennemis.

Jusque-là ceux-ci avaient envain essayé de forcer les deux autres brèches du faubourg d'Isle et de la Tour-d'Eau, et ce ne fut qu'après avoir tué plus de quinze cents bourgeois qu'ils parvinrent à s'en rendre maîtres. Alors, de toutes parts, l'armée victorieuse tomba comme un déluge sur la ville, inonda les rues du sang de ses habitans, et, en un instant, cette cité malheureuse fut remplie de morts et de mourans, et livrée à toutes les horreurs

Digitized by Google

devant lesquelles l'imagination recule, et que la plume n'ose décrire.

Généreux Saint-Quentinois! vous avez sauvé la France en vous immolant sous les ruines de votre ville chérie! votre mémoire subsistera jusqu'à la fin des siècles, et votre conduite servira d'exemple à nos derniers neveux!

Nonobstant les ordres que Philippe avait donnés aux soldats d'épargner les vieillards, les femmes, les enfans, et les religieux, plusieurs historiens assurent que le comte de Magni, en prenant pour l'Espagne le commandement de la ville, n'y trouva que deux personnes, un ecclésiastique et un bourgeois!

Voici les vers latins composés par Santeuil pour conserver le souvenir de ce terrible événement.

Bellatrix, i, Roma! tuos nunc objice muros:
Plus defensa manu, plus nostro hæc tincta cruore
Mœnia laudis habent: furit hostis et imminet urbi.
Civis murus erat; satis est sibi civica virtus.
Urbs memor audacis facti dat marmore in isto
Pro patriâ cæsos æternùm vivere cives.

Monsieur Fiot, ancien professeur de l'uni-

Digitized by Google

versité, a fait de ces vers latins la traduction suivante :

Cesse de nous vanter tes murs et tes batailles,
Rome, viens admirer ces vivantes murailles;
Ces hardis citoyens, qui, dans le champ de Mars,
Servent à leur cité d'invincibles remparts :
Où la seule valeur, sans murs pour se défendre,
Sait braver mille morts plutôt que de se rendre.
Leur ville, pour marquer qu'un grand cœur vit toujours,
Lorsque pour sa patrie il immole ses jours,
Consacre au souvenir d'une action si belle,
Sur ce marbre parlant une gloire immortelle.

Saint-Quentin resta aux Espagnols, et ce ne fut qu'après la prise de Calais par le duc de Guise, et la paix qui la suivit en 1559, qu'ils en sortirent au mois de décembre de la même année. Le roi Philippe, pendant son séjour dans cette ville, y fit construire le bastion du côté de Remicourt, appelé depuis *Boulevard du Roi*. Les Français construisirent ensuite, un peu plus bas, du côté de la porte d'Isle, celui qui est contigu au premier, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Boulevard de la Reine*.

Si la prise de Saint-Quentin par les Espagnols est le plus grand malheur que cette ville ait éprouvé, la peste dont elle a été accablée en 1636 lui a laissé de terribles sou-

Digitized by Google

venirs aussi : les hôpitaux ne pouvaient suffire aux nombreux pestiférés. Des tentes destinées aux pauvres furent élevées au bout de la rue d'Isle. Plus de trois mille ames furent enlevées par ce fléau, qui dura pendant deux années entières.

Depuis l'usage du canon, les anciennes fortifications commencées par Louis XI, continuées par Louis XII, et achevées par François Ier en 1580, étaient dévenues insuffisantes. Mais en 1624 Louis XIII en ordonna d'autres auxquelles on travailla pendant douze ans. L'Empereur Napoléon, à son passage par cette ville le 27 avril 1810, a décrété que ces fortications seraient démolies et remplacées par un boulevard qui fera le tour de la ville. Déja une partie vers le levant et tout le côté du midi sont rasés, et laissent le bas de la ville ouvert et au niveau du Port-Neuf, très-beau bassin au moyen duquel Saint-Quentin communique avec la rivière d'Oise par la partie de son canal appelée *Canal Crozat*, qui va aboutir à Chauny.

La grande place de Saint-Quentin passe pour une des plus belles de l'Empire, étant parfaitement carrée et d'une vaste étendue. Au nord est situé l'hôtel-de-ville, construit en 1509 sur les anciens fondemens de l'hôtel Royal

Digitized by Google

qu'habitait Philippe-le-Bel. La façade de cet édifice gothique, ornée de neuf belles fenêtres cintrées, est surmontée d'un carillon.

Les deux pignons qui avoisinent le clocher étaient autrefois ornés, l'un de la figure d'un chien, désignant la fidélité des habitans, et l'autre de celle d'un singe, pour exprimer leur adresse et leur industrie. On peut dire à la louange des Saint-Quentinois que cette dernière figure symbolique leur conviendrait moins aujourd'hui; puisque, bien loin d'imiter les autres, ils sont parvenus au contraire, par leur intelligence, leur activité, et leur aptitude au travail, à inventer et perfectionner une nouvelle branche d'industrie dont je parlerai ailleurs.

C'est dans l'une des salles de cet hôtel-de-ville que le grand Henri IV, pendant le repas que lui donnèrent les bourgeois, ne voulut pas permettre qu'on essayât sa boisson et les mets, disant: *je suis avec mes amis; je n'ai rien à appréhender d'eux..... Malgré mes ennemis*, disait-il encore, *je suis assuré que je serai toujours le roi de la ville de Saint-Quentin.* En 1594, ce monarque se trouvant derechef dans cette ville et se promenant sur la grande place, y entendit parler de fortifications. Aussitôt, par un brevet signé de sa main et qu'il lut publiquement lui-même, il déclara *qu'il*

Digitized by Google

n'entendait pas qu'il y eût jamais de citadelle en cette capitale, ou plutôt, qu'il n'y en voulait pas d'autre que le cœur des habitans!

Il existe encore sur cette place une maison construite en bois sculpté peu de tems après le siége de 1557. Ce bâtiment, par sa singularité, mérite l'attention du voyageur : on y voit plus de cinq cents pièces de bois qui, toutes travaillées dans le genre gothique, sont employées avec tant de symétrie et d'intelligence, que cette construction est d'une solidité qui égale celles en pierres même les plus dures.

La foire qui a lieu sur cette place tous les ans, au 9 octobre, fut établie en 1320 par le roi Philippe-le-Long, dans l'intention de soulager son peuple accablé par la disette des denrées nécessaires à la vie, causée par les malheurs des tems. Cet établissement a toujours subsisté depuis, mais avec un but fort différent de celui de son institution; car, au lieu de denrées nécessaires, on n'y voit plus paraître aujourd'hui que des choses dont la ville est d'ailleurs assez pourvue.

La salle de spectacle, richement décorée, offre quelques détails agréables dans l'intérieur. Mais, comme dans beaucoup d'autres, les escaliers et les couloirs sont trop étroits, et oc-

Digitized by Google

casionneraient de grands malheurs, s'il arrivait quelque accident.

La plupart des rues, à Saint-Quentin, sont larges. Plusieurs font un bel effet, et offrent une architecture élégante, noble, et particulière à cette ville. Les carrières des environs fournissent en abondance des pierres très-belles et propres aux différens genres de constructions.

Toutes les églises de cette ville ont été détruites pendant la révolution, à l'exception de l'église dédiée à Saint-Quentin, dont on s'est borné à ravager les décorations et tous les ornemens intérieurs. Ce vaste et magnifique temple, un des plus distingués de l'Europe entière, doit sa première origine à une dame romaine nommée *Eusébie*, qui en 351 fit élever une petite chapelle sur le tombeau de saint Quentin, situé dans un lieu abandonné qui dominait la ville.

Cette chapelle, par la munificence des comtes du Vermandois, et sur-tout de Charlemagne, s'est insensiblement agrandie, et offre aujourd'hui l'une des plus belles églises qui existent. Elle a été cathédrale presque dès son origine: mais au commencement du sixième siècle son siége épiscopal a été transféré à Noyon. En 814, Fulrade, petit-fils de Charles Martel, la

Digitized by Google

fit rebâtir pour la troisième fois. Cinquante-neuf ans après, elle fut brûlée et détruite par les Normands. La crypte bâtie sous le cœur par Fulrade existe encore : on y voit un autel et trois petits caveaux renfermant des tombeaux.

L'architecture hardie du chœur, plus large sous la voûte qu'au bas de ses piliers qui sont penchés en dehors, est d'une beauté admirable. Cette partie seule coûta plus de cent quarante ans à construire. Au commencement du quatorzième siècle, on ajouta de nouvelles colonnes à ces piliers, dans la crainte fort mal fondée qu'inspirait leur inclinaison hardie, fruit des connaissances profondes de l'architecte gothique. Par bonheur, l'exécution de ces colonnes succursales a été dirigée avec tant d'art, qu'il serait difficile de distinguer aujourd'hui cet ouvrage nouveau de l'ancien. On forma en même tems le pourtour de ce chœur en construisant, entre chaque pilier, un mur d'environ douze pieds de hauteur, sur lequel on sculpta la vie et le martyre de saint Quentin : ouvrage gothique que l'on admirait encore avant notre révolution, mais que celle-ci a fait disparaître. Après un tems considérable et d'énormes dépenses, la nef fut achevée vers l'an 1425.

Digitized by Google

Les Espagnols, pendant leur séjour dans la ville, pillèrent cette église et en enlevèrent tout ce qu'ils purent y trouver de plus précieux. On voyait encore dans le palais de l'Escurial en 1750, avant que le feu y prît, les magnifiques tapisseries qui avaient orné le chœur de cette cathédrale. Le 14 octobre 1669, le feu détruisit entièrement la charpente, les clochers et les orgues, par l'imprudence d'un ouvrier plombier qui fit voler des charbons en soudant. Toutes les cloches furent fondues, et la chûte du clocher fit fendre la voûte entre le chœur et la nef. Ces immenses dommages furent réparés par la munificence de Louis XIV, qui visita ce temple jusqu'à trois fois : c'est depuis ce malheur que son superbe et vaste comble n'est plus couronné que par un clocher peu digne du reste, et qui tient fort mal la place des belles constructions consumées par les flammes.

La longueur totale de cette église est de quatre cent quatre pieds. Sa largeur, entre la magnifique et double grande croisée qui sépare la nef d'avec le chœur et à laquelle on ne trouve rien de comparable ailleurs, est de cent trente-deux pieds. L'élévation des voûtes est de cent vingt-six pieds. Vingt-trois chapelles font le contour de la nef et du chœur, lequel est

Digitized by Google

séparé du cancel et du sanctuaire par une seconde double grande croisée. Douze piliers forment les bas-côtés de la nef et soutiennent, en décrivant dix arcades, une petite galerie supérieure parcourant à la même hauteur l'intérieur de l'église et ornée de plus de cent quatre-vingts petites colonnes qui offrent environ le même nombre d'arcades. Douze piliers forment également les bas-côtés du chœur.

Parmi les cent dix fenêtres, hautes de quarante pieds qu'on voit dans le chœur et la nef, on admire encore les magnifiques vitrages peints au-dessus du maître-autel : ils sont l'ouvrage d'un artiste Saint-Quentinois, nommé *Bléville*, qui vivait en 1527, et qui était très-habile en ce genre.

L'entrée du portail dans l'intérieur est formée par une voûte immense et des plus imposantes. Elle est surmontée d'un buffet d'orgues auquel je n'ai rien vu de comparable dans les églises des Pays-Bas et encore moins à Paris. Son harmonie parfaite, la douceur des sons, l'ordonnance et la richesse de la boiserie et la beauté des figures colossales dont il est orné, font un ensemble digne de l'attention des connaisseurs.

C'est envain que le voyageur, après s'être extasié devant ces beautés remarquables, cher-

Digitized by Google

cherait dans toute la vaste étendue de cette cathédrale un seul tableau qui mérità ses regards. Par-tout il sera rebuté par des ornemens pauvres et mesquins, nullement en harmonie avec la beauté majestueuse de l'architecture; sans parler des dégradations qui ont eu lieu pendant la révolution dans les ornemens de l'intérieur de cette superbe bâtisse.

En entrant par le grand portail dans le bas-côté de la nef, derrière la chaire, et au-dessus de l'une des quatre portes latérales, on voit un monument érigé à la mémoire de Maurice-Quentin de Latour, le plus fameux peintre en pastel du siècle dernier, et, pour son rare talent, surnommé le prince de la peinture en pastel. L'inscription suivante me dispense de faire tout autre éloge de ce célèbre artiste, à qui la ville de Saint-Quentin s'honore d'avoir donné naissance.

A la gloire de Dieu,
et
à la mémoire
de MAURICE QUENTIN DE LATOUR,
né à Saint-Quentin le 5 septembre 1704,
Peintre du Roi
conseiller de l'Académie Royale
de peinture et de sculpture de Paris,
et honoraire

Digitized by Google

de l'académie des sciences, belles-lettres et arts d'Amiens,
bienfaiteur
de ces deux académies.
Emule de la nature
dans ses portraits,
père des arts
dans l'établissement
de l'Ecole Royale gratuite de Dessin
de cette ville,
père des pauvres
dans ses fondations
pour les pauvres femmes en couches
et
pour les pauvres vieux artisans.
Bon parent,
bon ami,
bon citoyen;
esprit juste et orné,
cœur droit et généreux;
ornement et soutien
de l'humanité;
mort le 17 février 1788,
dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge.
Les administrateurs de ses fondations
dans cette ville
ont érigé ce monument
de regrets
et
de reconnaissance.

Digitized by Google

La nef à l'extérieur est soutenue des deux côtés par trente-deux arcs-boutans appuyés sur quatorze grands piliers isolés et de forme pyramidale. Cette superbe et imposante architecture offre un ensemble admirable et majestueux par sa grandeur, sa hardiesse, et sa solidité.

Il serait à souhaiter que la bibliothèque publique de cette ville ainsi que le cabinet de physique et d'histoire naturelle fussent plus soigneusement entretenus.

L'indifférence des administrateurs de cet établissement public est telle, que tout récemment on avait enlevé de cette bibliothèque, et vendu à vil prix dans la ville une partie des livres les plus intéressans qui la composent; mais la police est heureusement parvenue à les retirer des mains de ceux qui les avaient achetés. Peut-être cet événement fera-t-il ouvrir les yeux, et occasionnera-t-il un changement avantageux dans l'organisation de cet utile établissement.

La population assez bornée, et l'étendue assez peu considérable de cette ville, pourront peut-être faire naître, dans l'esprit de quelques-uns de mes lecteurs, des doutes sur le ton absolu que j'ai employé ci-devant, lorsque j'ai assuré si positivement que *Saint-Quentin est une des villes le plus fabricantes de l'Empire français*. Je pense donc que la possibilité de

Digitized by Google

tels doutes m'impose l'obligation d'entrer dans tous les détails nécessaires sur l'activité fabricante de cette ville, pour prouver mon assertion jusqu'à l'évidence. C'est pourquoi je n'ai pas balancé à me servir des détails très-intéressans publiés à différentes époques, sur les fabriques de cette ville, par le *Moniteur* et quelques autres journaux, sauf cependant les corrections et changemens que j'ai cru nécessaires.

En effet, je ne crains pas d'assurer qu'au-delà des trois quarts des habitans de Saint-Quentin sont occupés aux fabriques, et que tous les autres, qui ne s'en occupent pas directement, ne laissent pas d'en dépendre et même d'en subsister, n'étant tous que gens de métiers, boutiquiers, gens de lettres, et autres, qui n'habitent cette ville que pour fournir aux besoins des fabricans : circonstance tellement unique en son espèce, qu'on ne pourra la retrouver dans aucune autre ville de l'Empire français.

On peut réduire les fabriques de Saint-Quentin en général à deux branches principales, dont l'une emploie le lin, et l'autre le coton.

L'établissement de la fabrique de toiles de lin de Saint-Quentin remonte à une époque très-reculée : cette branche d'industrie avait d'abord été exploitée dans la Hollande et dans

Digitized by Google

la Belgique, et elle était connue, dans le dernier de ces pays, sous le nom *de fabrique de toiles de mulquinerie;* il avait même été mis, par les anciens comtes de Flandre, un droit de deux *patards* sur chaque pièce. En 1579, les événemens de la révolution belge et de la confédération de Gand la firent changer de patrie: elle se réfugia dans les contrées voisines, et particulièrement dans la ville de Cambrai; elle ne tarda pas à y prospérer, graces à un territoire et à une température aussi propices qu'en Flandre, à une population également industrieuse et à des eaux favorables au blanchiment: il est même vraisemblable qu'elle s'y perfectionna, puisque ses produits prirent et conservèrent long-tems le nom de *Cambrésine* et de *toile de Cambrai.*

Peu à peu cette industrie s'étendit et se fixa à Valenciennes aussi. Enfin, un plus libre exercice de la religion protestante l'amena insensiblement à Saint-Quentin. Il est juste de citer le nom de celui qui a apporté dans cette ville une fabrication aussi importante; il s'appelait *Crommelin*, et ses descendans ont, presque jusqu'à ce jour, fait avec honneur le commerce des linons, des batistes et autres marchandises de ce genre. La fabrication des toiles, proprement dites, n'a jamais été concentrée dans la

Digitized by Google

ville même de Saint-Quentin. Avant la révolution, il y avait dans l'intérieur de la ville un assez grand nombre d'ouvriers; mais ils ont fini par la quitter pour s'établir à la campagne. Aujourd'hui ils sont domiciliés dans les arrondissemens de Saint-Quentin, de Vervins, et même dans plusieurs communes dépendantes du département du Nord, dans les sous-préfectures de Cambrai et de Bapaume.

Le lin est la matière qu'on emploie pour la confection des tissus unis : on le recueille en Flandre et en Picardie. Celui de Marchiennes est réputé le plus beau, et il produit les toiles les plus fines. Le lin de Saint-Quentin sert à la fabrication des ouvrages moins précieux. La nature des terres des environs de Cambrai, de Saint-Amand, et de Valenciennes, si remarquables par leur excellente qualité, favorise singulièrement cette riche culture. Le lin reçoit des préparations préliminaires avant de devenir propre à être mis sur les métiers.

D'après des renseignemens auxquels on peut ajouter foi, le nombre actuel des ouvriers en fil de la fabrique de Saint-Quentin s'élève à quatre mille. Ce nombre n'est pas toujours le même; il a singulièrement varié depuis qu'il s'est formé à Saint-Quentin des fabriques pour le tissage du coton. L'analogie qui existe entre

Digitized by Google

la fabrication des toiles de lin et celles de coton, permet aux individus qui s'y livrent de s'occuper tour-à-tour de l'une et de l'autre, en prenant simplement pour règle le débouché plus ou moins abondant des deux tissus.

Lorsque l'ouvrier a terminé sa toile, qui exige plus de tems en proportion de sa finesse, il l'apporte écrue à Saint-Quentin. C'est-là qu'elle est vendue au prix débattu entre lui et le marchand auquel il la présente. Ce prix est toujours plus élevé selon que la toile est plus fine et plus parfaite. La finesse s'apprécie par la quantité de fils dont la chaîne est composée. Celle des plus grosses *claires*, en trois quarts de large, contient environ 1400 fils; celle des superfines peut en contenir 5000 et même 5400. On croise cette chaîne par une trame plus fine encore, et qui se proportionne au degré de force qu'on veut donner à la toile. Une grosse *claire* de trois quarts ou 89 centimètres, de l'espèce dont il vient d'être parlé, se vend de 28 à 30 francs la pièce, qui mesure ordinairement de 14 à 18 mètres (12 à 15 aunes). La superfine vaudrait au moins 300 francs.

Il serait difficile de dire quels ont été le début, la marche et les progrès de cette fabrication, à dater de son établissement et en la suivant jusqu'au milieu du siècle dernier. On n'a

Digitized by Google

à ce sujet que des traditions incertaines; on sait seulement que les ventes avaient lieu plutôt dans l'intérieur de la France qu'à l'extérieur; d'où l'on peut inférer que la manufacture n'avait qu'une importance secondaire, et bien moins avantageuse à l'État que pendant l'espace de tems qui a suivi, c'est-à-dire, depuis 1750 jusqu'à ce jour.

Cette branche d'industrie a éprouvé à différentes époques plusieurs révolutions remarquables. Dans l'origine, on fabriquait particulièrement des *claires-unies*, ou linons. La largeur des tissus de ce genre influait beaucoup sur les débouchés. Les toiles appelées *claires-deux-tiers* ont constamment joui d'une grande réputation, et la conservent encore. Les toiles plus fortes et plus serrées, nommées *batistes*, du nom d'un ouvrier de Cambrai qui les fabriqua le premier, ont été en usage beaucoup plus tard. La fabrication de ces toiles a occupé les ateliers de Saint-Quentin long-temps et à plusieurs époques du siècle dernier, et elles fournissaient à elles seules la moitié des produits que ces ateliers versaient dans le commerce.

Depuis lors, les villes de Valenciennes et de Cambrai se sont emparées, à-peu-près exclusivement, de cette industrie, que la nature fine et soyeuse de leurs lins semble leur réserver.

Digitized by Google

Elle a été remplacée à Saint-Quentin par une extension donnée au tissage des *claires-unies* trois quarts, $\frac{7}{8}$ et $\frac{4}{4}$, et sur-tout à celui des *claires-brochées*. Mais le règne de ces toiles, si recherchées depuis 1775 jusqu'en 1792, est maintenant passé. Quelques *claires* (au nombre desquelles on ne comprend pas les deux tiers, toujours fort en vogue) se vendent encore. Les *brochées* n'ont plus aucune sorte de débit.

Un événement heureux donna en 1765 un grand essor à la fabrique de Saint-Quentin. La gaze de fil fut inventée; cette découverte donna lieu au tissage de tous les genres de toiles qui s'y rapportent, comme les mouchoirs de gaze, les tabliers, les *gazes-joncs*, etc. La *gaze-unie*, les *fantaisies* bas prix, et les *joncs*, se sont soutenus; ils forment encore une partie principale de la fabrication. On ne demande plus de mouchoirs, de tabliers, de ramages, etc. employés presque exclusivement à la consommation des Indes espagnoles. Ils ne se vendent plus en Europe depuis long-tems.

L'époque la plus brillante de la fabrique est renfermée entre les années 1779 et 1789. La France prit alors au plus haut degré le goût des toiles blanches, et le communiqua au reste de l'Europe. Avant cette période si remarquable, les soieries de tout genre obtenaient la

Digitized by Google

préférence. Cette nouvelle mode ayant fait abandonner la soie, les toiles s'emparèrent de tous les marchés de la France. Les ateliers de Saint-Quentin fournirent successivement des linons unis et brochés, des tabliers, des jupes, des mouchoirs, des fichus de tout genre. A peine la fabrique pouvait-elle suffire aux demandes. L'Espagne et Cadix particulièrement offrirent un débouché immense aux marchandises. Les négocians de ce pays firent des envois dans le Mexique et le Pérou, qui procurèrent de grands bénéfices à la ville de Saint-Quentin. L'Allemagne, l'Italie et la Hollande augmentèrent aussi leur consommation. L'année 1784 fut la plus profitable : la paix ayant été conclue en 1783, les colonies, qui avaient épuisé pendant la guerre leur approvisionnement, firent de nombreuses demandes.

Le traité de commerce avec l'Angleterre n'existait point : l'Inde tenait à un très-haut prix les mousselines et les autres toiles de coton qu'elle nous envoyait ; la mode des soieries était passée, et celle des linons au contraire était à son plus haut degré. On estime que la fabrication et la vente des toiles de Saint-Quentin s'éleva, dans l'année que nous avons citée plus haut, à plus de cent soixante-dix mille pièces. En portant la valeur de ces pièces à quatre-vingt

Digitized by Google

francs l'une dans l'autre, il en résulte un capital de treize millions six cent mille francs. Si l'on jette un coup-d'œil sur les vicissitudes éprouvées par la fabrique depuis 1784, on voit que sa splendeur a décliné d'une manière bien remarquable. Deux causes principales paraissent avoir amené ce résultat : 1° la conclusion du traité de commerce avec l'Angleterre; 2° la révolution.

La libre importation des marchandises anglaises autorisée par le traité de 1786, a commencé à porter atteinte à la fabrique. Les seules toiles de coton que la France connût alors, étaient celles qu'elle fabriquait elle-même, ou que le commerce de l'Inde lui fournissait. Les premières étaient généralement d'une qualité très-inférieure; les autres, peu abondantes relativement à la consommation, étaient d'un prix d'autant plus élevé, que l'Inde avait été long-tems exploitée par une compagnie exclusive dont les moyens étaient bornés, les dépenses énormes, et qui dès-lors éprouvait la nécessité de faire des bénéfices proportionnés sur les ventes. Le mouvement commercial des toiles de coton n'était donc en 1786 nullement en rapport avec la population; et les toiles de lin, outre l'attrait qu'elles inspiraient, entraient dans la consommation comme article indispen-

Digitized by Google

sable dont rien n'offrait encore l'équivalent. L'introduction des marchandises anglaises ne pouvait qu'être extrêmement défavorable à la fabrique de Saint-Quentin : aussi, malgré les progrès toujours croissans du luxe, en éprouva-t-elle le contre-coup le plus fâcheux. Dès 1789, ses ventes diminuèrent de trente mille pièces par an.

Les troubles de la révolution en 1791 et 1792, la guerre intérieure et extérieure, et les horreurs des discordes civiles, jetèrent le découragement dans le commerce, et en suspendirent le mouvement. Le mal fut néanmoins pallié par une circonstance non moins désastreuse dans ses derniers résultats, mais qui produisit une activité passagère : ce fut la création des assignats. Aux premiers signes de la dépréciation de ce papier-monnaie, les esprits attentifs sentirent quel en serait définitivement le sort. Dès-lors ils se hâtèrent de le réaliser et de le convertir, autant que les circonstances le permettaient, en articles d'une valeur positive, et notamment en objets de manufactures.

Saint-Quentin reçut donc des commandes proportionnées à cette trop juste méfiance. D'autres parts, les étrangers attirés par la baisse journalière de notre change, et la faculté de solder leurs achats en valeurs pour

Digitized by Google

ainsi dire nulles, ne demeurèrent pas spectateurs oisifs de cet état de choses : ils achetèrent beaucoup. Le commerçant de Saint-Quentin, trompé par cette prospérité apparente, croyait pourvoir suffisamment à la chûte successive du papier par une addition à ses prix ; mais, quelque promptes que fussent ses résolutions à cet égard, elles n'égalaient pas la vîtesse de la dépréciation. Plusieurs maisons, au lieu d'arrêter immédiatement leurs opérations, et de fixer le change avec l'étranger, se laissèrent aller au contraire à d'imprudentes spéculations. Elles se flattèrent que la valeur des assignats pourrait être relevée ; elles ne virent pas avec assez d'inquiétude la conversion de leurs marchandises en papier ; et, lorsque ce papier n'eut plus de cours, presque toutes ne recueillirent d'autre fruit de cette fatale activité que la ruine de leurs magasins, une énorme diminution dans leurs capitaux, la perte de trente ans de travail, et d'immenses tas d'assignats à la place de valeurs réelles.

Le traité de Bâle aurait pu contribuer beaucoup à la réparation de ces désastres, en rouvrant avec l'Espagne des communications que la guerre avait suspendues. Cette perspective était d'autant plus apparente que, heureusement dans cet intervalle, le goût des fabri-

Digitized by Google

cans ne s'était point perdu. Aussi, à peine la paix était-elle signée, que les demandes se multiplièrent, et la fabrique de Saint-Quentin dut croire qu'elle allait encore avoir de beaux jours. Mais ces espérances ne se soutinrent pas long-tems.

Le traité d'Amiens produisit des effets presque semblables. Il termina en apparence la guerre. Nos villes maritimes en profitèrent; les expéditions se multiplièrent de toutes parts, et les toiles de Saint-Quentin y figurèrent pour une valeur importante. Mais les Anglais s'emparèrent, sans déclaration de guerre, de nos vaisseaux marchands. Toutes les villes manufacturières souffrirent, firent des pertes immenses, et Saint-Quentin, comme les autres, éprouva les contre-coups des faillites qui se déclarèrent dans toutes nos villes maritimes. Cet état des choses a duré jusqu'au moment où les Américains se présentèrent dans les ports de France, et y apportèrent les denrées qu'il n'était plus permis aux Français de tirer de leurs colonies.

Pour obvier aux effets d'un commerce qui était tout au désavantage de la France, puisque les Américains recevaient leurs paiemens en espèces, n'achetaient rien dans le pays, et faisaient leurs retours en marchandises anglaises,

Digitized by Google

le gouvernement français leur imposa l'obligation de prendre, en échange de leur cargaison, des produits de notre sol et de notre industrie. Les manufactures, notamment celles de Saint-Quentin, n'eurent qu'à se féliciter de cette disposition. Indépendamment des batistes dont la consommation ne paraissait pas douteuse chez les Américains, ils recherchèrent les anciens articles de notre fabrique, dont ils entrevirent le placement chez leurs voisins.

Après avoir tracé rapidement l'histoire de la fabrique de toiles de lin de Saint-Quentin, depuis son établissement jusqu'en 1807, il reste à rendre compte de sa situation actuelle. C'est la France qui offre en ce moment à la fabrique de Saint-Quentin les débouchés les plus considérables et les plus avantageux. Les provinces de France qui consomment le plus, sont la Normandie et la Bretagne. C'est en Normandie que se vendent sur-tout les *claires* deux tiers, du prix de 30 à 300 francs la pièce, qui servent à la coiffure des femmes de quelques cantons de cette province. Le goût des toiles de ce genre n'a point encore été altéré par celui des mousselines. Les ventes, quoique soldées à très-long terme, s'y font aux foires de Caen et de Guibray. Turin en Piémont demande fréquemment aussi de grosses gazes

Digitized by Google

es années 1761, 1789, 1800 *et* 1807.

INTRA MUROS.

NOMBRE DES PIÈCES.			FRAIS ET BÉN	
QUANTITÉ de pièces fabriquées et vendues en écru.	VALEUR moyenne de toiles fabriquées et vendues en écru.	VALEUR en argent des pièces vendues en blanc.	PRIX de blanchiment.	PRIX de l'apprêt.
114,628	6,877,680 à 60 f. la pièce.	8,597,680 f à 75 f. la pièce.	343,884 à 3 fr.	85,971 à 75 c.
144,714	8,682,840	10,853,550	434,142	108,535
50,000	3,000,000	3,750,000	250,000 à 4 f.	50,000
115,000	6,900,000	9,200,000 à 80 f. la pièce.	517,500	143,750

B

TIN, *pendant les années* 1761, 1789, 1800 *et*

EN RUSSIE et NORD DE L'EUROPE.		ÉTATS-UNIS.		TOTAU DE LA VENTE EN FRANCE et ses Colonies.		DI
Nombre de Pièces.	Valeur en Argent.	Nombre de Pièces.	Valeur en Argent.	Nombre de Pièces.	Valeur en Argent.	No Pi
	francs.		francs.		francs.	
3,000	225,000	.....	.....	43,628	3,272,100	71.
6,000	450,000	.....	.....	51,714	3,878,550	93.
.....	.....	.....	.....	24,000	1,800,000	26,
,000	960,000	15,000	1,200,000	43,000	3,440,000	72,

ens.
débit.

Digitized by Google

Digitized by Google

brochées à fantaisie. J'aurai occasion, dans les tableaux que je joins ici, de rapprocher différentes époques de la fabrique, jusques et compris l'année 1807.

Le tableau n° 1 fait connaître la quantité d'hectares employés à la culture du lin, les préparations que cette plante exige pour être mise en œuvre, les bénéfices divers qu'elle procure aux cultivateurs, aux fabricans, aux ouvriers, etc. Quatre années sont comprises dans ce tableau. Les deux premières sont basées sur des documens officiels : les autres, sur des estimations approximatives, mais que l'on peut considérer comme approchant, autant que possible, de la vérité.

Le tableau n° 2 indique la qualité des pièces de toiles vendues, tant à l'intérieur qu'à l'étranger. Il a été rédigé dans le même sens que le précédent, et en prenant les mêmes années pour termes de comparaison. On remarquera dans l'un et l'autre de ces tableaux que l'année 1800 est celle des quatre années où la fabrique a été dans l'état le moins florissant, et que, dans l'intervalle des sept années qui ont suivi, cette fabrique s'est élevée au même état de prospérité où elle était en 1761. Cependant l'industrie de Saint-Quentin ne se trouvait plus bornée à cette branche de fabrication : elle

Digitized by Google

s'était emparée de la fabrique des toiles de coton, dans laquelle elle a fait les plus rapides et les plus heureux progrès, comme je le ferai voir dans la suite.

Fatiguée du tribut qu'elle payait annuellement aux étrangers, la France sentait depuis long-tems le besoin de s'occuper elle-même de la filature et du tissage du coton. Mais très-long-tems, par une fatalité inconcevable, les souhaits de la nation entière restèrent sans exécution. Peu à peu néanmoins on commença à introduire quelques filatures et quelques fabriques en coton, dont tous les efforts se bornaient à des étoffes grossières, à des rouenneries et autres toiles de coton peintes : mais enfin l'industrie et l'activité des fabricans de Saint-Quentin entreprit en 1804 d'enrichir la France des branches si profitables que la filature la plus fine et les tissus en coton les plus délicats sont capables de donner. Le nombre et l'habileté de ses ouvriers lui promettaient des succès, et les espérances que cette ville pouvait raisonnablement concevoir n'ont pas été trompées. A peine y eut-il quelques filatures en activité, que déja le fil sorti des métiers était confié à des contre-maîtres, qui sont les maîtres tisserands à la campagne, pour être converti en tissus de plusieurs espèces, notamment en *basins*.

Digitized by Google

La fabrique des toiles de coton de Saint-Quentin a donc commencé ses travaux par l'opération du tissage. Ses essais furent très-heureux : les basins qu'elle confectionna acquirent en peu de tems la force et la perfection que l'on pouvait desirer; ils ne tardèrent pas à être recherchés et à être vendus très-avantageusement. Le premier pas une fois fait avec tant de réussite, on ne tarda pas à trouver des imitateurs parmi les fabricans, dont bientôt les plus riches sentirent la nécessité d'élever des filatures pour leur propre compte, et de s'affranchir de la dépendance où les tenait l'industrie du fileur. Plusieurs vastes établissemens se sont promptement formés, et jusqu'ici leur activité s'est soutenue. Celles des maisons de Saint-Quentin qui n'ont pas des moyens suffisans pour monter des filatures, se renferment dans le travail du tissage. En général, elles opèrent pour leur propre compte. D'autres sont simplement commissionnaires de particuliers domiciliés dans d'autres villes de l'empire.

Si la fabrication des basins fut d'abord très-active, on s'aperçut bientôt qu'elle ne tarderait pas à se ralentir. La consommation des produits de ce genre devait nécessairement avoir des limites. Les toiles d'impression leur

Digitized by Google

succédèrent. Ces toiles, qui forment aujourd'hui l'une des branches les plus importantes du commerce de Saint-Quentin, et que l'on connaît sous le nom de *calicots*, ne présentent pas de grands bénéfices ; aussi s'occupe-t-on maintenant d'une fabrication plus avantageuse, celle des *perkales* unies et à jour, des gazes de coton de tout genre, des *ribbs*, des piqués, des mousselines, et autres articles de mode.

Les établissemens de Saint-Quentin, dans lesquels on file et l'on tisse le coton, sont dans une situation très-satisfaisante, et qui s'améliore de jour en jour, ainsi qu'on peut en juger par les deux tableaux ci-joints, dont le premier fait connaître au N° 3 l'état des filatures, le nombre de leurs broches, leur consommation en coton-laine, leurs produits, leurs frais, leurs bénéfices. Le deuxième tableau N° 4 est relatif aux opérations du tissage. Chacun de ces tableaux comprenant deux années différentes, on a de cette manière des moyens pour comparer et constater les progrès de cette branche d'industrie. Ces progrès ont été d'autant plus rapides, que plusieurs des fondateurs des établissemens étant à-la-fois fileurs, tisseurs et commerçans, ont trouvé dans leurs ateliers de tissage l'emploi de leurs cotons filés, et les débouchés de leurs pièces tissées parmi les cor-

Digitized by Google

respondans qu'ils avaient lorsqu'ils faisaient le commerce des linons et des batistes.

Pour compléter et terminer les détails que j'ai entrepris de donner sur l'activité fabricante de cette ville, il me reste à parler de deux opérations qui sont communes au lin et au coton : savoir, le blanchiment et l'apprêt. La première est d'une haute importance et d'une nécessité absolue pour les fabriques. Le lin est, comme on le sait, chargé d'un principe colorant, dont l'extraction est longue, difficile et coûteuse. Les besoins de la fabrique ont fait élever à différentes époques plusieurs blanchisseries construites aux portes de la ville. Elles sont parfaitement bien placées; la qualité des eaux y est peut-être moins avantageuse qu'à Cambrai ou à Valenciennes; mais, telle qu'elle est, elle suffit pour les toiles légères, et l'art du blanchisseur sait en corriger le défaut. Les procédés qu'on emploie pour blanchir sont nombreux. La toile subit d'abord plusieurs lixiviations; on l'expose sur des prairies, on la passe au lait ou à des acides convenables; elle arrive ensuite au frottage et au lavage entre les mains des femmes : on finit par la purger, autant qu'il est possible, des matières étrangères et savonneuses qui s'y introduisent; on la rend enfin au propriétaire, après en avoir

Digitized by Google

relevé l'éclat par une teinte d'azur. Toutes ces opérations, nécessaires pour les toiles en lin, exigent ordinairement six semaines ou deux mois.

Il faut bien moins de tems pour les toiles de coton. Cette matière, naturellement blanche, est plus altérée dans sa couleur par l'effet du travail de l'ouvrier, que par toute autre cause. On emploie néanmoins les mêmes procédés que pour les toiles en lin; mais ils n'exigent que huit jours, pour rendre au coton sa première blancheur.

Le travail de l'apprêt est plus rapide encore.

Il en est de plusieurs sortes. Celui des *batistes* et des *claires* consiste à imprégner la toile d'une eau azurée et gommée, qui lui donne du corps et de la fermeté. A moins que les acheteurs ne la demandent entière, on coupe ordinairement chaque pièce en deux parts, chacune mesurant alors 7 et $\frac{1}{2}$ aunes. Ensuite on les plie en forme de carreaux. L'apprêt des *claires* $\frac{3}{4}$, des *perkales*, mousselines, etc. est d'un autre genre. Mouillées d'abord, et séchées à la chaleur des étuves, les pièces acquièrent, par ce procédé, un brillant remarquable : Elles se trouvent alors parfaitement détirées, et l'œil peut juger facilement soit de leur degré de perfection, soit même de

Digitized by Google

leurs défauts, s'il y en a. L'apprêt de la ville de Saint-Quentin est renommé. Il n'a pu être imité nulle part. L'infériorité des autres villes à cet égard est constatée par les envois journaliers qui sont faits aux apprêteurs de Saint-Quentin, de toutes les parties de la France, d'une immense quantité de toiles à apprêter.

Les fabriques de Saint-Quentin, dont j'ai rendu compte jusqu'ici, occupent les hommes, les femmes et même les enfans en général. Mais il en est une autre qui paraît exclusivement réservée pour les femmes. J'entends parler ici de la broderie, branche d'industrie devenue extrêmement importante pour Saint-Quentin, à laquelle aujourd'hui tout le sexe, depuis l'âge de six ans jusqu'à la décrépitude, travaille sans relâche, et procure un accroissement considérable de richesse à la ville.

Des détails que je viens de donner on conclura, sans doute, que la ville de Saint-Quentin offre un exemple tout-à-fait unique d'activité fabricante, et qu'elle renferme dans son sein tous les élémens propres à la faire parvenir au plus haut degré de prospérité. Si, pour ses ouvrages en fil de lin, elle n'est pas aussi florissante aujourd'hui qu'avant la révolution, graces au caprice de la mode, qui admet dans la parure des femmes moins de produits de ce genre.

Digitized by Google

Sa fabrique, nonobstant cela, est restée en tout point également parfaite, et elle est toujours supérieure à toutes les fabriques connues pour les linons et tous les articles qui s'y rapportent.

Il ne faut pas s'étonner si une ville toute occupée de l'industrie fabricante et du commerce ne peut compter dans ses listes mortuaires un grand nombre d'hommes qui se soient rendus célèbres par leur savoir, p r leur érudition, ou par leurs talens dans les arts agréables. Il n'en est pas moins vrai, par l'exemple de don Luc d'Acheri, et quelques autres de ses concitoyens, que, lorsque les circonstances y ont donné lieu, plus d'un Saint-Quentinois s'est distingué dans les sciences et les belles-lettres.

D'ailleurs, le célèbre de Latour, dont j'ai parlé plus haut, a déja placé le nom d'un Saint-Quentinois dans la liste des peintres les plus renommés. Il est plus que probable qu'il ne serait pas resté seul, si les habitans se montraient moins insensibles pour les productions des beaux-arts. L'exemple de M. Edouard Pingret, peintre vivant, doit suffire pour rendre mon assertion plausible; puisque ce jeune artiste, sans avoir reçu jusqu'ici le moindre encouragement de ses concitoyens, a déja acquis

Digitized by Google

tant de talent dans son art, sur-tout dans le genre du portrait, qu'il est très-permis de croire que la nature l'a destiné, comme elle avait destiné de Latour, à devenir un peintre éminent, pourvu qu'il trouve dans sa ville natale les occasions et les encouragemens requis, ou qu'il soit assez sage pour les aller chercher ailleurs, comme a fait celui-là pour sa fortune et pour sa gloire.

Digitized by Google

Route de Saint-Quentin au canal souterrain, et à la source de l'Escaut.

En sortant de Saint-Quentin, à un quart de lieue environ nord-ouest de la route de Cambrai, on trouve le bois de *Fayel*, qui sert de promenade aux Saint-Quentinois, et dans lequel est situé l'ancien château des ci-devant seigneurs de Fayel, comme on peut le voir à la planche II. Ce château est devenu fameux par les amours malheureuses de Gabrielle de le Vergies et de Raoul de Coucy, fils d'Enguerrand II, sire de Coucy.

Madame de Lussan, dans ses *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, a placé le lieu de cette triste aventure en Bourgogne. Cette dame a été induite en erreur par la ressemblance des noms. Les historiens contemporains ont solidement prouvé que cet événement ne peut avoir eu lieu que dans le Vermandois, et ils en rendent compte de la manière suivante.

Vers l'an 1191, Aubert de Fayel devint l'époux de Gabrielle, fille du seigneur de le Vergies, village situé à peu de distance de celui de

Digitized by Google

Fayel. Raoul de Coucy était éperduement amoureux de cette belle personne, à qui la nature avait accordé ses faveurs avec profusion, et dont la rare vertu ajoutait encore au charme de son extrême beauté. Ce seigneur était payé en retour par la plus vive ardeur, et Gabrielle n'avait déterminé son choix en faveur de Fayel, que par obéissance pour ses parens.

Nonobstant ce mariage, la passion des deux amans augmenta de jour en jour, et les liens étroits qui unissaient leurs cœurs étaient resserrés plus que jamais, lorsque Coucy fut appelé pour accompagner le roi dans son expédition contre la Palestine : il fit ses derniers adieux à Gabrielle, et reçut de son amante, pour gage d'un amour éternel, un ajustement garni de pierreries très-précieuses dont elle ornait sa tête. La vue de ce présent devait nourrir la tendresse de l'amant en l'absence de l'objet charmant qui l'inspirait.

Coucy partit, et fut blessé mortellement au siège d'Acre. Amené dans une tente, il y fit appeler son écuyer, nommé Monlac, auquel il ordonna d'ouvrir son corps après sa mort, d'en retirer le cœur, de le mettre dans une cassette avec des bijoux et une lettre écrite de sa main, et de l'offrir à Gabrielle de le Vergies, pour laquelle ce cœur n'avait jamais cessé de

Digitized by Google

brûler. L'écuyer ne devait quitter ce dépôt précieux que pour le remettre dans les mains de Gabrielle. Il revint en France, et arrivé au château de Fayel, il y fut surpris, et tué dans le parc, par l'époux de Gabrielle, au moment où il cherchait l'occasion de remplir les dernières volontés de son maître.

Fayel, après avoir lu la lettre qu'il trouva dans la cassette, conçut dans son transport un dessein atroce pour se venger de sa femme, qu'il croyait infidèle. Il fit apprêter le cœur de son amant, à l'imitation d'un ragoût qu'elle aimait, et le lui fit servir. S'étant aperçu qu'elle en mangeait avec un certain plaisir, il l'engagea à contenter son appétit, et lorsqu'elle eut fini, il lui demanda ce qu'elle pensait du mets qu'on lui avait offert. *Je ne sais*, lui répondit-elle, *ce que j'ai mangé; mais le suc m'en a plu....* Aussitôt de Fayel eut la cruauté de lui remettre la lettre de Coucy. Gabrielle ne put en achever la lecture sans s'évanouir, et après l'avoir arrosé d'un torrent de larmes, elle s'abandonna à la douleur la plus profonde, et dit à son cruel et injuste époux: *Oui, ce mets m'a paru délicieux, et je fais tant de cas de cette nourriture, qu'aucune autre n'entrera désormais en mon corps.* Retirée dans son appartement, elle ne voulut recevoir aucune

Digitized by Google

consolation, et dans sa douleur, elle se laissa mourir de faim.

A trois lieues de Saint-Quentin, sur la grande route même, on rencontre l'entrée de la partie souterraine principale du canal de Saint-Quentin. Cet ouvrage admirable, qui attire de plus en plus le concours des voyageurs curieux, est un des bienfaits les plus étonnans parmi ceux dont la France est redevable à l'auguste créateur de l'Empire Français.

Pour mieux jouir d'un spectacle qui frappe d'étonnement, et qui prouve jusqu'à quel point le génie et la main hardie de l'homme savent maîtriser les élémens, je me rendis à l'endroit où a été placée la tente dans laquelle les habitans de Saint-Quentin ont offert un banquet à leur aimable Impératrice Marie-Louise, lors du passage de Leurs Majestés par ce pays. Dans cette situation je découvris, non sans une espèce de frémissement, à plus de cent pieds de profondeur, le canal disparaissant sous la montagne, qui lui tient lieu d'un pont naturel et majestueux, l'espace de plus de cinq quarts de lieue.

Cette montagne, que l'industrie humaine a su creuser en voûte, pour donner passage au canal à une profondeur si effrayante, et dans une longueur si étonnante, est réputée pour

Digitized by Google

être le plateau le plus élevé de toute la province, connue ci-devant sous le nom de Picardie. Quoique la hauteur de ce plateau ne soit nullement suffisante pour lui donner un rang parmi les montagnes proprement dites, il ne laisse pas d'être très-remarquable par son étendue, qui est vraiment immense en comparaison de sa hauteur. Aussi suffit-il seul pour donner naissance à trois rivières à-la-fois; la Somme, qui a sa source au sud-est, près du village de *Fonsomme*, à deux lieues de Saint-Quentin; la Scarpe, au nord-ouest, au-dessus du bourg d'Aubigny en Artois; et l'Escaut, au milieu des deux précédentes, au pied du *Mont-Saint-Martin*, éloigné de trois lieues au nord de Saint-Quentin.

L'ancien canal, à ciel ouvert, qui joint la Somme à l'Oise entre Chauny et Saint-Quentin, et qui avait été projeté sous le ministère de Richelieu, de Mazarin et de Colbert, resta pendant long-tems sans exécution, et fut enfin terminé par de Crozat, Saint-Quentinois, dont il porte le nom. Il communique non-seulement à Paris par la Seine, mais aussi à Nantes et à l'Océan Atlantique par le canal de Briare et par la Loire. Son utilité générale ayant été reconnue par le gouvernement, un ingénieur militaire, nommé Devic, proposa, pour étendre

Digitized by Google

cette communication nouvelle, de réunir la Somme à l'Escaut, au moyen d'un canal à ouvrir entre Saint-Quentin et Cambrai : il démontra par des nivellemens la possibilité de son projet : il en dressa les plans et en estima la dépense.

Forcé de renoncer à l'idée d'établir un point de partage sur le plateau aride qui sépare les sources de la Somme et de l'Escaut, l'auteur de ce projet conçut l'idée ingénieuse et hardie de traverser cet immense plateau par un canal souterrain. Mais, prévoyant en même-tems les difficultés et les inconvéniens attachés à ce projet, il rechercha les moyens d'en restreindre l'application, en profitant d'un vallon qui permettait de traverser une partie du plateau par un canal à ciel ouvert, d'à-peu-près sept mille mètres, et les parties restantes, par deux canaux souterrains, dont l'un devait être de quatorze cents mètres, et l'autre de six mille neuf cents, ou environ.

Ce projet, heureusement conçu, présentait des difficultés et des dépenses dont on s'effraya. Le canal et son inventeur furent oubliés. En 1766 et 1767, le gouvernement s'occupa de nouveau du projet de jonction de la Somme à l'Escaut. Feu M. Laurent, homme distingué par de rares talens, fut chargé de proposer les

Digitized by Google

moyens de réunir les deux rivières. Il présenta un projet dont les directions diffèrent peu de celles indiquées par Devic, excepté pour la partie située entre le Tronquoy et Vendhuile, où se trouve le plateau qui sépare la Somme et l'Escaut. Il proposa de percer ce plateau dans toute sa largeur, par une galerie souterraine de plus de quatorze cents mètres de longueur, et ne formant qu'un seul alignement.

Ce projet majestueux, et vraiment unique en son espèce, fut admiré pour sa nouveauté et pour sa hardiesse : il fut accueilli; et un arrêt du conseil, du 24 février 1769, chargea l'inventeur d'en diriger l'exécution. Les travaux pour le percement de cette galerie souterraine furent poussés avec activité jusqu'en 1775, époque de la mort de M. Laurent.

M. Laurent-de-Lionne, son neveu, le remplaça. Il fit continuer les travaux, et déja l'on y avait dépensé un million depuis la mort de l'oncle, lorsque des doutes répandus sur le succès de l'entreprise déterminèrent le gouvernement à en ordonner la suspension, et à renvoyer l'examen du projet à l'Académie des Sciences. Les académiciens d'Alembert, Condorcet et Bossut firent en 1776 un rapport dans lequel ils proposèrent la continuation du *Canal-Laurent*, et l'exécution d'un autre canal

Digitized by Google

pour joindre l'Oise à la Sambre. On aurait ensuite réuni la Sambre à l'Escaut par la forêt de Mormal et Valenciennes.

Le gouvernement ne prit alors aucune détermination sur ce rapport ; et, la guerre d'Amérique n'ayant pas permis de consacrer des fonds suffisans à la navigation intérieure, le canal de Picardie parut oublié jusqu'en 1783, époque où la famille Laurent obtint des lettres patentes, qui la mirent en possession du droit de faire continuer les travaux en son nom. Le gouvernement lui abandonnait, pendant un espace de cent huit ans, la propriété des droits qu'elle serait autorisée à établir sur la navigation de ce canal, et consentait à fournir la moitié des fonds nécessaires pour le terminer. Malheureusement, le parlement trouva quelques inconvéniens dans cette concession ; il refusa de l'enregistrer, et les travaux furent de rechef suspendus.

Cette suspension durait encore, lorsque l'Empereur Napoléon voulut reconnaître par lui-même la position du canal de Saint-Quentin. Il se rendit sur les lieux au mois de janvier 1801, et donna des ordres pour que les anciens projets de direction fussent examinés de nouveau par les ingénieurs des ponts et chaussées. L'assemblée de ces messieurs reconnut d'abord que

Digitized by Google

tous les projets proposés devaient être écartés, à l'exception de ceux de MM. Laurent et Devic, qui lui parurent les seuls susceptibles d'une discussion approfondie. Après avoir constaté que, par l'une et l'autre directions, on obtiendrait une navigation sûre et des eaux abondantes, l'assemblée, sans donner l'exclusion au Canal-Laurent, présenta comme deux motifs en faveur de celui de l'ingénieur Devic, une économie de plus d'un million, et une réduction de moitié dans la navigation souterraine.

Le gouvernement ordonna que le corps des ponts et chaussées prononçât décidément pour l'un ou l'autre projet. En conséquence, des opérations nouvelles furent faites sur le terrain, et, après une discussion prolongée pendant plusieurs séances, la majorité de l'assemblée prononça en faveur de la continuation du Canal-Laurent. Cependant, l'avis contraire ayant été soutenu avec beaucoup de chaleur par la minorité de l'assemblée, et des mémoires très-forts de raisonnemens ayant été publiés à l'appui de cette opinion, l'Empereur ordonna que l'Institut national serait consulté. L'Institut, après un examen approfondi, déclara, en reproduisant les motifs déja énoncés par le conseil des ponts et chaussées, que *la direction proposée par l'ingénieur Devic était la plus avantageuse.*

Digitized by Google

Le 30 juillet 1802, S. M. confirma l'avis de l'Institut, et ordonna que le canal de Saint-Quentin à Cambrai serait dirigé par Omissy, Le Tronquoy, Bellenglise, Riqueval et Macquincourt. C'est d'après cette direction que l'exécution du canal a été confiée aux ingénieurs; et, si la partie à ciel ouvert ne leur a présenté qu'un ouvrage ordinaire, en revanche ils ont éprouvé de grands obstacles dans le percement des deux galeries souterraines. Ces difficultés ont été vaincues par des procédés très-ingénieux, dont l'invention et le succès sontdus à M. Gayant, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, qui a dirigé les travaux avec autant de sagesse que d'économie. Le titre d'officier de la légion d'honneur et une pension de 6,000 francs sont les témoignages honorables de satisfaction dont S. M s'est plue à récompenser cet habile ingénieur.

Le souterrain du Tronquoy, situé à environ une lieue de Saint-Quentin, fut celui par lequel on commença. Après que la ligne de direction fut tracée sur la montagne, on perça dix puits ou bures, de six pieds de diamètre, à la distance de cent mètres à-peu-près l'un de l'autre, et dont le plus élevé, qui est le n° 5 dans le plan ci-joint, planche II, a près de soixante mètres de profondeur.

Digitized by Google

La montagne est composée, d'abord de terres argileuses, et ensuite de pierres calcaires ou de craie, tantôt par bancs, et tantôt par masses. On n'a rencontré l'eau nulle part, et le niveau des eaux souterraines ne se trouve, dans cette galerie, qu'à environ treize pieds au-dessous du fond du canal. Deux puits, savoir les nos 1 et 4 du plan ci-joint, se sont éboulés, et ont occasionné un grand retard et d'immenses travaux, qui ont duré quatre années entières.

L'éboulement du no 4 figurait un entonnoir dont l'extrémité supérieure offrait une ouverture de plus de cent vingt pieds de diamètre (*). Six treuils ont continuellement été en activité pour remonter les terres. Mais l'on ne serait jamais parvenu à le vider entièrement, sans le secours des petites galeries, larges d'un mètre et demi sur deux de hauteur, que l'on a pratiquées au niveau des trottoirs qui servent maintenant de passage aux bateliers.

Pendant l'excavation de cette partie du canal on n'a trouvé aucune pétrification ou fossile intéressant, excepté quelques glossopètres et

(*) Quelque difficile qu'il fût de remédier à cet accident malheureux, les talens et la constance de M. l'ingénieur Bézin ont su y réussir.

Digitized by Google

une portion de mâchoire, que l'on présume être celle d'un requin.

Quoique ce souterrain soit long d'un quart de lieue, et que les puits ou bures en aient été bouchés par les voûtes, le jour, qui n'y pénètre que par les deux embouchures, suffit pour éclairer la navigation.

A la distance d'une lieue et demie environ de ce canal souterrain, savoir aux fermes de *Riqueval*, on voit le commencement du grand canal souterrain, que l'on a construit, comme le précédent, en perçant des puits ou bures, jusqu'au nombre de cinquante-six; mais dont cinquante-quatre seulement ont servi, les deux premiers, du côté de Saint-Quentin, s'étant éboulés. Tous ces puits sont également éloignés de cent mètres à-peu-près l'un de l'autre. Le plus élevé a deux cent vingt-quatre pieds de profondeur, et le moindre n'en a que quatre-vingt-dix.

On a eu le désagrément dans cette galerie d'y trouver l'eau souterraine au-dessus du fond du canal, même jusqu'à la hauteur de douze pieds. Il en est résulté d'énormes difficultés dans le travail; entre autres, on s'est cru obligé de pratiquer d'abord à huit mètres de distance du côté droit de la galerie principale, à tous les puits ou bures qui tombaient sur les eaux

Digitized by Google

souterraines, une galerie succursale, dans laquelle on espérait pouvoir décharger les eaux de ces puits, pour les conduire, par son moyen, dans la partie sèche déja achevée du canal où cette galerie subalterne allait aboutir. Mais, ni ce moyen si dispendieux, ni l'extraction des eaux souterraines tentée par plusieurs autres voies, n'ayant pu remplir le but qu'on se proposait, on s'est enfin déterminé à creuser le canal souterrain en remontant vers son origine depuis le puits ou bure de Macquincourt, N° 32 du plan ci-joint, jusqu'au puits ou bure de Riqueval, N° 18 du même plan, auquel on avait pu pousser dès le commencement depuis le N° 1 du plan, sans être empêché par les eaux.

A mesure qu'on a poussé l'excavation par le N° 32, les eaux se sont naturellement écoulées par la partie suivante de la galerie souterraine dans la partie du canal à ciel ouvert déja achevée entre Macquincourt et Cambrai, et de cette façon on est successivement parvenu à creuser la partie souterraine jusqu'au N° 18.

Le plateau traversé par ce grand souterrain, et dont l'aspect présente une chaîne de collines plus ou moins élevées, est composé 1° d'une couche de terre pure argileuse; 2° de la même terre mêlée de silex; 3° de pierres calcaires blanches ou grises et de petites pierres marneuses qui ressemblent

Digitized by Google

au gravier de rivière. Elles sont mêlées de très-peu de silex, et présentent par-tout une surface polie et sans angles. Dans différens endroits on a creusé jusqu'à cent vingt pieds en trouvant vers le milieu quelques bancs de craie mêlés de beaucoup de silex et souvent de marne. Mais le reste, jusqu'au fond, consiste en terre pure argileuse. Les talus avoisinant les quatre entrées souterraines, et qui ont jusqu'à cent pieds de hauteur, sont tout plantés d'acacias, comme ou peut voir planche III.

Les trottoirs dans les deux souterrains sont formés par le roc et garnis de petites arcades en maçonnage. Les bateliers, dans la plus longue galerie, navigent au moyen des lumières qu'ils ont soin de porter avec eux.

Un peu avant d'arriver à l'embouchure de la galerie de Riqueval, du côté de Saint-Quentin et sur la route de cette ville à Cambrai, le canal à ciel ouvert est traversé par l'ancienne chaussée Brunehaut au moyen d'un superbe pont construit en plein cintre, ayant quinze mètres d'élévation du fond du canal jusqu'au sommet de la voûte.

Après sept années de travaux, on a ouvert à la navigation ce canal entre Saint-Quentin et Cambrai, sur une longueur de treize lieues de développement. Il est alimenté par l'Escaut et

Digitized by Google

la Somme, indépendamment des eaux fournies par les filtrations souterraines. En ajoutant à ces treize lieues les huit lieues que parcourt le canal de Cambrai pour aller trouver l'Escaut à Valenciennes, et les sept lieues qui font la longueur du canal qui, de Saint-Quentin, va joindre à Chauny l'Oise à la somme, il en résulte une continuité de canaux navigables de vingt-huit lieues de longueur pour joindre l'Oise à l'Escaut.

La partie qui remonte de Saint-Quentin au Bief de partage, présente une longueur de sept mille six cents mètres depuis l'embranchement avec le canal Crozat jusqu'à l'écluse du Tronquoy, qui retient les eaux du Bief de partage. Sa pente, qui est de dix mètres vingt-deux centimètres, est rachetée par cinq écluses placées à Saint-Quentin, au Moulin-Brûlé, à Omissy, à la Maison-Pascale, et au Tronquoy.

Le Bief de partage, où les eaux de l'Escaut sont retenues de niveau dans toute son étendue, se développe sur une longueur de 20,177 mètres. C'est dans cette partie que se trouvent les deux souterrains. Celui du Tronquoy, de 1,090 mètres de longueur, est entièrement voûté en briques. Celui de Riqueval a 5,677 mètres de longueur, dont jusqu'ici le tiers seulement a été jugé avoir besoin de voûtes ma-

Digitized by Google

çonnées. Cette galerie souterraine forme une ligne si parfaitement droite, que, lorsqu'on est placé à l'une de ses ouvertures, on voit distinctement un point lumineux grand comme un petit écu, et produit par l'autre ouverture, quoiqu'éloignée de cinq quarts de lieue.

La partie du canal qui descend du Bief de partage vers Cambrai, présente une longueur de 24,775 mètres entre l'écluse du Bosquet, qui retient les eaux du Bief de partage, et le bassin de Cambrai. Sa pente sur cette longueur est de 37 mètres 61 centimètres. Elle est rachetéep ar dix-sept écluses placées au Bosquet, au Moulin-la-Fosse, à Honnecourt, à Banteux, à Bantouzelle, à Vaucelles, à Vinchy, à Crevecœur, à Saint-Vaast, à Manières, à Bracheux, à Marcoing, à Talma, à Noyelles, à Cantigneux, et à Proville.

Toutes les écluses ont trente-sept mètres de longueur de sas et cinq mètres vingt centimètres de largeur. Les quatre qui sont voisines des deux extrémités du Bief de partage, n'ont qu'un mètre quatre-vingt-quatre centimètres de chûte, afin de diminuer la dépense de l'eau. Toutes les autres écluses ont de deux mètres dix-huit centimètres à deux mètres trente centimètres de chûte. Les dimensions des ponts et ponceaux, celles des aquéducs, ainsi que

Digitized by Google

leurs formes, sont subordonnées aux localités et aux besoins. Les souterrains ont huit mètres d'ouverture, et sont terminés à leurs extrémités, comme on le voit à la planche N° 3, par des entrées en pierres de taille qui se ferment exactement pendant les gelées.

Le canal entre Saint-Quentin et Cambrai, à-peu-près achevé en 1809, a été livré à la navigation en 1810. Il a coûté depuis la reprise des travaux environ 10,000,000 francs. Il reste à dépenser en ouvrages de perfectionnement, et principalement pour achever les trottoirs du grand souterrain, à-peu-près 500,000 francs.

Pour consacrer l'époque où cette étonnante entreprise a été terminée, quatre inscriptions, dont deux françaises et deux latines, doivent être proposées par la classe d'Histoire et de Littérature de l'Institut, d'après l'idée que présentent les inscriptions qui suivent, et qui ont été données pour servir de base à celles de l'Institut.

Ire.

NAPOLÉON, Empereur et Roi,
a terminé l'an 1809
le canal qui réunit la Seine à l'Escaut:
ouvrage commencé, repris, et deux fois interrompu
sous les règnes précédens.

Digitized by Google

IIe.

NAPOLÉON, Empereur et Roi,
pour rendre plus commode et plus salubre
la navigation du canal de Saint-Quentin,
a réduit à six mille huit cents mètres
les excavations souterraines
portées à treize mille dans les plans
de ses prédécesseurs.

Après avoir abandonné à regret la vue imposante du canal souterrain, j'ai atteint deux lieues plus loin le village de Beaurevoir, où l'Escaut avait autrefois sa source, laquelle se trouve aujourd'hui à une demi-lieue de là. Sur le chemin que je parcourus, et que je crois être une partie de la chaussée Brunehaut, je trouvai la ligne du canal Laurent, dont la planche IV représente une entrée.

Un paysan me conduisit derrière un des puits ou bures au bas d'un grand talus, et me fit voir la porte d'un escalier taillé dans le roc où je descendis, par cent soixante-douze marches, dans cette magnifique galerie souterraine qu'ont visitée tant de voyageurs illustres de tous les pays. Malgré l'abondance des eaux dont dix marches étaient couvertes, j'aperçus les débris de l'une des barques que l'on y avait descendues pour la commodité des curieux. C'est par

Digitized by Google

cet escalier que l'empereur Napoléon est remonté, lorsqu'il vint, pendant son consulat, pour la première fois à Saint-Quentin, et qu'il visita ce canal.

L'empereur Joseph II est du nombre des voyageurs illustres qui sont descendus dans ce souterrain, comme l'attestent les mots suivans tracés sur l'une des pierres de la porte : « *Arrivée de l'empereur d'Autriche le* 28 *juillet* « 1781 *à dix heures et demie du matin.* » Parmi les savans qui ont visité ce superbe ouvrage, on doit distinguer feu M. de la Condamine. Cet académicien se trouvant dans le souterrain avec le duc et la duchesse de Cumberland, témoigna son admiration par cet impromptu :

L'homme depuis Noé s'asservissant les mers,
Avait su rapprocher les bouts de l'univers.
LAURENT! tu nous apprends un art plus admirable,
La terre à ta voix s'ouvre et devient navigable.
Les échos ont porté ta gloire en Albion :
Vois un jeune héros, cher à sa nation,
Et celle dont l'hymen a fixé son hommage,
Honorer tes succès d'un auguste suffrage.
Poursuis ; le seul aspect de l'œuvre de tes mains
Plongera dans l'oubli les travaux des Romains.

Arrivé à Beaurevoir, je me fis conduire au cimetière de ce village, que les paysans nom-

Digitized by Google

ment *Sommescaut*, et au pied duquel est située l'ancienne source de l'Escaut dans un bassin naturel faisant partie du plateau traversé par les canaux souterrains, et qui s'étend à la distance d'une demi-lieue environ jusqu'au mont Saint-Martin d'où sort maintenant la nouvelle source. Mon conducteur m'assura que celle de Beaurevoir n'était tarie que parce qu'un certain marquis de Nesle, possesseur de ce terrain, avait desséché les marais pour en faire des terres labourables; mais que, croyant avoir bien bouché la source, il s'était trompé, et que tous les trois ans environ, elle jaillissait encore si abondamment, que toute la plaine, formée par le bassin dont je viens de parler, était presque toujours inondée et la récolte perdue.

Cela étant, il faut que les propriétaires de ces terres soient bien aveugles sur leurs intérêts, puisqu'un seul jour suffirait pour ouvrir un conduit par où les eaux s'introduiraient, en moins de trente pas de longueur, dans un canal sec qui partage le bassin en deux parties égales, et qui m'a paru être l'ancien lit de l'Escaut. Ceci empêcherait assurément l'inondation des champs voisins, et par conséquent préviendrait des pertes considérables.

Je déjeûnai à Beaurevoir sur les ruines de

Digitized by Google

l'ancien château de l'illustre famille de Luxembourg. C'est dans ce château qu'en 1430 Jeanne d'Arc fut amenée de Noyon comme prisonnière. On me montra les restes de la tour où elle avait été enfermée : elle n'est abattue que depuis quelques années. Le propriétaire actuel de ce lieu me fit présent de plusieurs petits carreaux dont était pavée la chambre que la Pucelle a occupée.

Selon la tradition du pays, la Pucelle d'Orléans, pour se sauver, sauta par sa fenêtre dans un fossé de soixante-dix pieds de profondeur; mais elle fut reprise à un quart de lieue de là, aux fermes de *Follemprises*, et ramenée dans le même donjon. On ajoute que dans son interrogatoire les Anglais lui ayant demandé si leur nation était haïe de Dieu, elle répondit qu'elle l'ignorait, mais qu'elle savait qu'ils la feraient mourir, et qu'après sa mort ils n'auraient plus jamais de possessions en France.

Parmi les différentes petites antiquités que le propriétaire du château, ou plutôt des décombres, me fit voir, je remarquai des bouts de flèches en métal à pointe triangulaire. Je regrettai beaucoup qu'il eût vendu une petite boîte en cuivre qu'il avait trouvée tout récemment dans un reste de mur, et dans laquelle étaient dix pièces d'or. Il ne put rien

Digitized by Google

me dire de ces pièces, sinon qu'il avait lu sur quelques-unes le mot *Jupiter*.

En quittant ce village, je suivis l'ancien lit de l'Escaut, et je trouvai sa source actuelle derrière les jardins de la ci-devant abbaye du Mont-Saint-Martin, qui a été l'un des plus riches monastères de l'Europe, et dans lequel on vient d'établir une fabrique considérable pour faire du sucre de betteraves. La faible source de ce fleuve si majestueux, représentée planche V, a tout au plus six pieds de largeur et environ trois pieds de profondeur. Elle est renfermée dans une petite arcade appuyée sur des murs, et formant un bassin long de douze pieds, où l'on descend par dix marches. Ce n'a été qu'à l'aide de plusieurs pièces de bois que je suis parvenu à me placer pour pouvoir déchiffrer l'inscription suivante tracée sans date sur une pierre au-dessus de l'arcade :

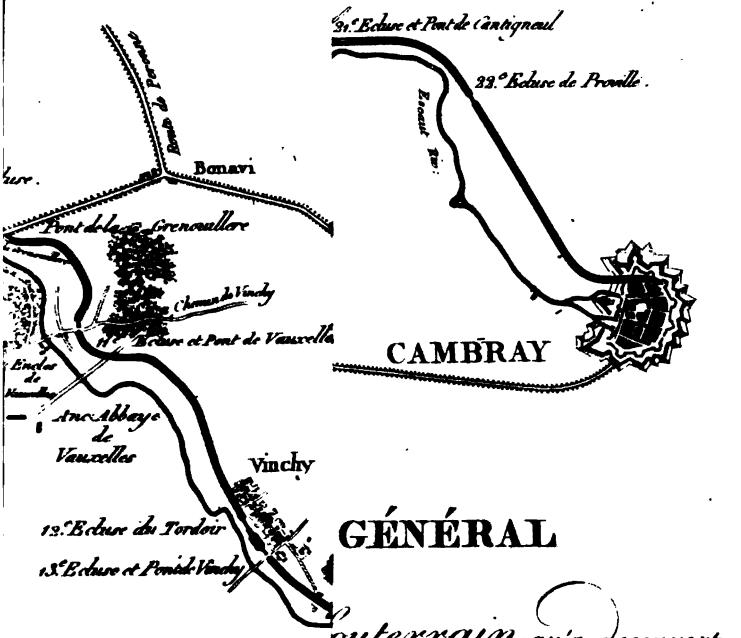
Felix sorte tuâ Scaldis!
Fons limpidissime!
Qui a sacro scaturiens agro,
Alluis et ditas nobile Belgicum,
Totque claras urbes lambens,
Gravîùs Thetidem intras.

La montagne du bas de laquelle sort la source de l'Escaut, et qui fait partie de l'immense pla-

Digitized by Google

teau dont j'ai parlé ci-devant, semble consister en une seule masse de pierre calcaire blanche, dans laquelle on a ouvert de belles carrières. Presque par-tout on ne trouve pas un demi-pied de terre sur la pierre pour former la superficie du sol de cette montagne.

Digitized by Google



GÉNÉRAL

outerrain qu'a decouvert,

ntin *Jusqu'a* Cambray,

rendu Navigable en 1810.

lle de 2400 toises.

1200 1800 2400

pour le Plan du Canal

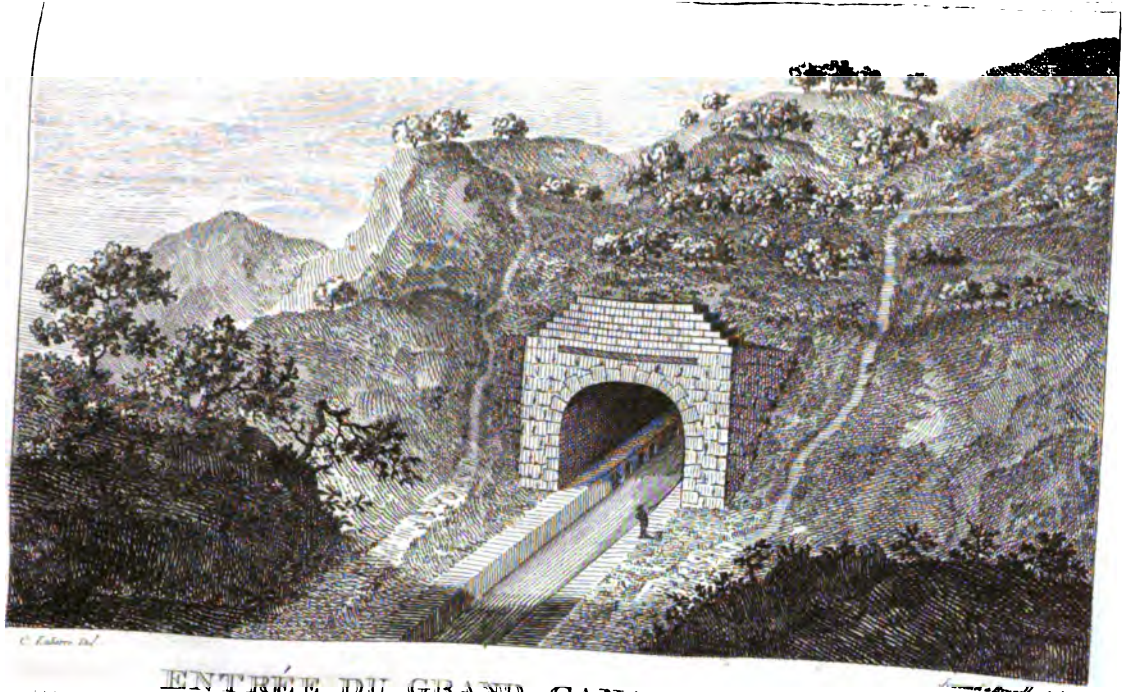
Gravé par Jeunemal a Bruxelles

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

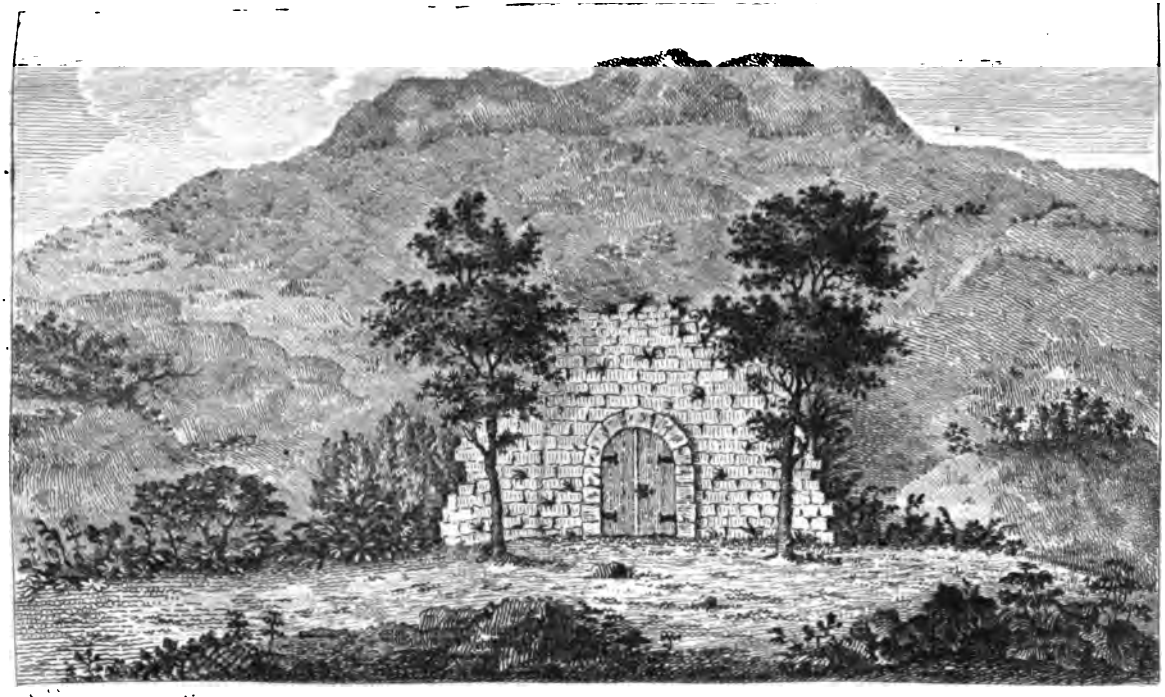
Digitized by Google



ENTRÉE DU GRAND CANAL SOUTERRAIN.

Digitized by Google

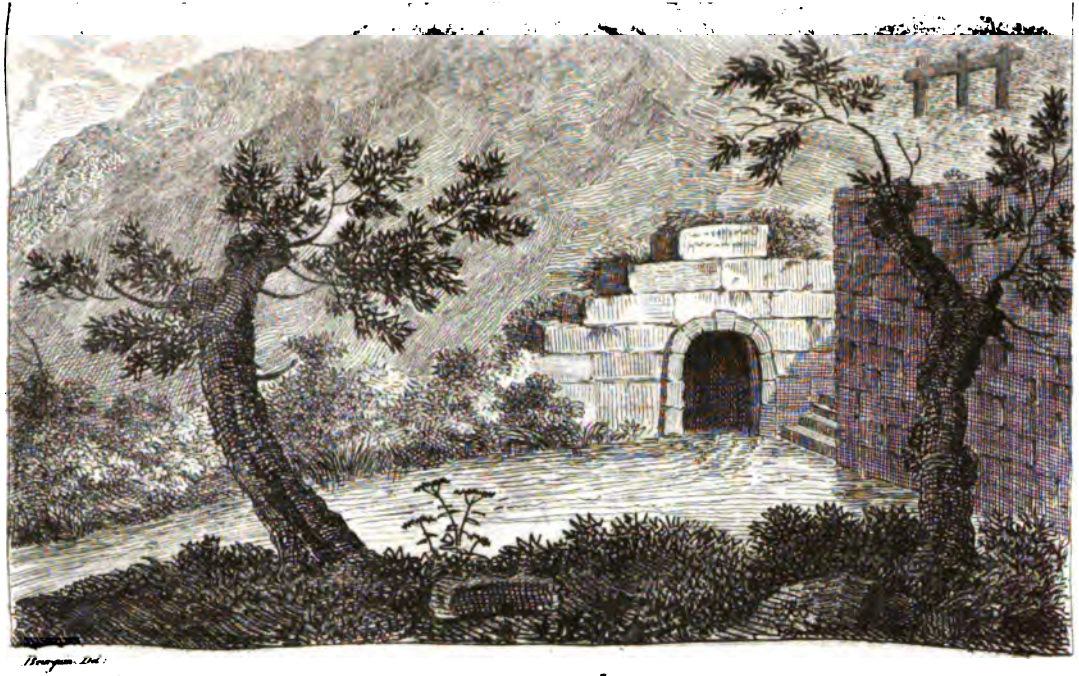
Digitized by Google



PORTE D'UN ESCALIER SOUTERRAIN QUI CONDUIT AU CANAL LAURENT.

Digitized by Google

Digitized by Google



SOURCE DE L'ESCAUT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Voyage depuis la source de l'Escaut, par Cambrai et Valenciennes, à Mons.

En suivant le cours de l'Escaut, je parvins en moins d'un quart d'heure au Catelet, autrefois petite mais forte ville du Vermandois, dont on voit encore les ruines des fortifications, qui ont consisté en quatre bastions carrés, lesquels la défendaient sur tous les points. Cette ville a été prise et reprise tant de fois pendant les guerres entre la France et l'Espagne, qu'elle n'est absolument plus qu'un village aujourd'hui.

A la jonction de la route de Péronne avec celle que je parcourais, l'ancienne abbaye de Vaucelles et les bois qui la dominent, joints au canal dont je viens de parler, et qui en baigne les murs, offrent un paysage dont l'aspect charmant m'arrêta quelques instans : après quoi je remontai en voiture, pour me rendre encore le même jour à Cambrai.

Cette belle ville, autrefois colonie romaine, est tellement ancienne, que plusieurs historiens en attribuent la fondation à Camber, roi des Sicambres, qui doit avoir vécu du tems de

Digitized by Google

Servius Tullius, sixième roi de Rome. En 1560, à la demande de Philippe II, roi d'Espagne, Cambrai fut érigé en archevêché par le pape Paul IV, et eut pour premier archevêque Maximilien de Berghes.

L'église métropolitaine était le monument le plus ancien de cette ville. Après qu'elle eut été brûlée et saccagée plusieurs fois, l'évêque Nicolas Claret la fit rétablir telle qu'elle était, lorsqu'elle fut derechef détruite pendant notre révolution. Son clocher, qui était construit à jour avec une extrême délicatesse, avait été respecté par l'anarchie révolutionnaire; mais il fut renversé par un ouragan le 3 février 1809. Les habitans de Cambrai regretteront long-tems la perte de ce clocher, qu'ils regardaient comme le plus bel ornement de leur ville, quoique les voyageurs impartiaux l'aient toujours jugé fort inférieur en mérite à ceux de Vienne en Autriche, de Strasbourg, d'Anvers et à quelques autres encore.

L'ancienne église collégiale fut rasée en 1540 par ordre de Charles-Quint, qui fit élever sur le même terrain la citadelle qui existe encore, et qui est digne de la renommée dont elle a joui dans les deux derniers siècles. La hauteur surprenante de ses murailles, et les fortifications dont on l'a augmentée sous Louis XIV,

Digitized by Google

la rendent une place très-forte. Quoique son esplanade soit d'une très-belle étendue, les maisons de la ville qui l'entourent la rendent peu utile à la défense de la citadelle.

Le traité de paix qui fut conclu à Cambrai en 1520 entre l'empereur Charles-Quint et François Ier, est célèbre tant par le nombre considérable des princes souverains, ducs, comtes, cardinaux, archevêques et évêques qui s'y trouvèrent, que parce qu'il n'eut lieu que par l'entremise de Marguerite d'Autriche, tante de l'Empereur, et de Louise de Savoie, duchesse douairière d'Angoulême, mère de François Ier. Cette circonstance est la raison pour laquelle cette paix fut surnommée *le Traité des Dames.*

C'est à l'époque de ce congrès que Cambrai prit le titre de ville impériale. Mais en 1677, les Français la prirent sur les Espagnols, et depuis le traité de Nimègue en 1678, elle appartient à la France, et n'est plus qu'un évêché suffragant de Paris. L'Escaut la traverse d'un côté, et en rend les environs très-fertiles.

Enguerrand de Monstrelet, fameux historien, était de cette ville, plus glorieuse encore par l'honneur qu'elle a eu de compter pour archevêque l'illustre auteur de *Télémaque*, l'immortel Fénélon. Je n'ai pas manqué d'aller rendre le juste tribut de mes hommages aux

Digitized by Google

vénérables restes de ce grand homme. Ils sont renfermés dans un simple cercueil en bois de chêne, qu'on a cherché et déterré en 1804 entre les ruines amoncelées de l'église métropolitaine, et transporté à l'oratoire de la maison fondée par l'archevêque Vander Burch pour l'éducation des pauvres filles.

On m'a fait voir la pierre qui servait autrefois de fermeture au tombeau du vertueux prélat dans l'église métropolitaine. Elle ne présente plus que des débris échappés à la fureur révolutionnaire, qui pendant nos discordes civiles ne respectait ni les cendres des morts, ni les productions des arts. J'y ai lu cette inscription :

Hic jacet
FRANCISCUS DE SALIGNAC
DE LA MOTTE FÉNÉLON,
Archiepiscopus dux
Cameracens,
Defunctus die 7 januarii
Anno 1715, *e priori tumulo*
Hùc translatus die 28
Martio anno 1720.

Le tombeau de l'archevêque Vander Burch, que l'on voit dans l'oratoire de la maison fondée par lui, est remarquable par sa somptuosité et par sa beauté, étant tout construit, de même

Digitized by Google

que les bas-reliefs dont il est orné, d'un très-beau marbre blanc d'Italie. Sa conservation n'est due qu'à l'humilité du lieu où il a été placé par ordre du fondateur. S'il s'était trouvé dans l'église métropolitaine, il en aurait sans aucun doute partagé le sort.

Après avoir contemplé, avec une sorte de vénération, les monumens de ces deux archevêques, bienfaiteurs de l'humanité, et modèles des vrais pasteurs, je suis sorti de cette enceinte pénétré d'un sentiment d'admiration qu'il me serait difficile d'exprimer : sentiment dont je me flatte qu'aucun lecteur ne s'étonnera, s'il a joui de la lecture de Télémaque. J'ose même croire que tout Français qui aime comme il faut sa patrie, formera des vœux, comme moi, pour que les cendres de l'illustre Fénélon soient tirées de l'oubli, et puissent reposer enfin dans un mausolée digne de la grandeur de l'Empire Français, digne sur-tout de l'écrivain admiré, dont la plume aimable a fait tant d'honneur à la France.

Quoique l'église des Augustins ne soit guère intéressante par elle-même, j'ai voulu la visiter, parce qu'on m'avait assuré que j'y verrais un tableau de Rubens, représentant une descente de croix; mais je n'y ai rien trouvé qui soit digne du pinceau de ce grand homme.

Digitized by Google

L'église du Saint-Sépulchre m'a paru plus remarquable, tant par son architecture, que par neuf grands tableaux dont elle est ornée, tous peints par feu Geraerts d'Anvers, fameux peintre en grisailles et bas-reliefs. Celui qu'on voit dans la sacristie mérite sur-tout l'attention des voyageurs; c'est un Christ en croix, ayant à sa gauche un ange dont la tête se détache du fond du tableau avec une force et une magie si trompeuses, que mon premier mouvement a été d'y porter la main croyant toucher un relief en bosse.

La construction du maître-autel m'a paru trop élégante, et n'ayant pas cet aspect imposant que l'on desire rencontrer dans des lieux de recueillement et de prières. La propreté, si particulière aux Flamands, et sur-tout cette pieuse recherche dans la décoration et l'ornement des temples, commencent à se montrer d'une manière bien sensible dans les églises de Cambrai. On peut en trouver la cause dans l'extrême dévotion des habitans des Pays-Bas; et, peut-être plus encore, dans les richesses extraordinaires qui sont le fruit des abondantes productions du sol, et de l'industrie dont je donnerai ci-après un léger aperçu.

L'hôtel-de-ville est moderne et vaste. La

Digitized by Google

distribution en est bien ordonnée ; c'est un édifice digne d'orner la place, qui fait aussi un bel effet, malgré son irrégularité.

Le commerce de cette ville et de ses environs ne peut manquer d'être aussi durable qu'avantageux, puisqu'il est basé tout entier sur les produits annuels du sol, consistant en grains de toute espèce, en lin, chanvre, tabac, houblon, camomille, cameline, colzat, etc. De ces productions annuelles que l'agriculture ne cesse de fournir en abondance, l'industrie fabricante tire une nouvelle source de richesses, entre autres, par les huiles de différentes espèces, par les bières, le genièvre, les cordes, les toiles, les fils, les gazes, les linons, les batistes, les cambrais, etc., dont les derniers sur-tout ont répandu au loin le nom de la ville qui les fabrique.

Pour aller de Saint-Quentin à Cambrai, j'ai remarqué que presque toujours il fallait monter ou descendre. Ce fut tout le contraire en allant de Cambrai à Valenciennes, où le pays est plat, et où l'on traverse de superbes et vastes plaines, fort fertiles en camomille, tabac, moutarde ou sénevé ordinaire, chicorée et autres plantes non moins utiles.

Sur la route, à trois lieues nord-est de Cambrai, je descendis de voiture pour voir

Digitized by Google

Bouchain, petite ville bien fortifiée, et bâtie par Pépin-le-Bref, en mémoire de la victoire qu'il remporta, dans les environs, sur Thierry, roi des Goths. Cette ville fut prise pour la première fois en 1676, par le duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Elle fut prise ensuite par le duc de Marlborough; et, en 1712, le maréchal de Villars en fit le siége, et la reprit sur l'armée des alliés. L'Escaut la divise en haute et basse ville.

Denain en est éloigné de trois lieues. C'est auprès de ce bourg que le maréchal de Villars, vers la fin du règne de Louis XIV, remporta une victoire sur les troupes du prince Eugène, qui se laissa surprendre par un excès de confiance en lui-même. L'issue glorieuse de ce combat fut l'époque où la fortune parut enfin se lasser d'éprouver le plus puissant des monarques d'alors, Louis-le-Grand. Ce prince fit élever dans la plaine de Denain un obélisque, représenté planche VI, dont la vue rappelle au voyageur la mémorable journée du 21 juillet 1712. On y lit ces deux vers de la Henriade :

> Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
> Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

En 1712, Denain avait été fortifié par les

Digitized by Google

LE DE DENAIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

alliés, pour la sûreté des convois qui leur venaient des villes voisines. Ils y avaient retranché dix-neuf bataillons et douze cents chevaux dont ils avaient donné le commandement au comte d'Albermale, général de la cavalerie des Etats-Généraux; ils étaient en même tems occupés du siége de Landrecies et de celui du Quesnoy, lorsque, le 24 juillet de la même année, le maréchal de Villars vint tomber inopinément sur ce camp pour le forcer. La chose était difficile, mais Villars ne désespéra pas d'en venir à bout. Il se mit à la tête des troupes, qui, excitées par son exemple, firent des prodiges de valeur, et emportèrent ce poste en moins de deux heures. Le comte d'Albermale fut pris pendant l'action avec la plupart de ses troupes. Le comte d'Hona, gouverneur de Mons, et le comte de Nassau-Woudenbourg, gouverneur d'Aire, furent noyés dans l'Escaut avec plusieurs officiers et soldats.

Si Villars sut vaincre, il sut également profiter de la victoire. Il fit lever le siége de Landrecies, et il emporta, avec la plus grande célérité, Marchiennes, le fort de Scarpe, Douai et Bouchain. Ces succès hâtèrent la paix, qui fut conclue à Rastadt, le 6 mai 1714.

Valenciennes, où j'arrivai pendant la même matinée encore, est situé dans un vallon très-

Digitized by Google

agréable. On y voit de très-belles écluses. On attribue la fondation de cette ville à l'empereur Valentinien I, qui, comme on le prétend, en jeta les premiers fondemens vers l'an 867. Il se servit, pour la peupler, du même moyen qu'avait employé Romulus en fondant la ville qui porte son nom. Il donna asyle à tous ceux qui étaient chargés de dettes. Il est fort heureux que de telles franchises ne se soient pas perpétuées.

Les fortifications de la ville et la citadelle de Valenciennes sont de Vauban. La nature et l'art ont rendu cette ville l'une des plus fortes des Pays-Bas. Parmi les différens siéges qu'elle a soutenus, on remarque celui où Louis XIV commandait en personne. Après neuf jours de tranchée ouverte, il se rendit maître de la ville, et y entra le 17 mars 1677.

Les rues de Valenciennes sont étroites, courbes et mal propres. Fort différentes en cela de celles de Cambrai, qui sont presque toutes larges, bien bâties et nettes. Sur les remparts, on me montra l'endroit des brèches par lesquelles les Autrichiens auraient pénétré dans la ville, si les assiégés n'avaient pas capitulé le 1er août 1793. Ceux-ci avaient été cernés le 23 mai, et bombardés depuis le 14 juin, pendant quarante-deux jours et autant de nuits.

Digitized by Google

Les habitans ont beaucoup souffert d'une épidémie qui a régné après le siége, et qui a emporté une quantité de monde. Un quart de la ville a été écrasé, et un grand nombre de citoyens a péri sous les ruines. On n'a point tenu de procès-verbaux de ces faits, parce que les deux députés de la convention nationale, qui étoient renfermés dans la ville, ne le voulurent pas permettre, pour ne point donner l'alarme.

N'étant pas dans l'intention de faire un long séjour à Valenciennes, je me suis d'abord adressé à M. Momal, professeur de l'académie de peinture, dont je connaissais le caractère obligeant, afin d'abréger, par son moyen, les recherches que je me proposais de faire des productions des arts. Il me conduisit à l'académie, où je n'ai trouvé qu'un seul tableau qui m'ait fait quelque plaisir. Il représente la clémence de César, peinte par M. Abel.

M. Momal me conduisit ensuite à l'église cathédrale, et m'y fit voir trois morceaux peints par Rubens. Ils représentent, l'un l'Annonciation, et les deux autres la prédication et le martyre de Saint-Etienne. Ils servent d'ornement au maître-autel. Le chœur de cette église vient d'être restauré par un peintre décorateur, dont le talent paraît plus propre à l'embellisse-

Digitized by Google

ment des théâtres qu'à celui des temples consacrés à la divinité.

Toutes les femmes du peuple, à Valenciennes, portent, dans presque toutes les saisons, un mantelet d'une espèce d'indienne grisâtre et commune. Regnard les a trouvées toutes belles, il s'en faut que j'aie été aussi heureux que lui.

Cette ville, comme celle de Saint-Quentin, est renommée par sa fabrique de batistes. Ces deux villes, rivales en ce point, y ont laissé loin derrière elles toutes les fabriques de l'univers. L'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ont fait de vains efforts pour parvenir au degré de finesse et de perfection que nous offrent les admirables productions de Valenciennes et de Saint-Quentin en ce genre. Les Silésiens, leurs seuls rivaux dans cette branche d'industrie, avouent que dans les qualités fines, ils ne peuvent soutenir la concurrence avec ces deux villes, malgré l'exportation considérable que fait la Silésie en batistes et en estopilles ou slyers. Outre des linons et batistes, on fabrique encore à Valenciennes de très-belles dentelles, connues par-tout sous le nom de cette ville.

Mons, ancienne capitale du Hainaut, où je me suis rendu en sortant de Valenciennes, est arrosé par la Trouille. Cette ville est située sur une colline, au pied de laquelle on creuse un

Digitized by Google

canal, qui communiquera avec la Hollande par les départemens de l'Escaut et de la Lys, et avec Paris par le canal de Saint-Quentin.

Plusieurs auteurs prétendent que Mons doit son origine et sa fondation à César, qui fit bâtir un château au haut de la colline sur laquelle cette ville est située, et que l'on dit avoir servi de camp à Quintus Cicéron, frère du célèbre orateur romain.

La place du marché à Mons, quoique petite et irrégulière, est assez agréable. J'y fus témoin d'une scène divertissante, qui me rappela les compositions favorites du fameux peintre flamand, David Teniers le fils. C'était un groupe de femmes de la classe du peuple, qui chantaient et tournaient autour d'un gros paysan planté debout comme immobile au milieu de leur cercle. Les couplets qu'elles répétaient en chœur, me donnèrent une idée des chansons populaires de ce pays. Malgré leur monotonie et leur rudesse, j'y remarquai une vivacité et une gaîté naïve qui m'amusèrent beaucoup.

Le lendemain je fus voir M. Hallez, artiste d'un talent distingué, et professeur de l'académie de cette ville. Il me montra ses ouvrages. Ils sont peu nombreux, mais d'un fini précieux dans la touche, et d'un effet admirable par la vérité magique du coloris, et sur-tout du clair-

Digitized by Google

obscur. Je remarquai particulièrement deux tableaux devant lesquels je restai long-tems et avec un grand plaisir. Les sujets sont simples, mais d'un goût délicat et très-recherché. L'un représente le triomphe de la piété filiale, et l'autre la tendresse maternelle exprimée d'une manière sensible et attachante.

Ce peintre est le coloriste le plus approchant des anciens que j'aie rencontré parmi les modernes. On le désigne assez communément par le sobriquet de *Petit-Bourin*, parce qu'il est le fils d'un paysan du canton nommé *le Bourinage*, près de Mons. Son talent, si rare de nos jours, lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il l'a acquis sans maître, n'étant à-peu-près l'élève que de la seule nature.

Cette ville n'a rien de remarquable, excepté ses maisons, qui sont assez communément bâties en pierres de taille bleues, comme on en voit beaucoup aussi dans d'autres villes de la Belgique. La tour est d'une très-belle architecture, et occupe, dit-on, la place du château de Jules César, sur l'ancien camp de Cicéron.

Le département actuel de Jemmappe, dont Mons est le chef-lieu, a gagné, sur-tout depuis sa jonction à la France, en ce que cette ville, autrefois dépourvue de manufactures, en possède plusieurs de très-utiles aujourd'hui. Telles

Digitized by Google

sont, entre autres, celles de velours de coton, basins, perkales, nanquins et mousselines brodées, qu'y a établies M. Mather, anglais d'origine.

C'est à Saint-Denis, auprès de Mons, que, au moment où le traité de Nimègue venait d'être signé, le maréchal de Luxembourg fut attaqué, étant à table, par le prince d'Orange, qui, sous prétexte d'ignorer l'état des négociations, croyait surprendre le maréchal, le vaincre, et, par cette victoire, relever la gloire des alliés, qui avait été balancée pendant la campagne par l'armée française. Mais le maréchal de Luxembourg ne tarda pas à ranger ses troupes en bataille, et elles combattirent avec tant de valeur, que le prince d'Orange fut repoussé avec une perte considérable.

Les environs de Mons sont parsemés de pompes à feu, établies pour l'exploitation de la houille ou charbon de terre, que l'on trouve abondamment dans ce pays. La quantité prodigieuse de fumée qui sort continuellement de ces pompes, rend souvent l'air épais et lourd. Ces nombreuses houillères forment une source intarissable de revenus pour les habitans de Mons.

Digitized by Google

Voyage de Mons, par Charleroi et Namur, à Luxembourg.

Fontaine-l'Évêque, où j'allai en passant par Binche, est à cinq lieues de Mons. Sa situation est peu agréable, à cause des bois qui l'entourent, et des mauvais chemins qui en rendent l'approche pénible et très-difficile. J'employai un tems considérable à faire ces cinq lieues, la plupart dans des gorges. Mais on a commencé, d'après les ordres de S. M., les travaux d'une nouvelle route de Mons à Charleroi, qui fera disparaître les difficultés que j'ai rencontrées sur celle de Fontaine-l'Evêque.

J'arrivai très-tard en cette petite ville, et j'y descendis chez un compatriote, qui me reçut avec cet aimable empressement et cet intérêt qui fait le charme des voyageurs. Aussi le tems que je passai ici fut une fête continuelle, variée de tous les plaisirs les plus agréables que peut offrir la réunion d'une société bien assortie.

A peine étais-je arrivé, qu'on arrangea pour le lendemain une excursion dans le voisinage.

Digitized by Google

Quoiqu'au mois de juillet, je fus éveillé avant le jour par le garçon qui devait me servir de guide, et être le seul témoin des surprises que l'on me ménageait. Nous partîmes avant le lever du soleil, et, à peine étions-nous éloignés d'un quart de lieue de la ville, que nous nous trouvâmes dans des forêts, encore toutes chargées de rosée.

Après une bonne heure de marche, nous fûmes obligés de mener nos chevaux à la main, pour descendre une montagne très-roide et très-longue. Le chemin que nous suivions était taillé dans un roc de couleur rougeâtre. La fraîcheur de la nuit avait rendu ce passage si glissant, que les chevaux refusaient souvent d'y avancer.

Cette montagne, toute couverte de bois, borde la rive gauche de la Sambre. Ces lieux, d'un aspect vraiment sauvage, sont si peu habités, que nous n'y remarquâmes qu'une forge et un moulin servant à laver la mine de fer, que l'on trouve abondamment dans ces montagnes. Après avoir examiné les détails de ces ateliers, nous embarquâmes nos chevaux l'un après l'autre, et nous passâmes à la rive droite de la rivière, également bordée par des montagnes et des forêts.

Peu après quatre heures du matin, nous at-

Digitized by Google

teignîmes le but de notre excursion. Après être sortis des bois et avoir retrouvé la Sambre, la première chose qui attira nos regards fut une vaste étendue de superbes ruines formant un amphithéâtre au-dessus de la rivière, et présentant une vue très-pittoresque d'une beauté tout-à-fait romantique. Plus nous en approchions, plus ce magnifique spectacle s'agrandissait et développait une infinité de détails aussi multipliés que difficiles à décrire.

Ces ruines sont les restes de la célèbre abbaye d'Alne située sur la Sambre au pied des montagnes dont je viens de parler, et par-tout entourée de bois, qui faisaient de ce monastère une imposante et vaste solitude. Les rayons horizontaux du soleil, qui se levait en ce moment, nous rendaient encore plus piquante la beauté admirable de ce majestueux paysage.

Mon guide me conduisit au milieu des ruines, et, à mon grand étonnement, j'y trouvai encore quelques moines, et un fermier qui nous accompagna dans toutes nos courses au dehors et au dedans des immenses débris de ce fameux monastère, presque tout détruit par le feu qu'y ont mis les armées françaises pendant la révolution. J'y vis plusieurs salles encore debout, dont les voûtes seules ont été détruites. Je fus sur-tout frappé à la vue d'une galerie, ancien

Digitized by Google

local de la sépulture des religieux, dont je trouvai plusieurs squélettes entiers, et leurs sandales parfaitement conservées dans les fosses, qui sont presque toutes ouvertes.

Ces majestueuses ruines acquirent un nouvel intérêt à mes yeux, par la conformité que je leur trouvai avec celles qui doivent avoir inspiré à M. Delille le beau passage suivant :

Dans le sein ténébreux de ce bois écarté
Contemplez ces débris d'un monastère antique,
Monument oublié du faste monastique.
Entrons : de ces vieux murs le deuil religieux,
Ce chœur où résonnaient les cantiques pieux,
Ces vitraux colorés, précieux à l'histoire,
Qui des faits du vieux tems ont gardé la mémoire ;
Ces combles entr'ouverts, ces lugubres caveaux ;
Dans cette vaste nef ce long rang de tombeaux,
Où, des saints fondateurs trompant l'attente vaine,
Leurs noms presque effacés ne se lisaient qu'à peine ;
Ces dômes, ces degrés dans les airs suspendus,
Conduisant au sommet d'une tour qui n'est plus ;
Et ces autels sans culte, et leurs saints sans oracles,
Dont la vieille légende a vanté les miracles,
Et ce lieu de l'offrande, où de pieux tributs
Rachetaient les forfaits, suppléaient les vertus ;
Tout cet asyle enfin, séjour de pénitence,
D'orgueil, de piété, de savoir, d'ignorance,
Dit plus dans ses débris que ce frais Panthéon
Enfant sans souvenir, antique par son nom,

Digitized by Google

Où la voix du passé ne se fait point entendre,
Et qui n'ayant rien vu, n'a rien à nous apprendre.

Cette abbaye, fondée en 656 par S. Landelin, fut occupée, au dixième siècle, par des chanoines séculiers; et, en 1144, Albéron, évêque de Liége, obligea ces ecclésiastiques à prendre l'habit de chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Un des moines habitans actuels de ces ruines m'assura que le proverbe, *Faute d'un point, Martin perdit son âne*, vient d'un abbé d'Alne appelé Martin, qui, ayant mis sur la porte d'entrée,

Porta patens esto nulli, claudatur honesto.

perdit son abbaye par l'autorité d'un seigneur, qui fut indigné de voir la virgule après *nulli*.

Le revenu annuel de cette abbaye allait à plus de cent trente mille écus. Son église était une des plus vastes et des plus belles du pays de Liége; son cloître renfermait seul trois cents colonnes de marbre. Aussi je pense, d'après tout ce que j'y ai vu, que ce monastère doit avoir été d'une grandeur extraordinaire, et même d'une grande magnificence, à en juger par la beauté des seuls bâtimens qui sont restés entiers, savoir, la ferme et la brasserie. Les superbes jardins qui en dépendaient étaient situés sur la montagne, et formaient un magnifique

Digitized by Google

amphithéâtre qni dominait sur la Sambre et sur l'abbaye dans toute son étendue. Ils sont abandonnés en partie, et le reste est cultivé par les trois religieux, qu'un goût décidé pour la solitude a attachés aux tristes débris de leur abbaye.

Après avoir tout vu et tout parcouru, je me promenai sur la Sambre, qui n'a dans cet endroit qu'environ trois pieds de profondeur. Cette rivière, si marquante dans l'histoire ancienne de la Belgique, et la vue de ces majestueuses ruines si modernes dans une telle solitude, m'inspirèrent certaine mélancolie, et disposèrent mon ame à réfléchir profondément sur les vicissitudes et l'instabilité des choses humaines tant au physique qu'au moral.

En effet, ces lieux, aujourd'hui si déserts, qui étaient naguère le séjour de l'opulence et de l'abondance, ont été autrefois l'asyle de ces Belges féroces et belliqueux qui faisaient gloire d'être Germains d'origine, évitaient tout commerce avec l'étranger, s'abstenaient de vin et des délices de la vie capables d'amollir le courage, et qui, enfin, se sont sacrifiés généreusement pour la liberté commune des Gaulois, en combattant les derniers avec un acharnement inouï contre les redoutables Romains, usurpateurs des Gaules.

Digitized by Google

D'un autre côté, la Sambre elle-même et ses deux rives ont été, cinquante-sept ans avant l'ère chrétienne, le théâtre fatal où ces mêmes Belges eurent la hardiesse de se battre contre César, qui vint les y attaquer avec l'armée la plus nombreuse qu'il eût commandée jusques alors. Après avoir passé la rivière, qui n'avait que trois pieds de profondeur, ils pénétrèrent avec une intrépidité étonnante dans son camp. Cette irruption inattendue causa une telle déroute et une telle frayeur parmi leurs ennemis, que la cavalerie tréviroise, auxiliaire des Romains, courut jusqu'à Trèves porter la nouvelle de la défaite totale de ceux-ci; mais, malheureusement pour les Belges, ils avaient à combattre César et son étoile, et les troupes les mieux disciplinées du monde. Aussi leur bravoure indomptable ne servit-elle à la longue qu'à les faire périr dans la place même que chacun occupait, en combattant avec un courage si opiniâtre, que, de soixante mille qu'ils étaient avant la bataille, il n'en restait plus cinq cents après en état de porter les armes. Aussi César ne put s'empêcher de les admirer; il accorda même sa protection aux vieillards, aux femmes et aux enfans, que les guerriers belges avaient mis en sûreté entre des marais, et il leur laissa la propriété du pays qu'ils possédaient.

Digitized by Google

Avant de retourner à Fontaine-l'Évêque, mon guide étendit sur le bord de la Sambre la provision qu'il avait eu l'attention d'apporter. Placé en regard des ruines, j'avais à ma droite une source d'où coulait l'eau la plus pure, et j'étais garanti des rayons ardens du soleil par un berceau naturel formé par un mélange de bouleaux, de châtaigniers, de hêtres, de peupliers, de frênes, et sur-tout d'Aulnes, espèce d'arbre fort commune en ces lieux, et dont l'abbaye avait pris son nom. Ce repas a été le plus agréable que j'aie fait dans tout le cours de mes voyages.

A dix heures, nous remontâmes à cheval, et nous partîmes en jetant un dernier coup-d'œil sur les superbes restes de l'abbaye d'Alne. Nous marchâmes ensuite toujours au milieu des bois, et nous arrivâmes en ville pour le dîner. Le soir on me régala de musique, et je remarquai que les jeunes gens de cette ville sont très-amateurs de cet amusement, et en général bons musiciens. Le même soir, je fis mes adieux à mon aimable hôte, et le jour suivant, je partis à la pointe du jour pour Charleroi.

Je n'eus que de mauvais chemins, parce que l'on travaillait alors à la nouvelle route dont j'ai déja parlé. Je passai par plusieurs villages qui me parurent valoir mieux que certaines

Digitized by Google

villes, tant par leur beauté, que par leur population et leur commerce.

Charleroi a été bâti en 1666 par le marquis de Castel-Rodrigo, gouverneur général des Pays-Bas pour le roi d'Espagne Charles II, dont la ville a pris son nom. Il est très-probable que ce nom n'a été qu'un compliment que le marquis a voulu faire au roi : car il n'est guère apparent que Charleroi doive son existence aux ordres même de ce souverain imbécille et indolent, si bien dépeint dans l'épigramme suivante :

Ci gît Charles II, roi d'Espagne,
Qui, de ses jours, ne fit campagne,
Pour qu'on pût le dire vaillant,
Point de conquête, ni d'enfant.
Qu'a-t-il donc fait ce très-grand prince,
Qui possédait tant de provinces ?
Pour vous le dire franchement,
Il n'a fait que son testament.

Charleroi est divisé en haute ville, en basse ville, et en celle qu'on nomme l'entre-les-deux villes. Il est situé sur la rive gauche de la Sambre. On y voit des moulins et des usines; et l'on fabrique une si grande quantité de clous dans ses environs, qu'elle suffit aux besoins de tous les pays voisins, et à un commerce

Digitized by Google

très-actif, sur-tout avec la Hollande. On y fait aussi des canons de fusils; et ces deux articles, joints aux verreries et aux mines de charbon de terre que l'on exploite presqu'aux portes de la ville, font une source constante de prospérité pour Charleroi.

Je trouvai encore là un compatriote qui me fit voir la ville, et descendit avec moi dans l'une des houillères. Celle-ci est située auprès de la route de Bruxelles; elle a près de six cents pieds de profondeur. Les malheureux que le besoin force à descendre dans ces mines, ou plutôt dans ces abîmes, y contractent généralement un teint livide et basané. Je les vis accroupis, arracher, dans cette fatigante position, le charbon de sa veine. On monte celui-ci à fur et mesure, et on l'arrange en tas autour de la fosse.

A deux lieues de Charleroi, sur la gauche de la route de cette ville à Namur, est situé le village de Fleurus, fameux par les trois batailles célèbres dont il a été le théâtre, et par les beaux galets de quartz blanc cristallin, qu'on trouve assez abondamment dans ses campagnes, et qui sont connus des naturalistes sous le nom de *cailloux de Fleurus*.

A Cambrai, j'avais quitté les fertiles collines de la Picardie, et j'avais parcouru, depuis cette

Digitized by Google

ville jusqu'à Mons, de vastes plaines richement cultivées, sans bois, mais remplies de blés, lin, colza, œillette, tabacs, camomille, chicorée, et autres végétaux, tous nécessaires à l'homme pour sa nourriture, ou utiles pour ses fabriques.

Depuis Mons jusqu'à Namur, je n'ai plus trouvé les mêmes sites que dans la Picardie, où la forme générale des montagnes, ou plutôt des collines, est moins alongée et plus découpée qu'entre Mons et Namur. Ici elles sont très-alongées, et montent par une pente très-douce, comme dans la plupart des pays à houille. D'ailleurs, les villages y sont plus nombreux, plus peuplés, plus riches, et mieux bâtis. Dès que j'étais arrivé sur l'une ou l'autre hauteur, ma vue plongeait avec délices sur une immense étendue de pays bien cultivé et terminé tout autour par des bosquets, des arbres et des vergers entremêlés d'habitations : jouissance qu'il serait superflu de chercher dans la Picardie, où les hauteurs, coupées fort court, ne sont séparées que par d'étroits vallons.

A peine étais-je entré dans les provinces ci-devant belgiques, qu'au lieu du français que parlent les paysans et le peuple des villes en Picardie (français rendu mauvais, pour ainsi dire, par la seule prononciation des mots), je n'entendis plus qu'un gaulois différemment

Digitized by Google

corrompu selon les différentes provinces, dans le Hainaut, le Namurois, le pays de Liége, et la partie du Brabant qu'on appelle *Brabant-Wallon*. On l'appelle ainsi précisément à cause de la langue qu'on y parle; langue qui, bien différente du français d'aujourd'hui, tient tellement de l'ancien gaulois, que, dans le pays de Liége sur-tout, on retrouve encore en plein usage tous ces termes gaulois si concis et si expressifs dans leur dérivation évidente du latin, dont on a lieu de regretter la suppression dans notre langue, où ils ont été fort mal-à-propos remplacés la plupart par de plates circonlocutions.

La route de Namur, que j'ai suivie depuis Charleroi, offre en plusieurs endroits de belles allées en haute futaie, qui servent d'avenues à des maisons de campagne. Ces maisons, quoiqu'un peu gothiques, n'en annoncent pas moins, par l'enjolivement et la propreté de leur extérieur, le bon goût et l'état d'aisance de leurs propriétaires.

Arrivé près de Namur, je m'arrêtai quelques instans sur la hauteur qui domine cette ville, pour jouir du charmant coup-d'œil qu'elle présente. Quoique du point de vue où je me trouvais, je ne pusse apercevoir ni la Meuse ni la Sambre au confluent desquelles Namur est si-

Digitized by Google

tué, je ne laissai pas de jouir beaucoup par l'aspect de la ville même à vue d'oiseau et par celui d'une partie de l'immense rocher qui pend, pour ainsi dire, sur la ville, et où j'apercevais des habitations jusque sur le sommet même, pourvues de jardins potagers vers la pente du rocher; l'effet desquelles me parut fort pittoresque.

Je commençai mes courses à Namur en me faisant conduire sur le sommet de cette montagne. On m'y fit visiter les restes d'une immense citadelle, autrefois si considérable, qu'on l'avait divisée en trois parties différemment nommées, et qui dominaient toute la ville, défendue encore par une chaîne de montagnes qui s'étendent à perte de vue le long des deux rivières. Du côté de la Meuse, on voit des coteaux fort fertiles couverts de bois et bordant une belle plaine cultivée terminée par la rivière, qui va être resserrée un peu plus loin entre deux montagnes. Du point où j'étais placé, je m'aperçus que le lit de la Sambre se trouve notablement plus élevé que celui de la Meuse. On a su remédier à cette inconvénient pour la navigation, par une écluse.

Parmi les poissons les plus estimés que l'on pêche ici, on remarque le barbeau, de délicieuses carpes, les truites, les ombres, les sau-

Digitized by Google

mons, et plusieurs autres espèces, de même que des écrevisses en abondance, qu'on transporte fort loin, et qui sont renommées partout sous le nom d'*écrevisses de Namur*.

Entre les églises de cette ville, la cathédrale et celle des ci-devant Jésuites me parurent les plus remarquables. La première, qui est moderne, est d'architecture corinthienne; elle est enrichie d'un très-beau dôme, et offre, dans l'intérieur, des détails qui méritent l'attention des voyageurs. Son portail est orné de vingt belles colonnes de même ordre que le reste de l'édifice; elles soutiennent un frontispice dont la corniche sert de piédestal à plusieurs statues de marbre blanc.

L'église des Jésuites est sans contredit la plus intéressante qu'on trouve à Namur; ses voûtes de marbre blanc sculpté dans le goût du tems avec une grande dépense, sont d'une richesse extraordinaire. La nef est soutenue par douze colonnes rustiques de marbre rouge, surmontées de chapiteaux ioniens. Le pavé est sur-tout admirable; il est de marbres de différentes couleurs, et très-artistement incrustés l'un dans l'autre avec beaucoup de goût. Les murs des bas-côtés sont ornés par-tout de riches boiseries sculptées, et on y voit des confessionnaux d'une grande beauté. Ils présentent chacun

Digitized by Google

trois arcades formées par de très-jolies colonnes torses, qui font le plus bel effet.

En sortant de cette église, je traversai une grande partie de la ville, dont je trouvai la plupart des rues fort larges, bien percées et très-propres. La couleur des maisons, presque toutes bien bâties en pierres bleues, tire en général sur le noir et le rouge; ce qui présente un aspect assez bizarre, mais qui plaît pourtant. La place, dont les bâtimens ont presque tous jusqu'à trois étages, est agréable, et forme un ovale assez long. L'hôtel-de-ville qu'on y voit ne mérite pas d'être cité.

Les mines de fer sont si communes dans les environs de Namur, et les forêts situées près des rives de la Meuse fournissent du charbon de bois en une telle abondance, qu'une grande partie de la population y est employée à la ferronnerie. Aussi la quantité de fourneaux, de forges et de mackats établis dans le voisinage de cette ville, contribue, plus que toute autre chose, à en faire subsister les habitans.

Les mines de fer ne sont pas la seule richesse souterraine du Namurois; mais celles de plomb, qu'on exploite depuis si long-tems à Védrin, situées à une lieue de la ville, ont aussi donné des profits très-considérables. D'ailleurs, les carrières absolument inépuisables de pierre

Digitized by Google

calcaire, ou plutôt de marbre, qui sont ouvertes dans les environs, et qui donnent une excellente chaux et des pierres à bâtir très-solides et des plus grandes dimensions, sont devenues aujourd'hui d'autant plus intéressantes, qu'on s'est avisé de multiplier l'utilité de ces pierres en les polissant; ce qui les a placées depuis peu parmi les espèces les plus luisantes et les plus saines de marbre.

Il est assez surprenant qu'on se soit avisé si tard d'envisager cette pierre calcaire, dont le grain est si fin, comme un véritable marbre; tandis que depuis un si grand nombre d'années, une de ces carrières, savoir, celle *des Malades*, a donné le seul marbre noir qui soit connu, et dont les Italiens même sont obligés de se servir. En général, le coup-d'œil de cet immense banc de marbre qui s'étend au-delà de Luxembourg, est gris-bleuâtre : cela n'empêche pas que sa couleur ne devienne fort différente en beaucoup d'endroits circonscrits, au point qu'à Vausore et à Saint-Remi, c'est la teinte rouge qui y domine.

Je quittai Namur pour me rendre dans le ci-devant pays de Luxembourg, autrefois la plus grande province de tous les Pays-Bas, dont elle faisait partie comme duché. Depuis les environs de Fontaine-l'Évêque, j'étais déja familiarisé

Digitized by Google

avec une nature plus sauvage, plus montueuse et plus rocailleuse qu'on ne la trouve dans les provinces belgiques plus rapprochées de la mer. Mais au moins, la population et l'activité industrieuse, ainsi qu'un état plus ou moins général d'aisance, se sont visiblement montrés par-tout, même sur les bords de la Meuse si hérissés de rochers, jusqu'à mon entrée dans la province de Luxembourg, où tout offre un aspect qui diffère du jour à la nuit avec celui du reste des Pays-Bas.

Aussi puis-je dire avec vérité que le voyageur, en allant de Namur à Luxembourg, ne retrouvera plus rien de ce qui l'aura intéressé et enchanté dans la Flandre, le Brabant et les autres provinces. En revanche, le cosmologue, le naturaliste et le peintre y trouveront à chaque pas de quoi satisfaire leur goût dominant : le gourmand même y trouvera son compte, par la saveur exquise et le bon marché des alimens.

Quant à moi, j'avouerai franchement que les forêts immenses et les groupes montagneux variés à l'infini, qui couvrent le ci-devant Luxembourg, m'ont paru, en diminutif, une copie de la Suisse : néanmoins, avec une population incomparablement moindre, et avec une industrie à-peu-près nulle; car toute l'activité se réduit ici à l'exploitation des mines

Digitized by Google

de fer dont le pays abonde, et à réduire en charbon pour cet effet les immenses forêts qui donnent à ce pays un aspect si sauvage.

Si l'on voit en ce pays aussi peu de population, de richesse et d'activité, ce n'est pas seulement à son éloignement de la mer, mais plutôt encore au manque de canaux et de rivières navigables, et à la mauvaise qualité d'une grande partie du sol, qu'il faut en attribuer la cause. J'avouerai toutefois qu'entre Wirton et Longwy, de même qu'en plusieurs autres cantons, on trouve des terres très-fertiles; mais leur étendue n'a aucune comparaison avec celle des cantons dont le sol est mauvais, et même souvent tellement éloigné du vrai mélange qui les rend propres à l'agriculture, que dans toute la partie qui a conservé le nom d'*Ardennes*, on ne rencontre pas un seul atome de terre calcaire, mais uniquement du quartz en couches immenses, et du schiste décomposé à sa surface, qui produit le sol le plus ingrat.

A toutes ces causes, je joindrai encore les chemins souvent impraticables et en général mauvais, n'y ayant en tout qu'une seule grande route établie pour transiter : encore, au lieu de ressembler à ces belles routes si bien pavées qu'on admire par-tout ailleurs avec raison dans la Belgique, cette route ne consiste-t-elle qu'en

Digitized by Google

une levée formée de morceaux de pierres brisées, la plupart trop gros, et souvent trop tendres pour remplir leur destination.

Comme dans tous les pays froids et montagneux, l'agriculture de cette province est faible et languissante au point, qu'en quelques endroits j'y ai encore trouvé la détestable méthode du sartage employée. Au lieu du froment, on y cultive l'épeautre, dont le pain est extrêmement agréable, mais ne reste bon que trois jours tout au plus. Il s'y trouve quelques vignobles sur la Moselle, qui donnent un vin assez bon. Les moutons, nourris d'herbes aromatiques sauvages, sont renommés par-tout pour l'excellence de leur chair. Les bêtes à cornes sont de petite taille, mais elles fournissent une viande très-savoureuse. Les chevaux sont petits aussi et d'une forme peu élégante, mais ils sont infatigables à la course et très-faciles à nourrir.

En général, les gélinottes et tout le gibier, dont le pays abonde, sont recherchés par les vrais connaisseurs. Il en est de même des écrevisses, des truites, des ombres et des excellentes anguilles qu'on y trouve dans les ruisseaux et les petites rivières. La Semoi nourrit une infinité de cames fluviatiles perlières, qui fournissent par fois de très-belles perles, tirant un peu sur le jaune, mais d'un bel orient.

Digitized by Google

Les villages sont si clair-semés dans le Luxembourg, qu'un voyageur prudent doit régler sa route en conséquence, s'il veut être assuré de pouvoir dîner vers midi, et de trouver un gîte pour passer la nuit. Les villes sont si peu de chose en général, qu'elles ne valent pas les bons villages du reste de la Belgique. La capitale seule est digne d'attention. Non-seulement elle est assez bien bâtie, mais rien n'est plus singulier que sa situation pittoresque sur deux rochers calcaires gris-bleuâtres très-solides, qui bordent, de part et d'autre, la petite rivière l'Else, et dont l'un, beaucoup plus élevé que l'autre, est coupé absolument à pic comme un mur, vers l'Else, et d'une telle hauteur, qu'il fait tourner la tête quand, de son bord, on jette les yeux sur la rivière et sur la basse ville, où les hommes ne paraissent, à cette distance, pas plus grands que des marionnettes.

Ces rochers, tout-à-fait nus, forment les glacis de la place, dont ils rendent les approches extrêmement difficiles. Ils font partie de l'immense banc de marbre très-solide, qui s'étend jusque dans le Namurois. Les fortifications y ont été taillées, de même que les batteries, qui par ce moyen sont à l'épreuve de la bombe, et le superbe puits, d'une pro-

Digitized by Google

fondeur immense, qui est placé au milieu de la ville haute, et qui suffirait au besoin de la garnison et des habitans, dans le cas où, pendant un siége, l'ennemi parviendrait à détourner le cours de l'Else.

Toutes ces circonstances réunies rendent Luxembourg une ville presque imprenable, et qui, bien approvisionnée, le deviendrait tout-à-fait si ses bâtimens pouvaient résister à l'effet terrible des bombes, aussi bien que le peuvent ses fortifications et leurs murs de roche.

Ne trouvant plus rien à observer, ni dans cette ville ni dans la province, touchant les arts utiles ou agréables, j'ai repris mon chemin sur Namur, pour côtoyer ensuite la Meuse jusqu'à la ville de Liége.

Digitized by Google

Voyage de Luxembourg, par Namur et Hui, à Liége.

En sortant de Namur pour aller à Liége, je traversai la Meuse sur un très-beau pont, où l'on compte jusqu'à neuf grandes arches. Il est tout construit en pierres bleues, et dans le même style que les anciens ponts de Paris.

Presque aux portes de la ville on gagne, par une superbe allée de beaux arbres, la rive droite de la Meuse. Rien de plus varié que le coup-d'œil formé, dans cet endroit, d'un côté par une partie de la ville, et de l'autre par la Meuse et toutes les jolies habitations situées çà et là sur les deux rives de ce beau fleuve.

Mais ce qui rend sur-tout cette contrée très-intéressante aux voyageurs, c'est sans contredit la forme pittoresque variée à l'infini, et le coup-d'œil magnifique des immenses rochers qui bordent la Meuse de part et d'autre, dans une grande partie de son cours. Il est impossible de décrire la beauté vraiment romantique et l'aspect délicieux et imposant de ces sites, où les artistes belges viennent sans

Digitized by Google

cesse étudier la nature, pour se mettre en état de la représenter, dans leurs paysages, sous ses formes les plus majestueuses et les plus intéressantes à-la-fois.

Tantôt les rochers sont tout couverts de bois, tantôt ils sont nus et coupés à pic, tandis que leurs couleurs bleues, blanches, grises et noires, varient plus ou moins. Ailleurs leur masse informe offre des fentes très-profondes et bizarres, d'où sortent, par intervalles, des arbres, des bois taillis, et plusieurs plantes vivaces, telles que le buis et le lierre rampant. Ce dernier sur-tout, par la singularité de son extension, et par les festons qui en tombent, produit l'effet le plus piquant et le plus agréabl d ans l'ensemble du coup-d'œil.

Je côtoyai la rive droite de la Meuse, toujours au pied de ces rochers, qui sont quelquefois par masse, mais plus souvent par couches. Celles-ci offrent toutes les positions possibles, depuis la perpendiculaire, qui est cependant la moins commune, jusqu'à l'horizontale la plus parfaitement de niveau; preuve certaine des révolutions terribles que doit avoir essuyées la surface de notre globe.

On a été obligé, pour faire la route que je parcourais, de tailler par fois le pied des rochers inférieurs qui servent de base, ou plutôt

Digitized by Google

d'appui à d'autres, dont l'extrémité supérieure, à plus de deux cents pieds de hauteur, s'avance, en forme de la naissance d'une vaste arcade, sous laquelle passe la grande route. Le voyageur devrait être tout-à-fait insensible s'il n'éprouvait aucune appréhension dans des en droits si menaçans. Heureusement, la frayeur ne peut être que momentanée dans cette route pittoresque, tandis que la jouissance y est continuelle.

J'arrivai fort tard à Hui, petite ville qui n'est remarquable que par son ancienneté, puisqu'elle était connue sous le règne de l'empereur Antonin, et par sa situation sur la Meuse, qui la divise en deux parties, réunies par un beau pont, et tellement entourées de près, l'une comme l'autre, par les montagnes, qu'elles sont toutes deux étranglées entre ces montagnes et les deux rives de la Meuse, de la même façon que Dinant se trouve étranglé entre la rive droite de ce fleuve et les rochers voisins. Aussi la ville d'Hui n'a-t-elle que deux rues principales et trop étroites, mais dont les maisons sont assez bien bâties. Au commencement du siècle passé, on a découvert, dans les environs, deux sources minérales qui sont fort estimées dans le pays.

Après avoir passé la nuit dans cette ville,

Digitized by Google

j'en partis le lendemain pour Liége. La route est très-mauvaise ici. Elle suit la rive gauche de la rivière toujours au pied des rochers, tandis que, sur la rive opposée, ce ne sont plus que des montagnes couvertes de bois, où l'on voit par fois des villages très-agréables, des fabriques et des églises, le tout formant, dans son ensemble, un paysage charmant. Enfin, tout sur cette route annonce au voyageur qu'il approche d'une grande ville.

En effet, plus on approche de Liége, plus la scène s'anime et s'embellit. De nombreuses et très-belles maisons de campagne, dans des situations charmantes sur les agréables bords de la Meuse, offrent par leur architecture et par leur propreté, un coup-d'œil très-varié et vraiment enchanteur. De beaux et nombreux jardins ne contribuent pas peu au magnifique effet de ce riche paysage.

Parmi cette multitude de maisons de campagne, je remarquai un château vraiment étonnant par sa situation hardie sur un immense rocher isolé, dont on a abattu l'extrémité supérieure, qui était toute pointue, pour y bâtir ce château, qui semble en quelque sorte suspendu dans les airs, comme par enchantement. Le rocher me parut avoir plus de cent cinquante pieds d'élévation. Il est composé

Digitized by Google

d'une pierre bleue, dont les couches inclinées contribuent encore à rendre la situation de cette maison tout-à-fait effrayante. Fasse le ciel que ses habitans ne soient pas un jour les victimes du goût bizarre du propriétaire qui a fait construire ce beau bâtiment!

Entre les collines qui bordent la rive gauche de la Meuse, en approchant de la ville de Liége, toutes celles qui sont bien exposées forment des vignobles jusqu'à leurs sommets, tandis que le vallon, des deux côtés de cette rivière, est par-tout garni de houblonnières où l'on voit, après que la récolte est faite, les meules pyramidales des perches qui servent à la culture du houblon, et dont l'aspect ressemble de loin à un camp parsemé de tentes.

J'arrivai à la ville de Liége, capitale de la ci-devant principauté épiscopale du même nom, par une très-belle allée de grands arbres, qui conduit vers un beau et vaste quai sur la rive gauche de la Meuse. Celle-ci traverse, en différens sens, cette ville, et y embrasse plusieurs îles, bordées de beaux quais, et communiquant par des ponts de constructions différentes, entre lesquels le *Pont des Arches* est le plus considérable. Quoique le milieu en soit tellement élevé, qu'il en devient trop roide, il n'a pas laissé d'être rompu plus d'une fois par les

Digitized by Google

glaçons pendant les débacles de la rivière, dont les eaux ont aussi plus d'une fois inondé la ville.

Selon les historiens, la ville de Liége a été bâtie par un prince gaulois, nommé Ambiorix, et l'origine de son nom vient du mot *legio*, parce que les Eburons, habitans de ce pays, détruisirent entièrement, en cet endroit, une légion romaine commandée par Sabinus et Cotta. Cette ville, de même que celles d'Hui et de Dinant, est très-resserrée, dans sa partie principale, entre la Meuse et les hauteurs voisines; d'où il résulte que sa largeur est beaucoup trop petite en proportion de sa longueur. Il en résulte aussi que ses rues, d'ailleurs très-sales et mal pavées, sont trop étroites en général, tandis que, faute de terrain, ses maisons sont la plupart si élevées, qu'elles rendent les rues encore plus sombres. Quant à l'architecture des maisons, je l'ai trouvée, à quelques exceptions près, toujours trop gothique.

La ville de Liége est divisée en trois parties principales, qui sont, la ville proprement dite, l'île, et le quartier d'outre-Meuse. Quoique très-longue, elle n'est en elle-même pas fort grande; mais ses faubourgs, fort longs aussi, et qui, faute de glacis, touchent à la ville, semblent n'être qu'une continuation de celle-ci,

Digitized by Google

et la font paraître très-grande. D'ailleurs le nombre de ses églises et de ses ci-devant chapitres, trop grand eu égard à sa population, doit n'avoir pas peu contribué à l'illusion.

La situation de Liége au pied d'une montagne a sans doute donné lieu à la quantité de fontaines tant publiques que particulières qu'on y rencontre. C'est cette même situation qui procure un très-grand agrément aux maisons les plus voisines de la montagne sur la rive gauche de la Meuse, par les vignobles qui font partie de leur terrain. Entre les édifices dignes d'attention, j'ai sur-tout remarqué le ci-devant palais des princes-évêques. C'est un grand bâtiment à quatre façades, environnant une cour carrée par des galeries intérieures, et orné de pilastres d'ordre ionique à son extérieur.

Parmi les églises qui ont échappé à la destruction révolutionnaire, celle de Saint-Paul mérite à tous égards la préférence par sa grandeur et par la richesse de ses ornemens dans l'intérieur, où les marbres d'Italie et ceux du pays, de même que les dorures, ont été employés par-tout avec beaucoup de goût. Cette belle église n'ayant pas été pourvue d'une tour jusqu'ici, on y en construit une en ce moment, chose fort rare aujourd'hui. Parmi les objets que j'ai remarqués avec plaisir dans quelques

Digitized by Google

autres églises, je dois citer sur-tout le maître-autel de celle de Saint-Martin, qui m'a paru très-beau.

Je n'ai plus rien trouvé sur pied de la ci-devant église cathédrale de Saint-Lambert, qui a été tellement anéantie depuis la révolution, qu'il n'en reste plus d'autres vestiges que la place où elle était bâtie. Si j'en crois le témoignage des Liégeois, c'était un édifice très-majestueux, qui servait d'ornement à leur ville.

La franchise et l'asyle attachés au terrain de quelques-unes des églises, faisaient partie des nombreux priviléges, souvent dangereux, dont jouissaient les Liégeois, et dont ils ont si souvent fait un si mauvais usage, que, sous les plus légers prétextes, par exemple, pour l'élection d'un bourguemestre, ils ont excité des révoltes, entrepris des guerres intestines, et commis les plus crians excès : tandis que, par leur constitution, ils étaient le peuple le mieux traité et le moins foulé de l'Europe entière; tous leurs impôts se réduisant au soixantième denier une fois payé sur les marchandises à l'entrée du pays.

Après avoir passé quelques jours dans cette ville, je me fis conduire à la fosse Beaujonc, devenue si fameuse depuis peu, pour y voir le généreux Goffin, dont le dévouement sublime

Digitized by Google

placera le nom à côté des noms les plus célèbres dans les annales de l'Histoire. Ayant communiqué mon projet à quelques voyageurs logés dans mon auberge, ils ne balancèrent pas à m'accompagner tous. En conséquence, nous nous rendîmes en peu d'instans au Bure Beaujonc représenté planche VII, et situé presqu'aux portes de la ville du côté de Bruxelles.

M. Goffin était alors dans la mine; mais, comme il ne devait pas tarder à remonter, je profitai de ce tems pour prendre, des mineurs que je rencontrai ici, quelques renseignemens sur les houillères de Liége, sur la manière dont on y exploite les veines de houille, et sur les moyens qu'on y emploie. Mon but était de confronter les observations de ces témoins oculaires avec celles que j'avais recueillies au charbonnage de Charleroi, et avec ce que j'en avais appris par la lecture. Mes résultats furent les suivans :

Les environs de Liége abondent en veines de houille, dont les principales exploitations sont autour de la ville. La montagne appelée la *Butte de Saint-Gilles* fournit les veines les plus nombreuses : elle est située à une petite demi-lieue de la ville. Son élévation est de cent dix-sept mètres au-dessus de la Meuse, et de deux cents mètres au-dessus de l'Océan. Dans cette montagne, ainsi que par-tout ailleurs ici, il se ren-

Digitized by Google

contre une différence très-grande entre les qualités, de même qu'entre les épaisseurs des veines. Les plus puissantes qu'on ait rouvées jusqu'ici n'excèdent pas une toise en épaisseur, et ce sont les plus rares.

En général, avant de parvenir à la houille, il faut pénétrer des couches de terre plus ou moins nombreuses et un roc de schiste marneux de différentes couleurs, mais toujours rempli d'empreintes de végétaux inconnus, dont quelquefois ce roc paraît tout formé, comme on le voit dans quelques endroits autour de Liége. C'est de ce même roc, ou, à sa place, des terres plus ou moins argileuses et dures, que sont remplis les interstices qui séparent les veines supérieures des subjacentes; interstices qui ont depuis trois mètres jusqu'au-delà de trente-six mètres d'épaisseur.

Les veines si nombreuses de Saint-Gilles, et la quantité prodigieuse de houille que donnent le Mont-Ansin, les environs de Mons, ceux de Marimont, ceux de Charleroi et ceux de Liége, m'ont rappelé ce que dit à ce sujet M. de Burtin dans son Mémoire couronné *sur les révolutions et l'ancienneté du globe terrestre*, dont j'ai cru devoir extraire le passage suivant : « A « mesure que l'on ose étendre les recherches, « les veines de houille semblent se multiplier

Digitized by Google

« sous les mains avides du mineur audacieux.
« Notre Europe fournit de ceci des exemples
« journaliers. Les trois autres parties du globe
« où les entrailles de la terre sont moins sou-
« vent tourmentées, n'offrent point, il est vrai,
« si généralement des veines connues de houille;
« mais plus d'une circonstance me met en droit
« de croire que par des fouilles plus fréquentes
« on n'y trouvera pas moins de houille qu'on
« n'en trouve en Europe. Tout le vaste empire
« de la Chine semble ne reposer que sur une
« couche de cette substance fossile. Il en est à-
« peu-près de même de celui du Japon. Per-
« sonne n'ignore la quantité de houille qu'on
« a découverte en Amérique, où l'abondance
« des bois en a fait jusqu'ici mépriser la re-
« cherche. Enfin l'île de Terre-Neuve et les
« terres de la baie d'Hudson prouvent qu'il n'est
« point de latitude, quelque grande qu'elle soit,
« qui n'ait sa part de ce trésor souterrain. »

La découverte des premières mines de houille dans le ci-devant pays de Liége, a été faite en 1198, dans un endroit nommé *Mont-public* par un maréchal appelé *Houilleux*, qui était natif de Plenevaux.

Pour exploiter la mine lorsque l'on s'est assuré de sa présence, on commence par percer des bures ou puits perpendiculairement, jus-

Digitized by Google

qu'à ce que l'on ait trouvé les couches ou veines. L'ouverture de ces bures a pour l'ordinaire la forme d'un carré long, dont les angles sont arrondis. Le charbon se trouvant entre deux couches de roc ou de pierre, la couche supérieure, qui est feuilletée comme de l'ardoise, est ce que l'on appelle *le toit* de la mine. On nomme *sol* la couche inférieure, qui est ordinairement plus pénétrée de la matière du charbon, et plus foncée en couleur que la couche supérieure.

Outre le bure principal, que l'on appelle *bure à charbon*, on en perce encore d'autres, soit pour donner convenablement une circulation à l'air dans les travaux, ou pour établir la pompe qui sert à remonter les eaux souterraines qu'on ne manque jamais de rencontrer à des profondeurs plus ou moins grandes, et qu'on est obligé de faire sortir pour rendre l'exploitation pratiquable. Ce bure est étayé de fortes pièces de bois pour éviter l'éboulement des terres, et pour procurer aux ouvriers les moyens de raccommoder les tuyaux en cas d'accident.

Dans quelques exploitations on remplace ce dernier bure par une galerie souterraine, appelée *percement*, que l'on creuse en pente, à partir de l'endroit le plus bas de la veine, en

Digitized by Google

lui donnant une issue au pied de la montagne. C'est par cette galerie maçonnée que l'on fait écouler les eaux. Mais souvent la nature du terrain rend ce moyen impratiquable; ce qui devient bien plus coûteux, puisqu'alors il faut employer les pompes, les machines et tout ce qui en dépend.

Dans l'intérieur de la fosse on construit, au moyen de fortes pièces de bois, une espèce de digue appelée *serrement*, destinée à contenir les eaux et à soulager la pompe. Toutes les veines exploitées sont soutenues par des charpentes solides qui empêchent les éboulemens. A fur et mesure que les mineurs creusent la veine, d'autres ouvriers traînent le charbon avec des chariots à quatre roues, dans un endroit situé au pied du bure et appelé *halle* ou *chargeage*. C'est à l'extrémité de ce lieu que se trouve la place du serrement dont je viens de parler.

La profondeur actuelle de la fosse Beaujonc est d'environ sept cents pieds : son manége occupe jusqu'à douze chevaux, qui remontent par chaque quart-d'heure 6000 pesant de charbon dans une forte caisse carrée, appelée *couffade* par les mineurs. Elle est suspendue aux quatre angles par de courtes chaînes accrochées à la grande chaîne du manége. C'est de

Digitized by Google

celle-ci que dépend le sort de vingt, et même jusqu'à trente mineurs qui remontent à-la-fois.

A force d'être familiarisés avec le danger, souvent ces mineurs, au lieu d'entrer dans la caisse, ne font que se placer sur ses bords, et s'exposent par-là, sans le moindre besoin, aux plus grands dangers. Aussi ces imprudences ont assez souvent coûté la vie à plusieurs de ces malheureux; parce qu'il arrivait que lorsque les deux couffades se rencontraient, celle qui descendait accrochait en passant les mineurs placés sur les bords de l'autre, et les écrasait, ou les jetait dans la fosse.

Lorsque la couffade remplie de charbon arrive au haut du bure, on la tire un peu de côté et on couvre aussitôt l'ouverture avec une espèce de trappe que deux femmes font mouvoir à volonté. Par ce moyen, les ouvriers dans la fosse sont à l'abri des morceaux de charbon qui pourraient retomber en les déchargeant de la couffade.

Les vapeurs et exhalaisons infectes qui règnent dans les mines, sur-tout pendant l'été, sont les inconvéniens les plus dangereux qu'entraîne l'exploitation. Elles se réduisent à deux espèces principales : la première s'appelle *pousse* ou *mouffette*. Cette vapeur vraiment méphitique ressemble à un brouillard et éteint le feu : aussi

Digitized by Google

est-ce une maxime parmi les ouvriers, qu'il faut avoir l'œil autant à sa lumière qu'à son ouvrage.

La seconde espèce d'exhalaison qui présente des effets et des phénomènes non moins étonnans et non moins terribles, est appelée *feu sauvage* par les Anglais. Cette vapeur est connue dans les mines de la Belgique sous le nom de *tirou* ou *feu brisou* : elle sort en sifflant par les fentes des souterrains; et lorsqu'elle se trouve dans des endroits où l'air n'est pas assez agité, on la voit sous la forme de toiles d'araignées, s'allumer aux lampes des ouvriers, et produire un bruit semblable au tonnerre et à la détonation de la poudre à canon.

On lit dans les Transactions philosophiques, n° 318, l'exemple suivant d'un effet terrible causé en 1708 par une vapeur inflammable de la nature de celle-ci. Un homme s'étant imprudemment approché avec sa lumière de l'ouverture d'un des puits pendant que cette vapeur en sortait, elle s'enflamma sur-le-champ; il se fit par trois ouvertures différentes une éruption de feu accompagnée d'un bruit effroyable : il périt soixante-neuf personnes dans cette occasion. Deux hommes et une femme qui étaient au fond d'un puits de 57 brasses de profondeur, furent poussés dehors et jetés à une distance

Digitized by Google

considérable; et la secousse de la terre fut si violente, que l'on trouva un grand nombre de poissons morts qui flottaient à la surface des eaux d'un petit ruisseau qui était à quelque distance de l'ouverture de la mine.

A l'instant où l'on finissait de me donner les divers renseignemens que j'avais desirés, on vint m'annoncer que nous allions voir M. le Chevalier Goffin. Il était remonté de la mine, ayant été prévenu de notre visite par des ouvriers qui venaient d'y descendre. En effet, nous vîmes bientôt cet homme vertueux sortir de la couffade, et se présenter à nous avec beaucoup de modestie, sous son simple costume de mineur.

Je ne sais si, prévenu favorablement par la conduite héroïque de M. Goffin, et par tous les éloges justement mérités qui lui ont été adressés, soit par les feuilles périodiques, soit par d'autres voies non moins estimables, je ne sais, dis-je, si mes yeux m'ont trompé : mais je puis assurer que la physionomie de ce digne et généreux Liégeois a répondu parfaitement à l'idée avantageuse que mon imagination s'était plue à s'en former d'avance. D'abord, frappé par l'étonnante modestie de M. Goffin, je ne savais comment m'y prendre pour me présenter à lui, et lui faire mon compliment.

Digitized by Google

Mais bientôt l'air de douceur qui caractérise cet homme vertueux, m'encouragea, et m'inspira la confiance de l'aborder.

En effet, je m'aperçus sans peine combien j'avais eu tort dans ma réserve : aussi la franchise et la noble simplicité qui distinguent ce héros de l'humanité, achevèrent bientôt de me convaincre entièrement de tout ce que l'on m'avait dit d'avantageux sur son compte; abstraction faite de la belle action qui a immortalisé son nom.

Nous liâmes donc une conversation qui ne tarda pas de devenir aussi animée qu'elle était d'abord froide et réservée. Mes questions se multiplièrent avec une telle rapidité, que M. Goffin, nonobstant son empressement à satisfaire à mon avide curiosité, avait peine à suivre mes demandes par les réponses qu'il voulait bien y faire.

Le lecteur sent que toutes ces questions ne pouvaient avoir d'autre but que celui de m'instruire encore plus amplement sur tous les faits et les détails les plus intéressans du malheureux événement de la fosse Beaujonc. C'est dans cette intention que je ne quittai M. Goffin qu'après avoir obtenu de lui la promesse qu'il m'accorderait, ce jour là même, l'honneur de venir dîner avec moi et avec les voyageurs qui

Digitized by Google

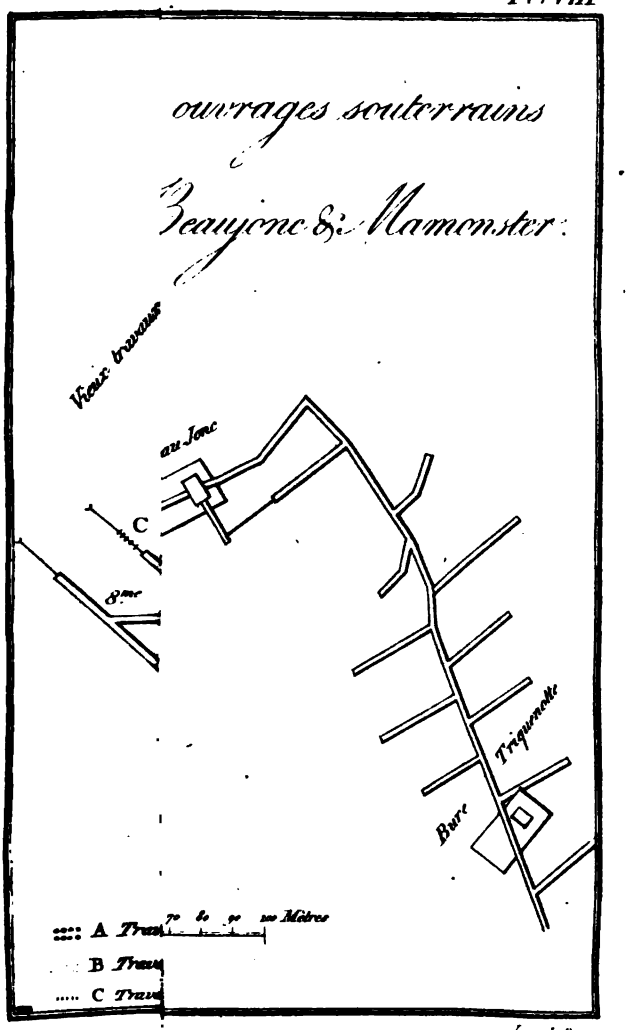
m'avaient accompagné. Je ne dois pas oublier de citer ici Nicolas Bertrand, celui des mineurs qui a fait preuve du plus grand courage après M. Goffin, avec lequel il est toujours par-tout, soit dans les travaux, soit en ville.

Après avoir ainsi passé plus de deux heures avec ces deux dignes hommes et plusieurs autres mineurs qui avaient été leurs compagnons d'infortune, nous retournâmes à notre auberge pour y faire préparer le repas que nous avions offert à MM. Goffin et Bertrand.

Tous les voyageurs qui étaient alors dans mon auberge, ne tardèrent pas à savoir que nous attendions les deux héros liégeois : aussi presque tous demandèrent la permission de se présenter après le repas à M. le Chevalier Goffin, et à son estimable et brave compagnon. Jaloux de la satisfaction qui nous avait été si gracieusement promise, quelques-uns d'entre nous parurent n'accorder cette faveur qu'avec un certain air de protection, qui annonçait la haute opinion qu'ils avoient conçue du bonheur qu'allait leur procurer la présence de M. Goffin, dont ils semblaient craindre qu'une compagnie trop nombreuse ne leur fît perdre quelque chose.

Nos deux fameux convives arrivèrent enfin, et nous commençâmes le repas le plus intéres-

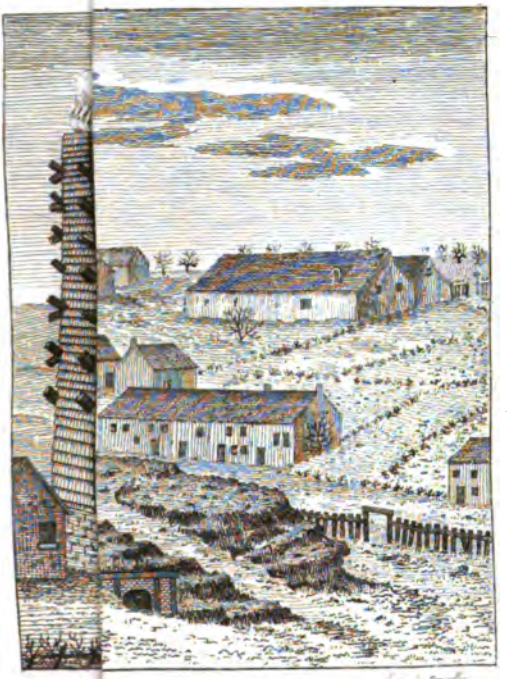
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. VII.



SE BEAUJONC.

Digitized by Google

Digitized by Google

sant que j'aie jamais fait. Après avoir pris le café, M. Goffin nous raconta, fort au long, toutes les circonstances de ce qui s'était passé dans les fosses Beaujonc et Mamonster, lors du terrible événement dont il a été le héros principal. Je ne perdis pas un mot de tout son exposé, parce que ce respectable chef des mineurs, quoiqu'accoutumé à ne se servir que du patois de Liége, parlait assez bien le français pour se faire suffisamment comprendre.

Bien que la relation de ce triste événement soit plus ou moins bien connue de tout le monde, je crois ne pas déplaire à mes lecteurs en leur en donnant ici un abrégé qui, au mérite de la plus exacte vérité, joindra celui d'offrir plusieurs particularités intéressantes, sur lesquelles on a passé légèrement dans les comptes précipités que l'on a été en quelque sorte forcé de rendre au public impatient, à l'époque même de la catastrophe dont il s'agit.

Le 28 février 1812, la fosse Beaujonc fut subitement inondée, vers les onze heures du matin, par l'effort des eaux souterraines qui rompirent une partie du serrement de la veine du bure Triquenotte, situé à la distance de cent-quarante mètres de la fosse Beaujonc. Il y avait alors dans la mine jusqu'à cent-vingt-sept ou-

Digitized by Google

vriers, dont trente-cinq sont sortis dans le premier moment.

Le maître mineur M. Goffin, qui pouvait échapper à la mort puisqu'il avait déja une jambe dans la couffade et son fils par la main, se dévoua sans hésiter au salut de ses malheureux ouvriers, en prononçant ces paroles immortelles : *Si je monte, mes ouvriers périront; je veux les sauver tous, ou mourir avec eux.* Trait admirable de courage et de vertu, dit judicieusement M. le Baron de Micoud, préfet du département de l'Ourte, trait sublime qu'on apprécie davantage en songeant qu'il n'est point l'effet de l'amour propre, de celui de la gloire ou de l'ambition, et qu'il appartient entièrement à un sentiment pur d'humanité!

Alors cet homme généreux, ce père de sept enfans donna l'ordre à Nicolas Bertrand, Mathieu Labeye et Clavier, trois braves mineurs qui avaient partagé son dévouement, d'aller avertir leurs camarades et de les conduire dans la partie des travaux dirigée vers le bure de Mamonster. Ces hommes courageux s'empressèrent de voler au secours des ouvriers, et les conduisirent bientôt hors du danger des eaux.

Leur digne chef accompagné de son fils, cet enfant intéressant si digne d'un tel père, pré-

Digitized by Google

sida jusqu'à trois fois au départ de leurs compagnons. Le danger devenait alors si pressant, que les mineurs ne balançaient pas à arracher les enfans qui s'étaient accrochés aux chaînes de la couffade, et à les jeter dans l'eau pour prendre leurs places. Ces pauvres innocens, victimes du plus fort, devaient périr dans leur chute! mais tu étais là, homme incomparable, et chacune de ces victimes était retirée des eaux par tes généreuses mains! C'est ainsi que, par un premier bienfait, tu tiras des bras de la mort ces enfans qui devaient périr dans l'eau, et qui, par un second bienfait, te sont devenus une autre fois redevables de la vie, quand tu as su ouvrir les entrailles de la terre dans le point absolument unique qui pouvait les rendre au jour et à leurs parens!

A peine la couffade, en descendant trois fois avec la plus grande rapidité, avait sauvé trente-cinq des cent-vingt-sept ouvriers, que l'eau était déja montée au point de lui couper toute communication avec les quatre-vingt-douze restans. Ces malheureux se virent donc tout d'un coup séparés du monde et enterrés tout vivans dans un abîme inaccessible, n'ayant pour se conduire que quelques faibles luminaires dont chaque instant leur ravissait une partie, et n'ayant pour toute nourriture qu'une

Digitized by Google

eau fétide corrompue, tandis qu'un air, soit méphitique, soit inflammable, pouvait à chaque minute leur donner la mort!

Mais rien ne put abattre le courage du vertueux Goffin : il rassembla les ouvriers dans les montées Beaujonc, qu'on peut voir dans la Planche ci-jointe, depuis la quatrième montée jusqu'à la septième. Il se plaça dans cette dernière avec les plus robustes de ses infortunés compagnons, et entreprit d'y percer un passage pour communiquer par-là aux travaux de la fosse Mamonster. Quoiqu'il n'y pût employer que deux travailleurs à-la-fois, ils étaient déja parvenus à creuser sept mètres de longueur, lorsqu'un bruit horrible, causé par la détonation de l'air, vint les jeter dans le plus affreux désespoir, en leur annonçant que, par une erreur de calcul, ils avaient fait un travail inutile en desserrant aux travaux abandonnés de Martin Wéry, au lieu de creuser vers ceux de Mamonster. Plusieurs d'entre eux prétendaient néanmoins continuer l'ouvrage dans la même direction; mais leur digne chef les arrêta en disant : *lorsque nous n'aurons plus d'espérance, je vous ramenerai ici, et ce sera bientôt fini!* il leur ordonna en même tems de le suivre à la cinquième montée.

Ils refusèrent d'abord unanimement d'obéir,

Digitized by Google

et s'abandonnèrent aux expressions les plus violentes de crainte et de désespoir. Les enfans se jetaient à genoux pour demander la bénédiction de leurs pères : ceux-ci se lamentaient sur leur perte inévitable et faisaient des exclamations douloureuses sur le sort futur de leurs femmes et de leurs enfans! Ce spectacle affreux déchirait l'ame du vertueux Goffin; mais sa constance n'en fut point ébranlée : par sa fermeté et sa présence d'esprit, il sut ranimer le courage de ces infortunés : après les avoir rassurés, il marcha vers la cinquième montée, et fut suivi par tous.

A peine y furent-ils arrivés, qu'un bruit sourd parvint à leurs oreilles et ralluma l'espérance dans leurs cœurs, par la perspective encourageante d'un secours par la fosse Mamonster. Mais ils étaient déja si épuisés par leur travail précédent et par le manque total de repos et de nourriture, que Goffin se vit forcé de les encourager sans cesse par tous les motifs les plus puissans qu'il pouvait imaginer. Jusqu'à trois différentes reprises ils retombèrent dans un découragement absolu, et, désespérant de leur salut, ils abandonnèrent l'ouvrage. Chaque fois néanmoins le brave Goffin sut parvenir, soit par prières, soit par menaces, à leur faire reprendre le pic, et il

Digitized by Google

fut assez heureux pour les faire avancer ainsi la longueur de onze mètres entiers dans le chemin de leur délivrance, quoique, depuis le deuxième jour, le défaut d'oxigène dans l'air ayant éteint les deux chandelles qui éclairaient leur travail, et un accident ayant fait tomber la troisième qui brûlait en réserve, ils fussent réduits à une obscurité complète.

Les premiers jours s'écoulèrent pour ces infortunés dans les souffrances les plus affreuses. La faim, ce mal épouvantable dont l'idée seule fait frémir, vint encore augmenter leurs cruelles angoisses. Les uns en perdaient la tête, d'autres dévoraient les chandelles qu'ils avaient cachées, et trouvaient dans leur propre urine une boisson qu'ils préféraient à l'eau infecte de la mine. D'autres encore, et notamment Bertrand, qui était le plus cruellement déchiré par la faim, comptaient sur la mort du premier de leurs camarades pour se repaître de son corps. Vérité affreuse, qui me fut confirmée par Bertrand lui-même! Heureusement, la nature bienfaisante sut dissiper pour quelque tems ces scènes d'horreur, en livrant les malheureux enterrés à la douceur rafraîchissante d'un sommeil profond!

Cependant, au dehors, on n'avait rien négligé pour procurer une prompte délivrance

Digitized by Google

à ces infortunés, et tout était dirigé par les soins de M. le Préfet avec une promptitude et un ordre vraiment dignes des plus grands éloges. Le bure Mamonster seul offrait l'espoir de pouvoir parvenir dans la partie des travaux Beaujonc où se trouvaient les mineurs ensevelis. On n'avait pas de plans sur l'exactitude desquels on pût compter : l'espace à franchir était donc inconnu.

Mais toutes ces difficultés ne présentaient rien d'insurmontable à la sollicitude de M. le Préfet. Il sut tout prévoir, tout vaincre; et sa noble ardeur fut partagée par les ingénieurs, les propriétaires houilleurs, et les ouvriers de ceux-ci, qui accoururent en foule, et qui se disputèrent l'avantage de travailler à la délivrance de leurs compagnons. Plus de cent chevaux furent employés au manège du bure Beaujonc, pour surmonter le danger des eaux. Toutes les quatre heures vingt hommes frais descendaient dans le bure Mamonster et relevaient les travailleurs fatigués, sans la moindre perte de tems.

M. l'ingénieur Migneron avait désigné, avec une sagacité qui lui fait le plus grand honneur, dans cette dernière exploitation, le vrai point géométrique pour commencer la galerie de laquelle seul pouvait être espéré le

Digitized by Google

salut des mineurs ensevelis, comme on peut voir par la partie tracée en points et désignée par la lettre B dans la planche huitième. Pour mieux se faire entendre, on fit jouer la mine en poussant le travail, jusqu'à ce qu'on obtînt enfin la certitude d'être entendu. Alors tout redoubla de zèle : chaque maître de fosse fournit ses ouvriers les plus forts, ses chevaux, en un mot, tout ce qui pouvait contribuer au moindre avancement des travaux de cette galerie, qui promettait de conserver la vie à des hommes que l'on avait crus perdus sans retour.

Le bruit que faisaient ceux-ci par leur travail dans la cinquième montée de Beaujonc, quoique se ralentissant par intervalles, commença à se faire entendre de plus en plus. Enfin, au bout de cinq terribles journées passées entre la crainte et l'espérance, l'on eut la satisfaction inexprimable de communiquer avec eux au moyen de la sonde. Bientôt ils firent entendre qu'aucun d'eux n'avait péri ; qu'ils étaient au nombre de soixante-quatorze, mais qu'ils éprouvaient une chaleur cruelle, quoique étant dans l'eau presque à mi-corps. Dès-lors on travailla sans lumière dans la fosse Mamonster, pour éviter l'inflammation de l'air. Enfin tout fut prévu par les soins généreux et l'humanité touchante de M. le Préfet.

Digitized by Google

Depuis le 3 mars à sept heures du soir, où la sonde avait donné communication, la voix du brave Goffin avait été sur-tout reconnue; et, dès lors, on n'avait rien négligé pour les précautions à prendre, afin de ne pas exposer les malheureux, dans le moment même de leur délivrance, aux dangers funestes de l'air et du feu. En effet, après qu'on eut creusé un espace de vingt-quatre toises, une détonation très-forte de l'air, qui se mit en équilibre, précéda la sortie des infortunés, ensevelis depuis six jours dans cet abîme, où une mort certaine avait été leur seule perspective! Les médecins alors présens leur firent donner du vin et du bouillon, les firent envelopper de couvertures de laine, dans la fosse même, et coucher sur de la paille lorsqu'ils furent remontés et peu-à-près habitués à l'air et à la lumière.

M. Goffin, quoiqu'il fût le plus exténué de tous, sortit le dernier, avec M. l'ingénieur Migneron, et le jeune Mathieu Goffin. Cet enfant extraordinaire, qui n'avait cessé de faire preuve d'un courage et d'un sang-froid capables d'honorer l'homme le plus raisonnable, lorsqu'il aperçut sa mère, lui dit en badinant: *Eh ben mère, n'êtes-vous pas encore remariaie?* Dans l'originalité de cette demande on reconnaît facilement ce même enfant qui dans les

Digitized by Google

ténèbres, lorsque tous les mineurs ensevelis pleuraient, excepté lui et son digne père, prononça ces paroles mémorables : *allons! vous faites comme des enfans, suivez les ordres de mon père! Il faut travailler et prouver à ceux qui nous survivront que nous avons eu du courage jusqu'à la mort!* On se souvient aussi que, lorsque son père, désaccoutumé à manier le pic, se trouvait par fois fatigué, cet enfant lui tâtait fréquemment le pouls en lui disant : *Courage père, i va bin.*

Il serait difficile de tracer un tableau des sensations et des agitations différentes qui se manifestèrent au moment de leur sortie, tant chez les malheureux arrachés des bras de la mort, que chez leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, et les spectateurs sensibles, qui les environnaient! tandis que rien ne pouvait égaler la joie que causa, d'un côté, la délivrance des soixante-dix individus qui furent sauvés : rien, d'un autre côté, ne pouvait surpasser la situation affreuse que produisit la certitude qu'on acquit de la mort des vingt-deux individus, devenus victimes des eaux au moment même de leur irruption!

Après que M. Goffin nous eut fait le récit de ce terrible événement, nous le priâmes de nous accorder la satisfaction de voir un instant

Digitized by Google

son fils, placé maintenant au lycée de Liége. On envoya donc chercher ce digne fils d'un tel père, et il ne tarda pas à se présenter à nous avec toute la décence et toute la politesse possibles. Il sauta ensuite au cou de son vertueux père, et se mit à lui raconter que, quoique le peu de tems qu'il était au lycée ne lui eût pas permis de faire beaucoup de progrès, il n'avait pas laissé d'obtenir une bonne place dans sa classe.

Autant cet enfant intéressant est petit et d'une faible complexion, autant il est vif, plein de bon sens et d'une intelligence peu commune à son âge. En un mot, il m'a paru un vrai échantillon du caractère liégeois, que je trouve tracé, conforme en tout point à mes observations, dans le portrait suivant, qu'en fait le célèbre musicien Grétry, lorsqu'il dit : « Qu'il « me serait doux de voir dans mon pays fleurir « le commerce et les arts, autant qu'il m'en « paraît susceptible par sa position et le génie « de ses habitans! Par-tout environné de na- « tions aussi commerçantes que formidables, « dont il sépare les limites, si l'artiste y trouvait « de l'encouragement, combien de têtes vigou- « reuses sortiraient du petit pays de Liége!

« Le caractère du Liégeois est un; il aime « la vérité, et il est inébranlable lorsqu'il croit

Digitized by Google

« suivre ses traces : mais il devient docile, lors-
« qu'avec douceur on lui montre ses égaremens.
« Secondé par une imagination vive et forte,
« le travail le plus obstiné ne le décourage pas.
« Bon père, bon mari, bon fils, bon soldat,
« il a reçu tous ces dons de la nature. On trouve
« le Liégeois dans les armées de toutes les puis-
« sances : mais il sera bientôt déserteur, s'il
« n'est pas reconnu pour le meilleur soldat de
« sa compagnie. Sa tête s'exalte aisément pour
« le bien, quelquefois pour le mal ; quelquefois
« aussi, imbécille à l'excès ; il semble qu'il n'y
« a que la médiocrité qui lui soit refusée. »

M. Goffin ne voulut me quitter, à son tour, qu'après avoir obtenu de moi la promesse que j'irais le lendemain lui faire ma visite chez lui, où il voulait me montrer, disait-il, toutes les lettres, complimens en vers et en prose, et les présens de tout genre qui lui ont été adressés, depuis l'époque de son généreux dévouement. J'accompagnai cet homme estimable encore pendant quelques instans dans la rue, et je me fis conduire ensuite à la citadelle, située sur une montagne qui touche à la ville. J'y montai par une petite rue, ou plutôt par un escalier où l'on compte jusqu'à six-cents degrés. Cette citadelle, assez vaste et très-régulière, a été bâtie en 1650 par le prince Maximilien

Digitized by Google

Henri de Bavière. C'est à cette occasion que les bourgeois témoignèrent leur mécontentement, en placardant ce chronogramme sur tous les murs de Liége : haCeLDaMa, qui signifie *terre de sang*.

De l'endroit où j'étais, on domine, non-seulement sur toute la ville, mais aussi sur une bonne partie de la Meuse et des environs; ce qui procure un coup-d'œil ravissant et vraiment enchanteur. Je quittai à regret la vue de ce superbe paysage, pour aller parcourir certains quartiers de la ville que je n'avais pas encore vus.

Mon conducteur ne manqua pas de me faire passer par la place Grétry, qui vient tout récemment d'être ornée du buste de ce célèbre musicien né à Liége. Un tel hommage rendu à ce grand compositeur par ses compatriotes, leur fait autant d'honneur qu'à lui-même. Heureuse la ville qui a de tels devoirs à remplir! Heureux l'homme à talent qui appartient à telle ville! Je passai encore sur quelques autres places, où je remarquai entre autres deux belles fontaines; la première ornée d'une statue de la Vierge, la deuxième de celles des trois Graces.

Cette journée, passée pour moi d'une manière si intéressante, fut terminée, le soir à

Digitized by Google

table, par une scène comique, dont l'acteur était un de ces originaux qui, sans s'en douter, servent toujours de divertissement aux autres. C'était une espèce de prêtre, mais, selon toutes les apparences, il n'avait de son état que le titre et le costume. Son caractère parut, d'abord, d'un enjouement si bizarre et si comique, que tous les voyageurs faisaient des efforts incroyables pour s'empêcher de rire à chaque parole qu'il prononçait. Mais les contorsions et les grimaces de ce plaisant personnage étant devenues tout-à-fait immodérées, on ne se contraignit plus; et chacun, entraîné par l'exemple de son voisin, finit par rire entièrement à son aise.

Cet homme se mit tout-à-coup à parler des différentes pièces de vers, faites à l'occasion de la conduite héroïque de M. Goffin. Il cita, entre autres, l'ouvrage de M. Millevoye, et fit, sur le nom de cet aimable Poète, mille plaisanteries et jeux de mots plus ridicules les uns que les autres. Après avoir ainsi méprisé tous les vers qu'il connaissait sur le même sujet, il termina ses extravagances par lire un morceau d'environ trois cents vers de la composition de l'un de ses amis, qui aurait bien dû lui retirer cet ouvrage des mains : car la manière ridicule, dont notre original en faisait

Digitized by Google

la lecture, suffisait pour les empêcher de paraître même supportables. Après cette scène il en commença une autre, en se mettant à chanter, tout prêtre qu'il était, les chansons les plus grivoises, qui finirent enfin par chasser de la table toutes les dames qui s'y trouvaient.

Le lendemain matin je ne manquai pas de me rendre au bure Beaujonc, où M. Goffin m'attendait déja. Il me conduisit chez lui, et me présenta à son épouse et à sa petite famille. Ma visite parut leur faire plaisir, et l'on m'offrit du vin avec beaucoup de cordialité. Avant de m'asseoir, je fis mon compliment à Madame Goffin : elle me parut disposée à donner, sous peu, un huitième gage de son amour et de sa fécondité à son mari. Elle s'empressa d'étendre sur la table, devant moi, toutes les lettres et les ouvrages, tant en vers qu'en prose, qui ont été adressés à son époux, non-seulement de la France, mais aussi des pays très-éloignés.

Parmi ces papiers, je remarquai le brevet par lequel S. M. a nommé M. Goffin chevalier de la légion d'honneur : j'aperçus aussi les différentes pièces de théâtre composées à la suite du terrible événement de la fosse Beaujonc, et une quantité de pièces de vers et de lettres, toutes également flatteuses et honorables. Mais celles où je m'arrêtai par préfé-

Digitized by Google

rence sont les deux suivantes : la première est une lettre du prince-primat de la confédération du Rhin. Elle était adressée à M. le préfet de l'Ourte, avec une très-belle médaille en or, ayant pour devise *ora et labora*, destinée au jeune Goffin. Cette lettre était terminée par le passage suivant :

« *Il est impossible d'ajouter à la gloire méritée de M.* HUBERT GOFFIN, *chevalier de la légion d'honneur : me serait-il permis d'offrir à son estimable enfant l'incluse ? non comme décoration (qu'il ne m'appartient pas de lui offrir) mais comme simple souvenir ! La devise est* travail et piété ; *j'y ajoute l'espoir et les vœux que* MATTHIEU GOFFIN *suivra constamment l'exemple de son père. J'ai l'honneur, etc.* »

CHARLES D'ALBERG.

Aschaffembourg, le 16 avril 1812.

La seconde est de M. Millevoye, qui l'a adressée à M. Goffin, en lui envoyant le poëme intitulé : *Goffin, ou le héros liégeois*, ouvrage qui a remporté le prix proposé par l'Institut.

« *Brave Goffin !... en vous adressant le poëme dont vous êtes le héros, c'est votre ouvrage que je vous offre. J'aurais voulu vous le porter moi-même : le plaisir d'embrasser un homme tel*

Digitized by Google

que vous, eût été la plus douce récompense de mon travail. Il ne restait rien à ajouter aux marques éclatantes de satisfaction dont vous a décoré un souverain qui se connaît en gloire : je souhaite seulement que quelquefois votre généreux fils se délasse des nobles efforts qui l'ont illustré, en écoutant les vers où j'ai cherché à retracer fidèlement son héroïsme et le vôtre.

Recevez, etc. » MILLEVOYE.

Paris, le 12 septembre 1812.

Je remarquai aussi les quatre vers suivans, que l'on avait placés sur le couvert de M. Goffin, le jour du repas qui eut lieu à la suite de la distribution de la croix d'honneur qui lui avait été faite par M. le préfet.

Tu reçois, généreux GOFFIN,
De ton sublime effort le plus noble salaire :
Ce jour, à ta grande ame égalant ton destin,
Du temple de l'honneur t'ouvre le sanctuaire.

Après avoir tout vu et tout lu, je fis mes adieux à cette heureuse famille, j'embrassai M. Goffin, et je rentrai dans mon auberge, pour y rédiger les notes que j'avais recueillies depuis mon arrivée dans cette ville. Le jour de mon départ, j'eus la satisfaction de recevoir les adieux du jeune Goffin, cet enfant charmant

Digitized by Google

dont on ne saurait trop faire l'éloge : après m'avoir embrassé plusieurs fois, il me souhaita un heureux voyage, et ne m'abandonna que pour retourner au lycée.

Durant tout mon séjour à Liége, je n'ai cessé d'admirer l'activité infatigable de ses habitans et de ceux de ses environs. Sans parler de ses excellentes tanneries et de plusieurs autres de ses fabriques, je me bornerai à observer qu'on aurait peine à croire la quantité d'armes à feu avec tout ce qui y appartient, de clous de toutes les espèces, et d'autres objets sans nombre, dont le fer est la matière première, qui se fabriquent ici, et qui, avec la houille, le houblon, les plantes légumineuses, le vin, les cuirs tannés, et plusieurs autres produits des fabriques, donnent un commerce fort avantageux à cette ville.

Digitized by Google

Voyage de Liége, par le Pays de Limbourg, Aix-la-Chapelle et Juliers, à Bonn.

En quittant Liége pour me rendre à Aix-la-Chapelle, j'ai traversé le ci-devant duché de Limbourg, par une grande route pavée assez bonne. Quoique cette province n'ait aucune ville assez considérable pour mériter une mention particulière, le pays, pris dans sa totalité, m'a paru un des plus intéressans de l'Europe, tant par sa grande population et sa richesse, que par ses produits naturels et ceux de ses nombreuses fabriques en draps et autres étoffes de laine.

L'abondance de ses excellens pâturages entretient cette multitude de bêtes à cornes, dont le lait donne un beurre du goût le plus délicat, et des fromages qui, malgré leur puanteur détestable, sont recherchés par toute l'Europe, sous le nom de *fromages de Herve*, pour la table des grands et des gourmands, dont le palais a pu s'accoutumer à un mets aussi pourri qu'est le fromage en général.

Les mines de calamine du Limbourg sont

Digitized by Google

la source la plus riche et la plus inépuisable de zinc, qui soit connue dans le monde jusqu'ici. Personne n'ignore que le minérai qu'on en tire, sert à convertir le cuivre rouge en jaune, nommé *laiton*. Toutes les fabriques de ce genre, de fort loin à l'alentour, viennent s'en approvisionner ici. Celles de Namur, sur-tout, si justement renommées depuis long-tems, en font une grande consommation.

Quoique la laine du pays ne soit que d'une qualité commune, il n'en est pas moins vrai que les fabriques du Limbourg fournissent au commerce les espèces les plus fines de draps, aussi bien que les plus communes, dans une telle quantité de pièces, qu'elle devient à peine croyable lorsqu'on considère le peu d'étendue de cette province. Mais, graces à ces mêmes fabriques, la population s'y est tellement accrue, qu'elle pourrait suffire pour un pays beaucoup plus étendu.

Outre les draps, le Limbourg fabrique aussi de très-beaux casimirs et autres étoffes en laine. Les toisons du pays ne sont ni assez abondantes ni d'une assez bonne qualité pour entretenir ses nombreuses fabriques; aussi celles-ci tirent-elles la majeure partie de leurs laines des pays étrangers. L'Espagne, sur-tout, leur vend annuellement une quantité très-considérable de celles de première qualité.

Digitized by Google

En traversant la province de Limbourg, je me suis rappelé avec intérêt la fameuse bataille de Woeringen près de Cologne, dans laquelle Jean, duc de Brabant, assisté de ses alliés, défit complètement l'armée du duc de Limbourg et de ses alliés : victoire qui réunit pour toujours le Limbourg au Brabant, de façon que, depuis lors, les ducs de Brabant furent obligés, à leur inauguration, de s'engager par serment, envers leurs sujets brabançons, à maintenir cette union tant qu'ils régneraient.

Ce serment, imposé par des sujets à leur souverain, ne doit étonner personne, vu que, dans ces tems-là, les armées n'étaient composées que de citoyens, dont le service n'était pour la plupart que volontaire, ou au moins, dépendant de leurs priviléges et constitution. C'était donc, à parler strictement, les Brabançons qui, dans ce cas, avaient défait les Limbourgeois, et conquis leur province, de laquelle il leur importait de ne plus se dessaisir, afin d'éviter, par cette sage précaution, des guerres nouvelles.

La bataille de Woeringen n'est pas seulement remarquable parce qu'elle a entraîné la perte du Limbourg, mais aussi parce qu'un seul coup d'épée, porté fort à propos par un chevalier bruxellois, y a décidé la victoire : voici comment.

Digitized by Google

Le guerrier le plus redoutable par sa valeur et sa force extraordinaire, parmi les alliés du duc de Limbourg, était le duc pour lors régnant de Luxembourg. Celui-ci, résolu de mettre fin à la guerre, par la mort ou par la prise du duc Jean, le chercha dans la mêlée, et parvint à le trouver. Alors, abandonnant l'usage de ses armes, et se fiant sur ses forces supérieures, il le saisit par le corps pour l'enlever hors de la selle : ceci allait lui réussir : mais, dans le moment où il se dressa sur ses étriers pour faire son dernier effort, le chevalier bruxellois, qui se trouvait derrière lui, voyant le danger où était son souverain, tira fort à propos parti de l'attitude où il vit le duc de Luxembourg, et lui passa l'épée dans le corps par la seule partie qui n'était pas couverte d'armure.

Ce coup mortel, porté à celui qui était la terreur des Brabançons, et le plus grand appui des Limbourgeois, découragea ceux-ci et encouragea ceux-là au point que la victoire fut bientôt décidée ! Après que la bonne harmonie fut rétablie entre les chefs des deux partis, le fils de ce duc de Luxembourg, qui lui avait succédé, fut invité à un grand repas par le duc Jean, et ne trouvant pas ce chevalier bruxellois parmi les convives, il desira le voir ; et, ayant appris qu'il évitait sa présence pour ne pas lui rappeler

Digitized by Google

la mort de son père, le duc insista, et l'obligea à venir, pour lui faire honneur, et lui protester que, bien loin de le haïr ou de le mépriser, il le tenait pour un brave et loyal chevalier qui n'avait fait que son devoir! Cette anecdote contribue à donner une idée des mœurs chevaleresques de ces tems-là.

Limbourg, ci-devant capitale de ce duché, n'attire plus aucun voyageur aujourd'hui, étant tellement ruiné qu'il ressemble bien moins à une ville qu'à un village. Il est éloigné de trois lieues d'un village nommé *Julémont*, en mémoire de Jules-César qui y a campé. C'est ici que naquit le célèbre jésuite Bollandus, qui a eu l'étonnant courage de concevoir le projet et de commencer lui seul l'exécution de l'immense ouvrage sur la vie des Saints, continué après lui successivement par d'autres savans jésuites, sous le nom de *Bollandistes*.

Après avoir traversé le pays de Limbourg à-peu-près dans toute sa longueur, je passai sur un terrain qui appartient à Aix-la-Chapelle, et que, par une exagération bien ridicule, on nomme *le royaume* de cette ville, dont tout le territoire se borne à un peu plus d'une lieue hors de ses remparts, et dont l'on a eu soin d'assurer les limites, en les garnissant de haies vives comme un enclos.

Digitized by Google

Cette ville, ci-devant libre impériale, a pris son nom français de ses eaux thermales et de l'église qu'y avait fait bâtir Charlemagne : elle a été célèbre, dès l'origine de l'établissement de la monarchie française, par le séjour qu'y fit ce grand monarque, et par la pompe et la magnificence avec lesquelles on y célébrait le couronnement des empereurs d'Allemagne. Mais, depuis l'année 1531, où Ferdinand, frère de Charles-Quint, y reçut le dernier la couronne impériale, Aix a perdu peu-à-peu son ancienne splendeur; et, aujourd'hui, ses sources d'eaux chaudes et ses fabriques, sur-tout celles de draps, sont à-peu-près ses seules ressources, et en même tems ce qu'elle offre de plus intéressant au voyageur.

L'Hôtel-de-Ville, édifice gothique, n'est remarquable que parce qu'il est orné de deux tours très-anciennes, dont l'une est appelée *Tour de Granus*. On y monte par cent vingt marches, jusqu'à un certain point qui sert de limite à la partie de cette tour que l'on croit avoir été bâtie par les Romains. Le reste au-dessus, où l'on compte encore douze marches, est une maçonnerie moderne, qui sert d'entablement à l'édifice, et d'appui à la charpente du toit. On a érigé, en 1353, vis-à-vis cette maison-de-ville, une fontaine d'eau froide,

Digitized by Google

monument aussi intéressant par son ancienneté que par la belle statue en cuivre doré de Charlemagne dont il est enrichi. Cette statue est posée sur un piédestal placé dans le milieu d'un très-beau bassin en cuivre, ayant environ trente pieds de circonférence.

Dans la grande église, parmi d'autres anciens ornemens très-riches, j'ai admiré le tombeau de Charlemagne, et plusieurs des membres de cet empereur, renfermés dans de petits ouvrages gothiques en or, qui sont d'une grande beauté. Je vis aussi un cor de-chasse fait d'une dent d'éléphant. Le chœur de cette église est d'une architecture gothique hardie et très-belle. L'autre partie, plus moderne, est une rotonde ornée de piliers, qui soutiennent une galerie, dans laquelle on me fit voir un fauteuil massif fort grossier de marbre blanc, sur lequel le corps de Charlemagne resta déposé pendant long-tems dans sa tombe. C'est sur ce même fauteuil que se plaçaient les empereurs pendant la cérémonie de leur couronnement. On me fit remarquer aussi, au milieu du pavé de la rotonde, une très-grande pierre, sous laquelle était autrefois le tombeau de Charlemagne. On y lit encore cette simple inscription: *Carolo Magno.*

Les rues d'Aix-la-Chapelle renferment quel-

Digitized by Google

ques beaux bâtimens; elles sont assez larges, et bien plus commodes que celles de Liége. Mon conducteur me fit sortir de la ville, et me mena sur le sommet d'une petite montagne voisine fort escarpée, appelée *le Lousberg*, où l'on jouit d'un admirable point de vue. Au nord et à l'orient de la ville, on voit une superbe plaine, qui est la continuation d'un côteau fertile, dont la pente, à peine sensible, vient aboutir à la ville. Entre le nord et l'occident, des plaines cultivées, et qui s'étendent à perte de vue, offrent un aspect tout différent de celui-là; et au midi, l'horizon est borné par des montagnes, qui rappellent les délicieux paysages du pays de Limbourg. De sorte que la ville se trouve dans une situation charmante au milieu d'une plaine très-fertile.

A l'endroit le plus élevé du Lousberg, on a érigé une pyramide, où, parmi les différentes inscriptions qu'on lit sur chaque côté, je remarquai les deux suivantes :

Ire.

A
NAPOLÉON-LE-GRAND,
Premier Empereur
Des Français
et Roi d'Italie.

Digitized by Google

IIe.

Cette pyramide est un des sommets des grands triangles qui ont servi de bases à la carte topographique et militaire des départemens réunis de la rive gauche du Rhin, levée sous le règne de NAPOLÉON-LE-GRAND, *et d'après les ordres de S. A. S. le prince Alexandre Berthier, ministre de la guerre, par les officiers ingénieurs géographes du dépôt général de la guerre.*

Les deux autres côtés ont aussi des inscriptions qui donnent le résultat détaillé des observations astronomiques faites au pied de cette pyramide en 1804, par M. J. Jos. Tranchot.

Je n'ai pas manqué d'aller voir, dans le voisinage de cette ville, le beau bourg de Borscheid, qui doit son origine à sa célèbre abbaye, et qui, ainsi que Vaalst, a les mêmes fabriques en laine qu'Aix la-Chapelle. Je me dispenserai de parler de ses eaux thermales, si généralement connues, et dont le degré de chaleur est suffisant pour cuire des œufs. Les eaux thermales de la ville d'Aix sont également trop connues par leurs effets salutaires et par les auteurs qui en ont écrit, pour que je croie devoir m'en occuper. Je me bornerai donc à dire que la ville en renferme jusqu'à cinq sources, dont on se sert en général pour des bains chauds, sauf celle du *Compus-Badt*, dont l'eau est aussi

Digitized by Google

employée en boisson comme remède contre plusieurs maladies. Les autres sources sont celles qui fournissent l'eau aux bains de l'Empereur, à ceux des Saints Quirin et Corneille, au bain des pauvres et au bain neuf.

Quoique j'aie trouvé chez plusieurs habitans d'Aix-la-Chapelle des indices d'une passion naissante pour les tableaux, je dois avouer néanmoins que dans les collections qu'on a commencées ici, aucun tableau ne m'a paru assez intéressant pour mériter que j'en fasse mention.

Pour aller d'Aix-la-Chapelle à Juliers, je traversai plusieurs grands villages, dont les maisons, bâties en bois et en terre, ont cependant presque toutes un étage, si l'on peut appeler ainsi une espèce de mansarde où le jour ne pénètre que par des ouvertures placées tout-à-fait sous le toit. Elles ont en général sur le devant une sorte de hangar formé par deux piliers en bois, qui soutiennent une partie de la maison.

La route n'ayant que très-peu de pavé, le reste est un chemin presque impraticable. J'employai un tems très-long pour gagner Juliers, où je n'arrivai que la nuit. Le lendemain, je jetai un coup-d'œil sur cette petite ville, qui n'a rien de remarquable, sinon la Roër, qui y passe, et les belles fortifications que l'on y construit en ce moment.

Digitized by Google

Ayant appris de mon hôte que la route de Juliers à Cologne était encore plus mauvaise que celle que j'avais parcourue la veille, je pris le parti de laisser ma voiture à l'auberge, et je me mis dans la diligence pour me rendre à Cologne. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'on ne m'avait pas trompé; car je crois qu'il est impossible de voyager par une plus mauvaise route. Aussi la diligence, avec un nombre de chevaux suffisant, n'y put aller qu'au pas, et nous avançâmes si lentement, que nous n'arrivâmes que fort tard à Cologne. Ici je ne m'arrêtai qu'une partie de la nuit, étant reparti à trois heures du matin par la diligence de Bonn.

J'avais pour société deux voyageurs allemands dont l'un parlait un peu français : de manière qu'il me servait d'interpréte auprès de l'autre, et par ce moyen, lui seul parlait presque toujours. Il me raconta un grand nombre d'aventures auxquelles je parus ajouter la plus grande foi, ce qui l'enchanta. Nous passâmes ainsi assez agréablement les quatres heures que nous employâmes pour aller à Bonn.

Environ deux lieues avant d'arriver dans cette ville, les vallons presque horizontaux qui aboutissent aux deux rives du Rhin, sont remplis de vignes dont on fait du vin blanc estimé, que l'on nous vendit trois francs la bouteille,

Digitized by Google

mais que je me crois en droit d'accuser de cherté, vu sa qualité fort médiocre en comparaison des autres vins du Rhin que j'ai bus.

Ce sont les bœufs qui servent au labourage ici. En général, un seul suffit pour une charrue, vu la légèreté du sol. A cette occasion, j'observerai qu'il ne m'est pas encore bien démontré si le paysan fait plus de profit en employant des bœufs, ou en employant des chevaux. Ceux-là coûtent moins à nourrir, sont employés plus jeunes, et donnent un meilleur engrais : en revanche, ceux-ci rendent plus d'espèces de services, et produisent davantage à la vente; sans compter que les deux sexes dans les chevaux rendent à-peu-près les mêmes services, et qu'il n'en est pas ainsi des bêtes à cornes.

La ville de Bonn, ci-devant la résidence des électeurs de Cologne, est agréablement située sur la rive gauche du Rhin. Le palais des électeurs en fait, pour ainsi dire, tout l'ornement. C'est un édifice aussi grand que somptueux, décoré extérieurement de pilastres d'ordre corinthien et de belles galeries qui en font le tour intérieurement. La façade située vers le Rhin est d'une grande beauté : de belles pelouses et une promenade très-agréable appelée *le Bastion*, servaient de jardin à ce magnifique pa-

Digitized by Google

lais. Cette promenade est terminée par une muraille, dont les eaux du Rhin baignent le pied.

Au-delà de ce fleuve, on a le coup-d'œil majestueux d'une suite de montagnes nommée *les sept Montagnes* : ce sont les seules que j'aie remarquées entre Bonn et Cologne. Elles sont évidemment le produit d'anciens volcans éteints, nonobstant l'opinion contraire de Forster et de quelques autres voyageurs aussi légers que lui. Pour peu qu'on ait l'œil exercé, la moindre attention suffit pour se convaincre que toutes les substances fossiles, tant cristallisées que brutes, dont les *sept Montagnes* sont composées, présentent autant de productions volcaniques parfaitement bien caractérisées.

Bien plus, non-seulement leur forme annonce d'anciens volcans, mais le sol tout à l'entour n'est qu'un lit épais de cendres volcaniques. Aussi la fertilité en est si extraordinaire, qu'elle doit frapper tout observateur, et je ne connais rien de comparable en ce genre au terrain situé entre les *sept Montagnes* et le Rhin, non-seulement pour l'abondance et la réussite constante des récoltes en tout genre de grains, de fruits et de légumes, mais aussi pour la promptitude avec laquelle tout y vient et mûrit; précocité tellement remarquable, que la moisson

Digitized by Google

se fait ici chaque année quinze jours et même trois semaines plus tôt que dans les environs de Cologne et de Juliers.

J'ajouterai, pour confirmer le témoignage de mes yeux, l'opinion unanime et conforme à la mienne sur ce point, des cosmologues et des minéralogues les plus distingués, qui assurent que tout est volcanique sur les bords du Rhin depuis les *sept Montagnes* jusqu'à Mayence, et d'ici jusqu'au-delà de Francfort sur les bords du Mein. En effet, dans les environs même de Bonn, on ne voit que des basaltes à sept à huit pans irréguliers, qui servent par-tout de bornes, des pierres meulières très-poreuses, visiblement volcaniques, et le fameux *Trass*, dont les Hollandais font un si bon ciment, et qui est si généralement rangé parmi les productions des volcans.

La vaste étendue des bâtimens du ci-devant palais électoral a suffi pour y établir à-la-fois et fort à l'aise le lycée impérial et plusieurs fabriques, entre lesquelles celle qui travaille les betteraves pour en tirer du sucre excita ma curiosité au point, que je témoignai à M. le proviseur du lycée le desir de la voir. J'eus tout lieu de m'applaudir de sa complaisance, puisqu'il voulut bien m'y conduire lui-même et m'en expliquer tous les détails.

Digitized by Google

Les procédés qu'on y emploie sont très-simples. Après avoir nettoyé les betteraves avant de les laver, on en met un grand nombre dans un cylindre à jour formé comme une claie, que deux hommes font facilement tourner. Il est posé sur un grand bac rempli d'eau dans laquelle on le fait tourner comme un moulin. A fur et à mesure que les betteraves sont assez lavées, on les râpe à la main sur des râpes de métal d'environ un pied de largeur et un pied et demi de longueur. Après cette opération, on les fait bouillir dans de grandes chaudières, et on les filtre à travers des étoffes de laine. Alors le résidu est brûlé pour en faire une espèce de poudre dont se servent les gens de la classe indigente en guise de café. On peut tirer aussi de ce résidu une liqueur spiritueuse qui a la couleur de l'eau-de-vie.

On fait rebouillir une seconde fois la liqueur produite par le jus des betteraves cuites, et, après l'avoir ensuite clarifiée, on la passe par des tamis, ce qui procure le sirop préparatoire du sucre. Je ne pus voir les opérations ultérieures, parce qu'on ne s'en occupait pas alors. D'ailleurs, cette fabrique n'était pas encore entièrement montée; aussi n'y ai-je vu que du sirop, dont j'ai trouvé la douceur plus agréable que celle du sucre que j'ai goûté à Paris, et

Digitized by Google

qu'on m'y a assuré venir des betteraves. Quant à la cassonnade brute que le propriétaire de la fabrique de Bonn m'a dit avoir faite, je ne puis rien en dire, ne l'ayant pas vue.

Une partie de cette fabrique occupe l'ancien appartement destiné aux princes souverains qui venaient visiter l'électeur. On voit encore les bordures dorées des superbes glaces qui ornaient la chambre à coucher : les restes des riches dorures, dont l'alcove du lit et les fenêtres étaient ornées, attestent aussi la magnificence et la richesse de ce beau palais.

Ayant visité en détail toutes les parties du lycée de Bonn, je ne crains pas de dire que la France n'a point de lycée mieux situé ni mieux tenu. Tout y est distribué avec une si sage économie, avec tant de goût, de propreté, d'ordre et de symétrie jusque dans les plus petits détails, que je n'ai cessé de tout admirer; aussi en ai-je fait de grand cœur mon compliment au digne proviseur, qui, pour mettre le comble aux obligations que je lui avais déja, m'a conduit encore au château de Popelsdorff, lié au palais de Bonn par une superbe avenue d'un bon quart de lieue de longueur, et formée par deux allées de beaux maronniers d'Inde. Ce château a de magnifiques jardins qui vont jusqu'au fleuve, sur lequel on jouit, d'un côté des

Digitized by Google

appartemens, d'un coup-d'œil délicieux terminé par les *sept Montagnes*.

Le soir, de retour en ville, nous entrâmes dans l'église cathédrale, dont l'architecture est du siècle de Constantin. On y voit à l'entrée du chœur la statue de la mère de ce prince, fondatrice de cette église, dont l'intérieur est très-richement décoré. Nous assistâmes au salut. Je fus surpris de la pompe vraiment religieuse avec laquelle on célèbre l'office dans ce pays, et dont on n'a aucune idée en France. A l'extérieur de cette église, on voit plusieurs galeries, dont la forme atteste l'antiquité de cet édifice, qui est surmonté de cinq clochers, ce qui produit un effet très-peu flatteur. L'église des Jésuites mérite l'attention du voyageur par la richesse de ses ornemens intérieurs. En sortant de ces églises, j'allai préparer mon départ pour le lendemain.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

AVANT-PROPOS..... Page 1
Coup-d'œil général sur la Belgique, ses productions, ses habitans, et leur industrie..... 9
De la ville de Saint-Quentin, et de ses fabriques..... 15
Route, de Saint-Quentin, au canal souterrain et à la source de l'Escaut..... 58
Voyage, depuis la source de l'Escaut, par Cambrai et Valenciennes, à Mons..... 81
Voyage, de Mons, par Charleroy et Namur, à Luxembourg..... 96
Voyage, de Luxembourg, par Namur et Hui, à Liége..... 117
Voyage, de Liége, par le pays de Limbourg, Aix-la-Chapelle et Juliers, à Bonn..... 153

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

N. B. Le Tableau et les Planches qui dépendent de ce premier volume, y seront placés dans l'ordre suivant :

La Planche Ire, Carte générale des Pays-Bas. Page 9
Le Tableau relatif aux fabriques de Saint-Quentin..... 49
La Pl. II, Plan général du canal de Saint-Quentin à Cambrai..... 80
La Pl. III, Vue du canal souterrain..... *Ibid.*
La Pl. IV, Vue de l'ancien canal souterrain... *Ibid.*
La Pl. V, Vue des sources de l'Escaut..... *Ibid.*
La Pl. VI, Vue de la pyramide de Denain.... 88
La Pl. VII, Plan détaillé des travaux de la fosse Beaujonc..... 135
La Pl. VIII, Vue de la même fosse..... *Ibid.*

Digitized by Google

VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE.

Digitized by Google

.... Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre ; et quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité.

M. De Chateaubriant, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Digitized by Google

VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE

FAIT

DANS LES CI-DEVANT PAYS-BAS, ET DANS QUELQUES DÉPARTEMENS VOISINS, PENDANT LES ANNÉES 1811, 1812 ET 1813;

PAR M. PAQUET-SYPHORIEN.

AVEC 24 PLANCHES.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT, ET GRAVEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE, RUE JACOB, N° 24.

1813.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE DANS LA BELGIQUE.

Voyage de Bonn, par Cologne, Maestricht, Tongres et Tirlemont, à Louvain.

Pour retourner à Cologne, je profitai de la barque qui va de Bonn à cette ville en bien moins de tems que la diligence. On traverse le Rhin à Bonn au moyen d'un pont-volant conduit par une suite de nacelles attachées à un moulin à eau placé sur un bateau dans le milieu du fleuve. A l'extrémité de cette suite de barques, en suivant le cours de la rivière, est

379642

Digitized by Google

attaché le pont-volant construit sur deux grands bateaux réunis très-solidement, et donnant une superficie assez grande pour recevoir un bon nombre de voitures à-la-fois. Plusieurs autres villes sur le Rhin, telles que Cologne, Dusseldorff et Wesel, ont des ponts pareils sur ce fleuve.

Le Rhin, qui a procuré des avantages si considérables à Mayence et à Cologne par la navigation privilégiée, n'était presque d'aucune utilité à Bonn et autres villes fort nombreuses, tant grandes que petites, qui ornent ses deux rives, et qui, par d'anciens abus, avaient été rendues tributaires des deux villes ci-dessus pour la navigation sur le Rhin, d'ailleurs fort entravée dans ce tems-là par les nombreuses douanes très-vexatoires des différens princes riverains.

Les deux rives du Rhin sont ornées par de beaux villages enrichis de jolies maisons de campagne. La rive droite, qui sert ici de limite au duché de Berg, m'a paru plus fertile que la rive gauche, qui par fois est dépourvue d'arbres et même de plantes. De chaque côté on voit d'immenses plaines au-delà desquelles l'horizon est borné à perte de vue par des montagnes.

La ville de Cologne s'offrit tout-à-coup à mes regards, en paraissant se déployer sur le fleuve

Digitized by Google

même et le traverser d'une rive à l'autre. Elle semblait, comme par enchantement, nager sur la surface des eaux, dont la couleur, d'un vert-clair, réfléchissait en ce moment de mille manières les clochers de la ville, les maisons situées le long du port, et les forêts de mâts des bateaux grands et petits qui se trouvaient sur le fleuve, et où l'on voyait en activité une foule de bateliers, dont le mouvement continuel animait singulièrement ce tableau enchanteur.

Plus nous approchions de la ville, plus ce tableau s'agrandissait et prenait un aspect plus imposant et plus varié. C'est alors que j'aperçus la vaste étendue de cette grande ville, dont la forme très-alongée, mais bien régulière, décrit, en côtoyant le Rhin, un croissant sur sa rive gauche. Etant arrivé au port, la première chose qui me frappa fut la vue de deux Capucins dont le costume bizarre et la barbe extrêmement longue entraînaient après eux un grand nombre de curieux à travers lesquels ils avaient peine à trouver un passage. Ils appartenaient à un couvent situé sur la rive droite du Rhin, qui n'a pas encore été entièrement délivrée de ses moines.

Les rues de cette ville sont étroites et malpropres. Les maisons, la plupart très-élevées,

Digitized by Google

sont dans de certains quartiers, sur-tout du côté du port, d'un aspect rebutant, tant par leur forme plus que mesquine, que par leur mal-propreté. Cologne n'est pas peuplé à moitié de la proportion de sa grandeur. Le costume des femmes, qui suivent ici presque toutes les modes allemandes, a dans l'ensemble une certaine roideur. Les petites bourgeoises portent sur le haut de la tête un petit bonnet sans plis, sous lequel sont rattachés leurs cheveux, après avoir couvert leur cou en forme d'un gros chignon. Je vis plusieurs femmes de la classe inférieure portant cette sorte de bonnet fixé par un demi-cercle de métal.

Je m'empressai d'aller voir le fameux dôme de Cologne, vrai chef-d'œuvre d'architecture gothique, où la grandeur et la hardiesse se font admirer autant à l'extérieur qu'à l'intérieur. La beauté de ce commencement de la vaste église que l'on avait projeté de bâtir, et dont ce qu'on voit aujourd'hui ne devait être que le chœur, ne peut inspirer que des regrets à tous ceux qui le verront : car si le reste de ce beau temple avait été achevé dans le même goût que l'a été le chœur, il aurait été sans contredit un des édifices les plus magnifiques et les plus merveilleux du monde entier. Une quadruple rangée de piliers, que l'on avait commencée

Digitized by Google

dans une immense nef à laquelle ils formaient sur chaque côté une double galerie latérale, prouvera, plus que tout ce que je pourrais dire, combien aurait été imposant un semblable édifice : mais il est devenu aujourd'hui plus que probable qu'il ne sera jamais achevé, malgré la grue d'attente qu'on affecte de laisser sur une de ses tours. Celles-ci et le chœur sont entièrement bâtis en pierres volcaniques grises, en tout semblables à celles qu'on tire des sept montagnes près de Bonn.

Dans cette église, comme dans quelques autres, on croit pieusement posséder les têtes des trois mages d'Orient, qui ont été adorer Jésus à Bethléem, et qu'on appelle, par un zèle plus religieux qu'éclairé, les trois Rois. Sans me mettre en peine, pour juger le procès entre les églises qui prétendent posséder les mêmes têtes, ni pour trouver comment on les a réunies, je me bornerai à dire que la châsse qui les renferme à Cologne, semble prouver, par sa richesse et par la quantité de pierres précieuses dont elle est ornée, beaucoup de confiance dans cette tradition. Au reste, si la ville de Cologne possède les têtes des onze mille Vierges, comme des personnes dévotes le croient, pourquoi ne pourrait-elle pas posséder aussi les têtes des trois Rois?

Digitized by Google

Après la majesté imposante de l'architecture de ce chœur, que je nomme une production humaine tout-à-fait grandiose, ses magnifiques vitrages peints ont sur-tout attiré mon attention par leur effet brillant et harmonieux à-la-fois, et par la fraîcheur et le bon choix des couleurs. Aussi ces vitrages donnent-ils à l'ensemble du chœur un coup-d'œil de la plus grande magnificence. Les habitans de Cologne se sont toujours distingués par leur attachement à la religion catholique à l'exclusion de toute autre. Aussi, graces à leur dévotion, possédaient-ils autrefois plus de trois cents églises toutes magnifiquement décorées, dont la plupart ont obtenu d'autres destinations depuis peu.

Je n'ai remarqué dans celles qui subsistent encore aucune production de l'art qui pût mériter l'attention d'un connaisseur. On regrette encore généralement ici le fameux tableau de Rubens, représentant le crucifiement de saint Pierre, qui ornait autrefois une des églises de Cologne, et qui a été transporté au musée de Paris. Dans les collections de quelques amateurs, que j'ai vues ici, je n'ai aussi trouvé aucun tableau marquant ou de première classe. J'ai néanmoins rencontré avec satisfaction chez un particulier dont le nom m'est échappé, une collection uniquement composée de tableaux

Digitized by Google

très-antiques, et qui, par cette singularité de goût même, m'a paru intéressante.

Cette ville n'est entourée que d'un mur sec appuyé intérieurement par des arcades. Sauf l'eau spiritueuse qu'on y compose, et qui est recherchée par-tout et connue sous le nom *d'Eau de Cologne*, on n'y fabrique presque rien; et quelque activité que paraisse y avoir le commerce, celui-ci néanmoins s'y réduit presque uniquement à l'entrepôt, à la commission, et à l'expédition. A l'extrémité extérieure de la ville, on est occupé à creuser un immense bassin pour donner retraite aux navires pendant l'hiver. J'ai observé qu'on poussait avec la plus grande activité cet ouvrage, non-seulement utile, mais très-nécessaire aussi pour préserver les navires de l'effet destructeur des débacles. J'ai remarqué que la terre était emportée par une multitude de femmes, qui la portaient fort adroitement dans des paniers sur leurs têtes.

Il existe presque par-tout dans les environs de la ville de Cologne, depuis la profondeur d'à-peu-près vingt-quatre pieds jusqu'à quarante, d'immenses couches de bois provenant de vastes forêts ensevelies. On y retrouve assez souvent des troncs d'arbres entiers si bien conservés, qu'on peut en distinguer la sorte. Des veines

Digitized by Google

assez semblables à celles de la houille présentent des tas de bois plus dégénéré, que l'on remonte par morceaux comme le charbon de terre auquel il ressemble, excepté qu'il est très-tendre, et qu'on l'écrase sans aucun effort. Il est presque aussi noir que la houille, et l'on en fait le même usage par-tout dans les environs. Les gens du pays donnent le nom de tourbe à ce bois souterrain, qu'ils exploitent au moyen d'un puits ou bure, mais avec infiniment moins de dépenses que dans les fosses à houille.

Le seul obstacle qu'offre cette intéressante exploitation, ce sont, comme dans les mines de houille, les exhalaisons occasionnées par le défaut d'air vital et la présence du gaz carbonique. On me raconta qu'un jeune étudiant venait d'en être la victime, de même qu'une personne qui avait voulu le sauver, quoique la fosse où ils ont péri n'eût presque pas de profondeur. Un paysan imagina, pour sauver ces deux infortunés, d'établir sur le puits de la fosse une espèce de bouchon formé par des branches d'arbres et des broussailles, au moyen duquel, à l'imitation du seau d'une pompe, on aspirait l'air souterrain, en faisant descendre et remonter alternativement le bouchon avec le plus de promptitude possible. Ce procédé eut tout

Digitized by Google

le succès que le paysan en avoit attendu, et en peu d'heures on descendit dans la fosse après y avoir fait l'épreuve avec du feu, qui continua d'y brûler. Mais il était trop tard; les deux malheureux n'existaient déja plus.

Ce n'est guère que pendant l'été qu'on a ces airs si dangereux à craindre dans ces fosses; aussi se garde-t-on bien d'y travailler alors. Souvent il arrive que l'on rencontre ces bois souterrains au pied des montagnes, ce qui en rend l'exploitation très-facile et très-économique. On remarque que presque par-tout où l'on trouve ces bois ainsi enterrés, le sol est encore aujourd'hui couvert de belles forêts de chênes et d'autres espèces d'arbres.

Je quittai Cologne pour me rendre par Juliers et Aix, à Maestricht, ville charmante, dont la beauté, la salubrité, le caractère aimable des habitans et les environs séduisans, doivent rendre le séjour extrêmement agréable. Aussi a-t-elle toujours été rangée parmi les plus belles villes de la Belgique; et ses rues et ses maisons sont d'une telle propreté, qu'elle dispute le pas sur ce point aux villes de la Hollande.

C'est une ancienne colonie romaine, qui a essuyé en différens tems toutes les horreurs qu'entraîne la guerre. Elle passe, avec raison, pour une des villes les mieux fortifiées de l'Eu-

Digitized by Google

rope; mais, malheureusement, elle est dominée par quelques hauteurs voisines. Sa partie principale, qui seule conserve son nom, est située sur la rive gauche de la Meuse, à l'endroit même où la Jaar se jette dans ce fleuve. Elle est jointe par un magnifique pont à l'autre partie appelée *Wyck*.

Après la beauté générale de ses bâtimens et la propreté de ses rues, la plupart ornées de trottoirs en pierres bleues, ce qu'elle offre de plus intéressant, c'est sa maison de ville, bâtiment carré tout-à-fait régulier et d'une très-belle architecture. Il est tout construit en pierres de taille, et couronné d'une tour très-élégante, enrichie d'un beau carillon. Il est tout-à-fait isolé, et occupe le milieu de la place publique. L'intérieur en est aussi régulier et aussi intéressant que le dehors. Dans l'une des salles de l'étage il se trouve une bibliothèque assez bien choisie. La planche IX donnera une idée de ce charmant édifice.

Outre cette place, qui sert de marché, l'on y admire la place d'armes située au milieu de la ville, qui, au moyen de ses allées en tilleuls, offre une très-agréable promenade, à laquelle vient aboutir la majestueuse église de Saint-Servais. Elle est toute couverte en plomb, de même que ses tours, et, aussi bien que celle

Digitized by Google

Tassaert a Bruxelles

DE MAESTRICHT.

Digitized by Google

Digitized by Google

de Notre-Dame, elle possède un très-bon carillon. Cette place doit avoir fait partie du terrain franc du chapitre de Saint-Servais; car elle porte encore aujourd'hui le nom de Franc-jardin. Ce chapitre était aussi distingué par ses richesses et par le nombre de ses possessions seigneuriales, que par ses grands priviléges et l'étendue de sa juridiction. Il n'était plus présidé que par un prévôt et un doyen, depuis que l'évêché en a été transféré à Liége.

Quoique les habitans de Maestricht soient en général actifs, industrieux et même spirituels, je n'ai pas trouvé parmi eux de fabriquans dignes de remarque, sinon les tanneurs. Je n'y ai pas non plus remarqué de négocians en gros, tout le commerce s'y réduisant au débit en détail. Aussi les grosses fortunes sont-elles fort rares ici, mais, en revanche, l'honnête aisance y paraît extrêmement commune. Il est même rare d'y rencontrer un mendiant. Je n'ai donc pas été surpris de ne pas trouver, dans une si belle ville, de ces productions de la peinture qui laissent un long souvenir; tandis que plusieurs petites collections particulières de tableaux y attestent l'amour pour ce bel art.

Les états de Hollande et le prince Evêque de Liége étaient autrefois seigneurs indivis de

Digitized by Google

la ville de Maestricht : ses habitans sont, en partie, de la religion réformée ; mais les catholiques y font, sans comparaison, le plus grand nombre. Néanmoins les places de Bourguemestre, d'Echevin, de juré, et toutes celles qui tenaient au magistrat, étoient doubles, moitié de chaque religion. Les catholiques jugeaient les bourgeois censés liégeois, et les réformés jugeoient tous ceux qui étaient censés soit brabançons, soit étrangers. Cette ville, quoique située dans la province de Brabant, jouissait, sous le titre de ville impériale, des plus grands priviléges ; entre autres de ceux-ci : les bourgeois ne payaient rien au Souverain ; et tous leurs procès devaient être jugés, même en dernière instance, dans les murs de leur ville.

Outre le marbre bleu et les briques, employés généralement dans la construction des maisons de cette belle ville, on y a fait aussi un fréquent usage d'une pierre jaunâtre, assez tendre d'abord, mais qui se durcit avec le tems, et qu'on tire des immenses carrières établies dans la fameuse montagne de Saint-Pierre, si digne de la curiosité de tout voyageur. M. Faujas de Saint-Fond a donné une description fort ample du labyrinthe souterrain, vraiment unique, renfermé dans les entrailles de cette montagne, qui est située le long de la Meuse, et commence aux portes de la ville.

Digitized by Google

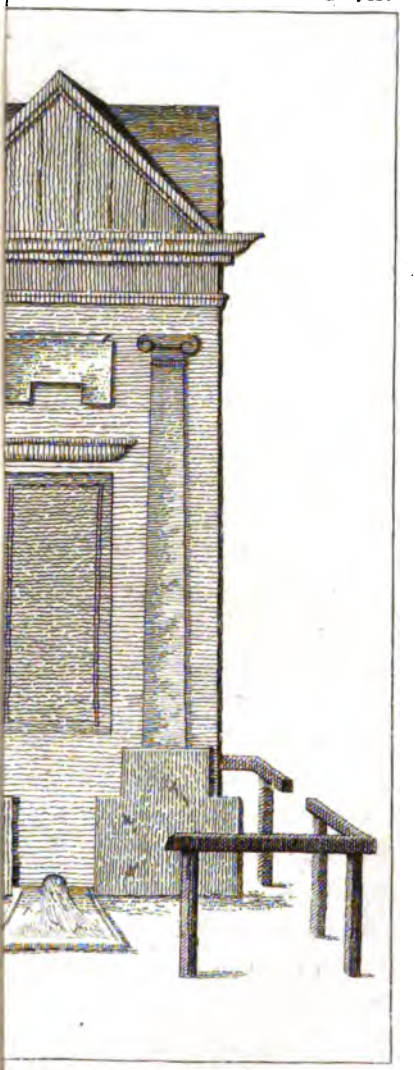
Je me bornerai donc à dire que cette montagne, qui s'étend fort loin en approchant vers Liége, est toute composée de corps marins pétrifiés et de leurs débris calcaires réduits en forme de sable agglutiné. Je n'ai pu la parcourir qu'avec crainte, en écoutant le récit des malheurs qui y sont arrivés, et dont mon conducteur m'entretenait en marchant. Si je dois croire tout ce qu'il m'a dit, ce labyrinthe souterrain, auquel il n'y a rien de comparable en son genre, a quatre lieues de longueur et deux de largeur. Il s'y trouve cent mille et seize chemins ou rues, tant grandes que petites; il y a six différentes sorties, et les chemins ont douze pieds de largeur en général; mais la hauteur de la voûte qui les couvre diffère, depuis la hauteur d'un homme jusqu'à celle de vingt-quatre pieds. Parmi les endroits que me fit sur-tout remarquer mon conducteur, je vis un trou appelé *le trou au loup*, à travers lequel on voit le ciel, nonobstant la profondeur de la montagne, dans laquelle il y a, hiver et été, une petite masse d'eau gelée provenant de la neige qui tombe par ce trou, qu'on prétend n'être qu'un puits creusé par l'armée française, dans l'espoir de trouver de l'eau, pendant qu'elle assiégeait le fort de Saint-Pierre situé sur cette montagne.

Digitized by Google

Il s'en faut bien que celle-ci offre aujourd'hui autant de routes souterraines qu'autrefois. Cela vient de ce que chaque propriétaire d'un terrain situé sur la montagne, a seul le droit d'exploiter la pierre qui se trouve dessous. De cette multitude d'exploitations sans accord il est résulté qu'en plusieurs endroits, des gens avides n'ont pas laissé aux piliers destinés à supporter la montagne, l'épaisseur assez considérable qu'exige un si énorme poids. Une avidité si aveugle est devenue la cause de plusieurs enfoncemens qui ont comblé les chemins. Ceux, néanmoins, qui existent encore, forment un labyrinthe si compliqué, que personne n'y entrerait impunément sans le secours d'un conducteur, et qu'on assure qu'il n'y a pas douze personnes qui en connaissent les chemins : ceux mêmes qui travaillent, et ceux qui en transportent les pierres, s'en rapportent communément à l'instinct des chevaux dont ils se servent, et auxquels ils mettent une lanterne au cou, bien assurés que ces animaux suivront toujours sans manquer la même route par laquelle on les a une fois conduits.

La petite ville de Tongres, où je passai pour aller à Louvain, était autrefois une ville très-célèbre, très-considérable et la première de toute la Gaule Belgique. Elle servait de place

Digitized by Google



E DE TONGRES

Digitized by Google

Digitized by Google

d'armes aux Romains. Aussi y découvre-t-on fréquemment des médailles et autres antiquités romaines, dont un habitant de la ville a formé une intéressante collection.

Lors de mon passage par le pays de Limbourg, j'avais vu avec intérêt les sources ferrugineuses de Spa, devenues si célèbres par la foule d'étrangers qui s'y rendent annuellement, soit pour risquer leur fortune au jeu de hasard, soit pour jouir de la bonne compagnie, soit pour profiter de la salubrité des eaux. Je savais que les habitans de Spa sont depuis long-tems en contestation avec ceux de Tongres, tous deux réclamant en faveur de leurs fontaines d'eaux minérales: Pline en parle dans le trente-unième livre de son Histoire naturelle, touchant une source d'eau ferrugineuse, fort renommée pour ses vertus de son temps.

Sans avoir la moindre envie de porter un jugement dans cette cause, entre Spa et Tongres, j'ai cru néanmoins devoir profiter de mon séjour dans cette dernière ville, pour en aller aussi voir la fontaine minérale. M'y étant rendu, j'en ai goûté l'eau, et lui ai trouvé, en effet, un goût un peu ferrugineux, et j'ai vu un dépôt rouge ochracé au fond de son bassin. Elle est ornée d'un petit pavillon carré, construit en bois, et décoré de pilastres d'ordre ionique,

Digitized by Google

représenté planche X. On lit tout autour les inscriptions suivantes :

PræCLarUs TUngrensIUM
Fons
De noVo eXtoLLITUr.

Fons hic saxifragus
febrifugusque salit.

Renibus et stomacho,
spleni, jecorique medetur.

Pellere scorbutum natus
ab ore malum.

Quem ferruginei fert
Plinius esse saporis.

Le fameux passage de Pline, qui cause la dispute dont il s'agit, renferme les paroles suivantes : « *Tungri, civitas Galliæ, fontem habet* « *insignem, plurimis bullis stellantem, ferruginei* « *saporis : quod ipsum non nisi in fine potûs* « *intelligitur. Purgat hic corpora, tertianas febres* « *discutit, calculorumque vitia. Eadem aqua,* « *igne admoto, turbida fit : ac postremò rubes-* « *cit.* ».

Depuis long-tems curieux de connaître, par mes yeux, ce fameux Landen, berceau de la dynastie Carlovingienne, dans la personne de

Digitized by Google

Pepin de Landen : j'étais impatient d'arriver à Saint-Trond, certain d'y trouver l'objet de mes recherches. En effet, d'après les renseignemens que j'avais recueillis, à peine étais-je arrivé à moitié chemin entre Saint-Trond, dernière ville du ci-devant pays de Liége, et Tirlemont, par lequel on entre dans le ci-devant Brabant, que j'abandonnai la grande route pavée, et suivis un chemin de terre situé à gauche, qui me conduisit, au bout d'une heure de marche, à ce Landen, autrefois si remarquable, et qu'on assure avoir été une des plus anciennes villes de Brabant, mais qui n'est aujourd'hui qu'un amas de maisons de paysans, enclos dans une enceinte de murailles ruinées, garnie d'un fossé, et dont l'étendue ne me parut pas plus grande que celle du parc de Bruxelles.

J'appris ici, par la voix unanime, que, graces aux effets destructeurs du tems et de la guerre, ce que je voyais était tout ce qui reste encore de ce château, jadis si fameux, dont ce petit bourg occupe aujourd'hui la place; et que le village qui en dépendait, et qui, probablement avait remplacé l'ancienne ville, était anciennement situé à un grand quart de lieue du Landen moderne, où il se trouve maintenant à la place du ci-devant château, et où l'église même du village a été transférée en 1761.

Digitized by Google

Outre la preuve, qui résulte de la tradition constante, l'on me fit observer, que les noms des lieux d'alentour contribuent également à fixer ici la vraie situation du ci-devant château de Pepin de Landen. Tels sont, entre autres, Pipins-Hoff ou Pépincourt à deux lieues de là, vers lequel un grand chemin conduit encore en ligne directe. Tels sont aussi, Raths-Hoven ou Cour du Conseil, Alten-Hoven ou Vieille-cour, Gotz-en-Hoven ou Gosson-court, Arent-Garden ou Fauconnerie, Hoeren-Garden ou Jardin des Concubines, etc.; de la plupart desquels les noms se sont plus ou moins corrompus par l'abréviation, mais dont la prononciation primitive démontre évidemment une origine franque ou allemande, et nullement gauloise.

Me trouvant ici, je n'ai pu m'empêcher de jeter un coup-d'œil sur la plaine de Neerwinden, qui est très-voisine de Landen, et qui est devenue fameuse par la bataille qu'y gagna le Maréchal de Luxembourg, et par celle qu'y perdit le Général Dumouriez.

De Landen je me rendis à Tirlemont, ville du Brabant autrefois considérable, mais fort ruinée et réduite par les guerres; elle ne laisse pas, néanmoins, d'être assez florissante par son commerce en grains et ses genièvreries.

Digitized by Google

Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est une église située sur sa grande place, et desservie par des chanoines mariés, appelés ici, par sobriquet, *prêtres à poule*. Après un très-court séjour à Tirlemont, j'en partis pour Louvain, qui en est à trois lieues de distance.

Louvain m'a paru une ville fort grande, mais dont la moitié au moins consiste en jardins et terres labourables. Elle a été, avant Bruxelles, la capitale des Pays-Bas. L'émigration causée par la révolte des drapiers du tems de Wenceslas, duc de Brabant, lui a porté un coup mortel, dont elle n'a pu se relever depuis lors. Son Université, maintenant supprimée, a été long-tems une des premières de l'Europe par ses grands priviléges, ses immenses richesses, ses nombreux étudians et ses professeurs célèbres.

On y admire encore aujourd'hui ses nombreux colléges, tous rebâtis somptueusement vers la fin du siècle passé, et destinés à la demeure, très-souvent gratuite, des étudians dans les différentes facultés. Plusieurs de ces colléges réunis forment maintenant l'hôtel très-magnifique qu'occupent les invalides. Parmi les constructions qui font honneur à cette ville, on admire aussi les halles, bâtiment majestueux, ayant servi aux drapiers dans les siècles passés,

Digitized by Google

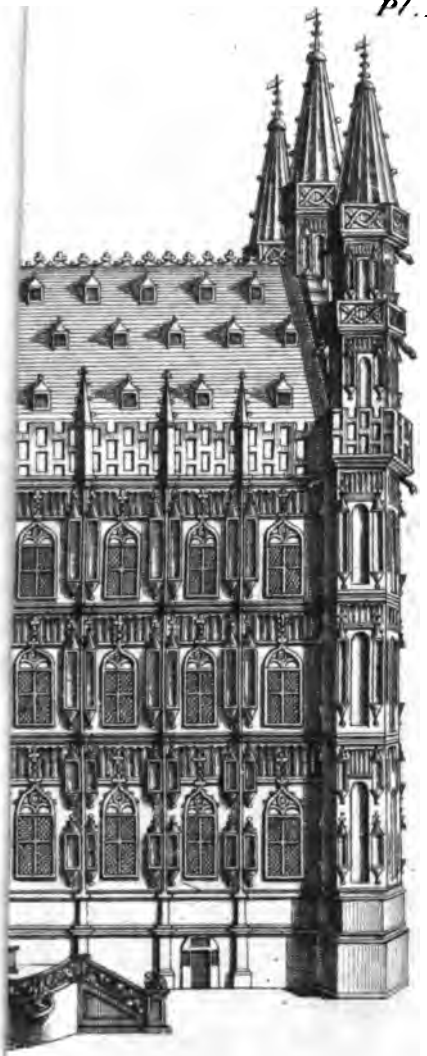
et depuis lors converti en écoles publiques, pour les facultés de droit, de médecine et de théologie, à l'usage desquelles on y avait joint une nombreuse et magnifique bibliothèque.

Le bâtiment qui, après les superbes colléges, attire le plus l'attention des voyageurs, c'est la maison de ville, construction gothique la plus étonnante et la plus dispendieuse qui soit connue. Le lecteur pourra s'en former une idée, au moins pour le coup-d'œil général, dans la planche XI que j'en ai fait graver, mais où il a été impossible, vu sa dimension trop petite, de faire paraître les nombreux groupes de figures très-bien taillées en ronde-bosse, qui distinguent si avantageusement cet étonnant édifice entre tous les bâtimens gothiques connus.

En face de cette maison de ville, on voit l'intéressante église de Saint-Pierre, enrichie d'un des plus beaux carillons, et autrefois accompagnée d'une des plus belles tours, haute de plus de 500 pieds, et qui, nonobstant sa grande solidité, s'est écroulée subitement, sans aucune cause apparente en 1606, comme l'indique le chronogramme impromptu, *oMnla CaDUnt*, échappé au célèbre Kerkherderen, en ce tems-là professeur de philosophie à Louvain. Outre cette église, ci-devant collégiale, celle des Jésuites, convertie maintenant en une

Digitized by Google

Pl. XI



E LOUVAIN

Digitized by Google

Digitized by Google

paroissiale, m'a fait le même plaisir que m'ont fait éprouver, en général, toutes les églises de cet ordre religieux supprimé, que j'ai vues dans la Belgique.

Le principal commerce, et qui est devenu la grande ressource de cette ville, depuis la suppression de son université et de son entrepôt pour le commerce, c'est la bierre, sur-tout la blanche, dont il se fait une consommation immense dans tous les Pays-Bas, et dont on fabrique trois espèces à Louvain, savoir : la forte, qu'on appelle *Péterman*, qu'il était défendu ci-devant de transporter hors de la ville ; le *Caniak*, qui est la bierre dont on se servait à table dans les colléges et autres maisons, à Louvain même ; et celle qu'on appelle simplement *bierre de Louvain*, qu'on exporte généralement par tous les Pays-Bas.

L'on ne peut voir qu'à regret l'inutilité du beau canal de cette ville, vers Malines, qui la rendait si florissante quand elle jouissait d'un entrepôt pour le transit, dont la suppression a converti, depuis quelques années, les bassins et tous leurs environs en une triste solitude. Un prophète de malheur semble avoir prévu cet événement, si peu croyable alors, qui réduit aujourd'hui à rien la dépense énorme faite par la ville pour son canal. Car, lors des fêtes et

Digitized by Google

réjouissances qui eurent lieu en 1750, au moment où il fut commencé, entre les vers et les chronogrammes placés parmi les décorations dont on l'avait entouré, se voyait le suivant: *ConDo CanaLeM;* sous lequel ce prophète de malheur trouva le moyen de dessiner une main, dont le doigt indicateur était dirigé vers une tour voisine, nommée *dépense perdue*, et d'écrire au bout de ce doigt ces mots: *eCCe soDaLeM, voilà ton pendant!*

Digitized by Google

Voyage de Louvain à Bruxelles.

A peine sorti de Louvain, par la route de Bruxelles, je me trouvai au pied de la montagne, connue sous le nom de *montagne de fer* par la raison que toute sa substance est imprégnée de l'ocre de ce métal. A mi-chemin entre les deux villes, je traversai le village de Cortenberg, où s'est tenue autrefois l'assemblée légale des états de Brabant. Toute la route, bordée d'arbres, offre continuellement la vue de sites très-intéressans.

C'est sur-tout en approchant de Bruxelles, qu'on descend dans un vallon des plus délicieux, arrosé par la Senne, qui y traverse la ville. Les hauteurs très-fertiles, qui terminent de part et d'autre ce riant vallon, et qui vont aboutir à la rivière par une pente extrêmement douce, jettent, du côté opposé au vallon, de nombreuses branches, plus ou moins irrégulières, qui vont s'entrelacer dans des hauteurs peu éloignées : de manière que l'aspect de tout le terrain, autour de cette belle ville, n'offre qu'une suite de collines et de tertres, qui pré-

Digitized by Google

sentent l'assemblage le plus enchanteur, de vallons coupés par les ruisseaux que produisent de nombreuses sources, de côteaux plus ou moins inclinés, de sommets labourables, et de plateaux qui tiennent lieu de plaines et de montagnes.

La ville de Bruxelles ne paraît occuper le milieu de ce terrain enchanteur, que pour ajouter un ornement de l'art à la beauté de la nature. Par son étendue, la magnificence de ses bâtimens, et le nombre de ses habitans, elle cède le pas à peu de villes en Europe; mais elle ne le cède à aucune par la salubrité de son air, la quantité et la variété de ses eaux, la douceur de son climat, les charmes de sa situation, la facilité de ses débouchés, l'abondance et le bas prix de ses comestibles, et par les autres avantages que lui donne le local. C'est à ces causes physiques, autant qu'à ses nombreux priviléges, à la sagesse de ses lois et aux embellissemens somptueux dont on n'a cessé de la décorer, qu'on doit attribuer l'affluence des étrangers qui allaient en tems de paix y fixer leur demeure. Le niveau de son superbe canal est de dix-huit toises à-peu-près élevé au-dessus du niveau de la mer, avec laquelle il communique au moyen de l'Escaut.

Cette ancienne capitale des dix-sept Pro-

Digitized by Google

vinces Belgiques a toujours été redevable, en grande partie, de sa splendeur et de sa richesse au séjour des Souverains, ou de leurs illustres représentans, environnés d'une cour brillante, et à l'affluence des étrangers, bien plus qu'au commerce ou aux fabriques; quoique par son industrie elle n'ait pas laissé d'occuper sa place parmi les villes les plus renommées de l'Europe, sur-tout pour ses fabriques de dentelles, de camelots, de draps, de tapisseries, de voitures, de bierres, d'épingles, et nombre d'autres, dont quelques-unes subsistent encore en pleine activité. Les révolutions et les modes nouvelles en ont, il est vrai, anéanti plusieurs, que les fabriques en coton et quelques autres nouvellement érigées, n'ont que très-imparfaitement remplacées. La population n'a pu manquer de s'en ressentir à différentes époques. C'est par cette raison qu'on l'avait réduite aujourd'hui aux trois quarts, tout au plus, des cent mille ames, nombre auquel elle était portée en 1780.

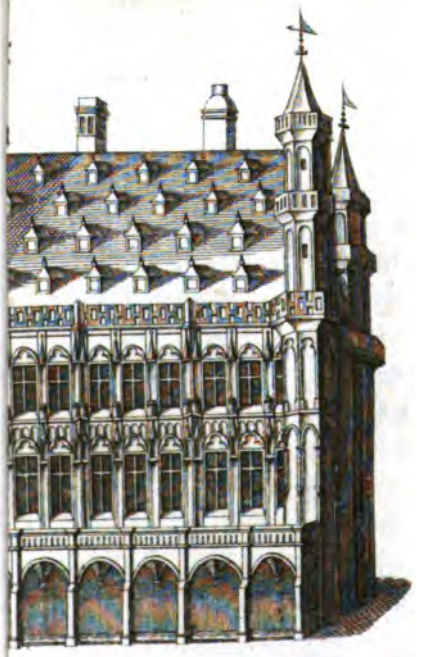
Les deux plus beaux monumens de sculpture qui décorent Bruxelles, contribuent à démontrer avec beaucoup d'autres preuves, que la cour et les étrangers ont enrichi et illustré cette ville. L'un est le magnifique tombeau des Princes Latour-Taxis, qui occupe deux cha-

Digitized by Google

pelles de suite, dans l'église du Sablon, toutes remplies de statues et figures allégoriques, en marbre blanc et noir, de la main de très-bons sculpteurs, tels que Gripello et Duquesnoy. L'autre monument est le beau groupe en marbre blanc qui orne la fontaine du Sablon, dont un Pair d'Écosse a ordonné l'érection par son testament, *par reconnaissance pour le séjour sain et agréable dont il avait joui à Bruxelles l'espace de quarante ans.* Cette inscription, si flatteuse pour Bruxelles, n'a pu échapper aux ravages de la révolution : on s'est permis de l'arracher du piédestal de ce magnifique monument, où elle était incrustée en grandes lettres de cuivre doré. On a de même détruit la plupart des autres ouvrages de seulpture qui ornaient cette ville.

L'hôtel-de-ville, représenté planche XIIe, est un des plus beaux édifices gothiques des Pays-Bas : il est situé sur la grande place. La tour, qui a 364 pieds de hauteur, est d'une beauté admirable : elle est toute construite en pierres, à jour, jusqu'au sommet, où se trouve la statue gigantesque et estimée de Saint-Michel, qui y sert de girouette, et qui est en cuivre doré au feu : elle a dix-sept pieds de hauteur. En admirant cet édifice, on ne peut concevoir comment l'architecte d'un chef-

Digitized by Google



RUXELLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

d'œuvre tel que cette tour a pu manquer, d'une manière si frappante, aux règles les plus simples de l'architecture, en ne plaçant pas cette belle tour au milieu de l'édifice, dans lequel, d'ailleurs, l'irrégularité se fait remarquer jusque dans les moindres détails. Portes, fenêtres, rien n'est d'accord, et tout dans cette architecture gothique présente à l'œil une bizarrerie tout-à-fait originale.

Regnard, dans son voyage aux Pays-Bas, raconte qu'il a lu une inscription latine placée à l'hôtel-de-ville, qui portait que l'architecte, après que cet édifice fut terminé, se pendit de désespoir, parce qu'il s'aperçut qu'il n'avait point placé cette tour dans le milieu du bâtiment. Je ne sais si Regnard a vraiment lu cette inscription; mais je l'ai cherchée en vain dans toute la maison de ville, où je n'en ai trouvé aucune, pas même aux deux superbes fontaines en marbre blanc et bronze, qui en ornent la cour.

Il est à croire que toute cette histoire pourrait être un conte fait à plaisir. Car, comment se persuader qu'un si grand architecte ne se soit aperçu qu'après l'ouvrage fini, que la tour n'était pas au milieu du bâtiment? Ne doit-on pas penser plutôt que son dessein a été de faire une ordonnance bizarre, ou que quelque

Digitized by Google

cause physique ou politique, l'a empêché de suivre un plan régulier? Ceci deviendrait d'autant plus possible, si, comme on assure, les fondemens de cette maison de ville n'ont pu être établis que sur des cuirs de bœuf, parce que le sol était tout marécageux.

La place du grand marché public est une des plus remarquables de toute l'Europe. C'est un parallélogramme régulier d'une belle grandeur, orné à ses quatre faces de bâtimens, souvent très-différens entre eux de forme et d'architecture, mais néanmoins construits d'après un plan général et avec beaucoup de somptuosité. Ils étaient chargés d'ornemens, dont quelques-uns tenaient leur rang parmi les plus belles productions de la sculpture, mais qui ont été détruits pendant la révolution.

Une des deux petites façades, quoique renfermant plusieurs maisons, ne forme qu'un seul bâtiment ci-devant bien orné, entre autres d'une renommée faite par le Quesnoy et des bustes des ducs de Brabant. La façade opposée à celle-ci est composée de différens bâtimens, qui ont appartenu à autant de corps de métiers, lesquels semblent avoir travaillé à l'envi pour se surpasser pour la dépense et les ornemens. L'une des grandes façades, outre la maison de ville, présente encore plusieurs maisons, riche-

Digitized by Google

ment ornées par les ci-devant corps de métiers. Enfin la dernière façade, outre plusieurs maisons pareilles aux précédentes et appartenant aussi à des corporations bourgeoises, renferme le très-ancien bâtiment, nommé *la maison du roi*, fort bien bâti en style gothique. Comme bien national, il vient d'être vendu publiquement à la préfecture, où le ci-devant marquis d'Arconati l'a acquis. Après en avoir fait restaurer la façade, il y a fait remettre les deux anciennes inscriptions qui avaient été effacées, et il y en a fait ajouter une moderne qui le concerne lui-même.

Voici les trois inscriptions qu'on lit sur la façade de la maison du roi. Première, qui fait un chronogramme : « hIC VotUM paCIs pU-« bLICæ ELIsabeth ConseCraVIt. » Ce qui donne l'année MDCXXV. Deuxième : « A peste, « fame et bello libera nos, Maria pacis. » Troisième : « Paulus Arconati Visconti, Bruxellensium « votis prospiciens, ædificium hoc, ab Isabella « Clara Eugenia, Belgicum feliciter moderante, « anno domini 1625, instauratum, Deique matri « consecratum, ære proprio comparatum, ser-« vavit, utilitatique publicæ dicavit, anno 1811. »

M. Dumuis a décrit en peu de mots le genre d'architecture particulier aux édifices des Pays-Bas : « En général, dit-il, le ton d'architecture

Digitized by Google

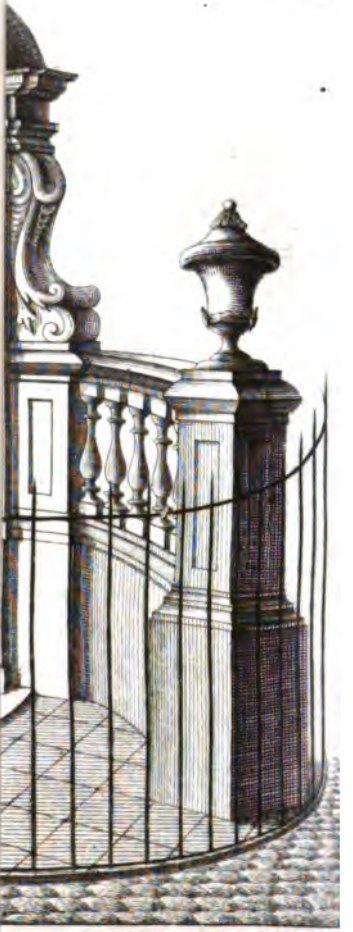
« et des ornemens de sculpture qui règne dans « presque tous les édifices publics des départemens réunis, est d'un style particulier; c'est « un mélange d'architecture gothique et moresque, qui étonne plus par la hardiesse, la « grandeur et la légèreté, que par la beauté « des formes et le charme des proportions. Ce « genre de construction a été apporté par les « Espagnols, qui le tenaient eux-mêmes des « Maures, qui l'avaient introduit en Espagne. »

Parmi le grand nombre de fontaines dont les rues de Bruxelles sont ornées, et qui ont fréquemment la forme d'un obélisque, celle dont on parle le plus, quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'elle soit la plus belle, est connue sous le nom de *Manneke-Piss* : elle est fameuse dans toute l'Europe. Plusieurs souverains l'ont été voir, et particulièrement Louis XV, qui lui a fait présent d'une riche garde-robe, dont on pare, les jours de procession, cette jolie figure d'enfant en bronze, qu'on assure être du Quesnoy, et dont, dans tous les cas, la beauté et la nudité font tout le mérite de cette fontaine représentée planche XIII.

Les églises de Sainte-Gudule et de la Chapelle sont les plus grandes et les plus remarquables par la magnificence et la richesse de leurs ornemens et des nombreux tombeaux,

Digitized by Google

P/. XIII.



TAINES DE BRUXELLES

Digitized by Google

Digitized by Google

LÉGIALE À BRUXELLES

Digitized by Google

Digitized by Google

en marbre noir et blanc, qui renferment les dépouilles mortelles de plusieurs grands seigneurs, princes et anciens gouverneurs des Pays-Bas. On voit dans la nef de Saint-Gudule, une chaire de vérité faite en bois de chêne d'une beauté admirable. Cette superbe pièce de sculpture porte au bas, en lettres d'or, *han, Verbruggen, Ant: inv : delin : et fecit.* Ce Henry Verbruggen, d'Anvers, l'a achevée en 1699, pour l'église des Jésuites de Louvain, d'où elle a été transférée, après la suppression de cet ordre, dans l'eglise de Sainte-Gudule en 1776.

Le sujet du bas représente Adam et Eve, chassés du paradis par l'ange, et menacés par la mort. Ils se trouvent sous l'arbre de la science, dont les branches, chargées de pommes, sont occupées, du côté d'Ève, par des oiseaux et des animaux tels que le paon, le perroquet, le singe, qui représentent les défauts des femmes, et les branches du côté d'Adam, par l'aigle, l'autruche, etc., qui caractérisent les qualités des hommes. Le baldaquin soutenu par deux anges et par les branches de l'arbre, est couronné par une belle statue de la Vierge, tenant l'enfant Jesus debout. Elle a plusieurs anges à ses pieds, et elle écrase, au moyen d'une croix, la tête du serpent séducteur. Ce beau morceau de sculpture est représenté planche XIV.

Digitized by Google

Cette intéressante église est ornée, à l'extérieur par deux belles tours, où sont placés maintenant deux télégraphes. On voyait aussi, autrefois, autour du somptueux escalier en marbre bleu qui monte vers l'entrée principale, une balustrade qui a été tellement ruinée pendant la persécution contre le culte religieux, que, parmi plusieurs changemens utiles pour élargir les passages autour de l'église, on a fait le sacrifice de cette belle balustrade.

Depuis que les Pays-Bas ont été réunis à la France, on a fait de grands changemens à cette église. Entre autres, on y a supprimé la plupart de ses nombreuses chapelles. Celles qui subsistent encore, sont d'une grande beauté par la richesse des ornemens en différens marbres remplis de sculptures. On remarque dans le chœur un tombeau de marbre noir, surmonté d'un lion de cuivre qui pèse, dit-on, plus de six mille livres. Ce mausolée renferme les cendres de Jean II, duc de Brabant, mort en 1312; de sa femme Marguerite, fille d'Edouard, roi d'Angleterre, décédée en 1318; et de Philippe I, mort en 1430.

On voit aussi, parmi les autres monumens, une pierre sépulcrale de marble blanc, qui ferme l'entrée d'un caveau où sont enterrés plusieurs ducs, archiducs et archiduchesses

Digitized by Google

d'Autriche. Dans la nef, les connaisseurs admirent quatorze superbes statues, mesurant dix pieds chacune, et représentant le Sauveur, sa mère, et les douze apôtres; elles sont l'ouvrage d'excellens statuaires. On en distingue quatre de Jérôme du Quesnoy, qui sont les plus estimées.

L'église de la chapelle est non moins remarquable par les magnifiques tombeaux qu'elle renferme, et parmi lesquels on distingue surtout le mausolée de la famille Spinola, et celui de Jean Brueghel, surnommé de Velours, ce peintre vraiment unique en son genre par la délicatesse inimitable de sa touche spirituelle, et par le dessin extrêmement correct et l'expression tout-à-fait naturelle, joints à l'à-plomb parfait qu'on admire dans ses petites figures.

La salle de spectacle est très-vaste, très-belle, et peut contenir dix-huit cents personnes, mais en sortant je faillis d'être écrasé par la foule, tant les couloirs, les issues et les escaliers sont resserrés, étroits, par conséquent très-dangereux en cas d'accident. Aussi va-t-on bâtir, sur le même emplacement, en y incorporant plusieurs terrains voisins, une autre salle qui sera construite sur un nouveau plan, où toutes les précautions nécessaires pour la sûreté des spectateurs se trouveront réunies.

Digitized by Google

Le spectacle de Bruxelles jouissait autrefois d'une grande réputation, tant pour son orchestre que pour sa troupe, qui a fourni maint excellent sujet aux théâtres de Paris. Si les choses ne se trouvent plus les mêmes aujourd'hui, il n'en faut chercher la cause que dans la perte qu'a faite la ville, de la plupart des étrangers et des personnes opulentes qui faisaient subsister le spectacle, dont d'ailleurs la cour seule supportait en grande partie la dépense par son abonnement. Peut-être est-ce là aussi la cause du peu de goût pour le théâtre que semblent manifester les Bruxellois, par le bruit qu'ils se permettent de faire pendant les représentations?

Outre le théâtre principal, situé place de la Monnaie, il s'en trouve un autre, bâti dans un des massifs du parc. Celui-ci était aussi très-fréquenté autrefois, sur-tout du tems de la bonne troupe flamande qu'avait formée le ci-devant directeur d'orchestre Vitzthumb, comme aussi du tems de l'aimable troupe enfantine dont a joui Bruxelles. Mais ce dernier théâtre ne sert presque plus, depuis les priviléges trop exclusifs qu'on a été obligé d'accorder à la troupe du grand théâtre pour l'empêcher de crouler, faute de recettes suffisantes.

En grande partie les rues de cette ville sont

Digitized by Google

larges et bien percées, et la plupart des maisons dans les principaux quartiers sont d'une magnifique architecture, proprement peintes à l'huile, et ornées très-souvent de pilastres d'ordre ionique. Presque toutes les maisons dans le voisinage du grand marché portent un même millésime, pour avoir été rebâties en une même année, après que le Maréchal de Villeroy les eut toutes réduites en cendres, en bombardant cette ville au mois d'août 1695. Tous ces édifices, en si peu de tems mieux rebâtis qu'ils n'étaient avant, attestent combien Bruxelles était riche à cette époque-là!

Les couleurs blanche, jaune-nanquin, et vert-pâle, sont en général celles que l'on emploie ici pour ranimer les façades extérieures. La plupart des maisons anciennes sont terminées encore, depuis le temps des Espagnols, par un pignon. Quoique la partie de la ville, appelée *le rivage*, soit la plus mal-saine, c'est elle, néanmoins, qui offre le plus de facilité au commerce en gros, par les différens bras et quais du canal, et ci-devant par l'avantage que lui donnait le magnifique entrepôt, qui est devenu maintenant inutile. La place Saint-Michel, dans le voisinage de la superbe rue neuve, mérite l'attention de tout voyageur: c'est un grand carré long, formé par de très-beaux bâtimens

Digitized by Google

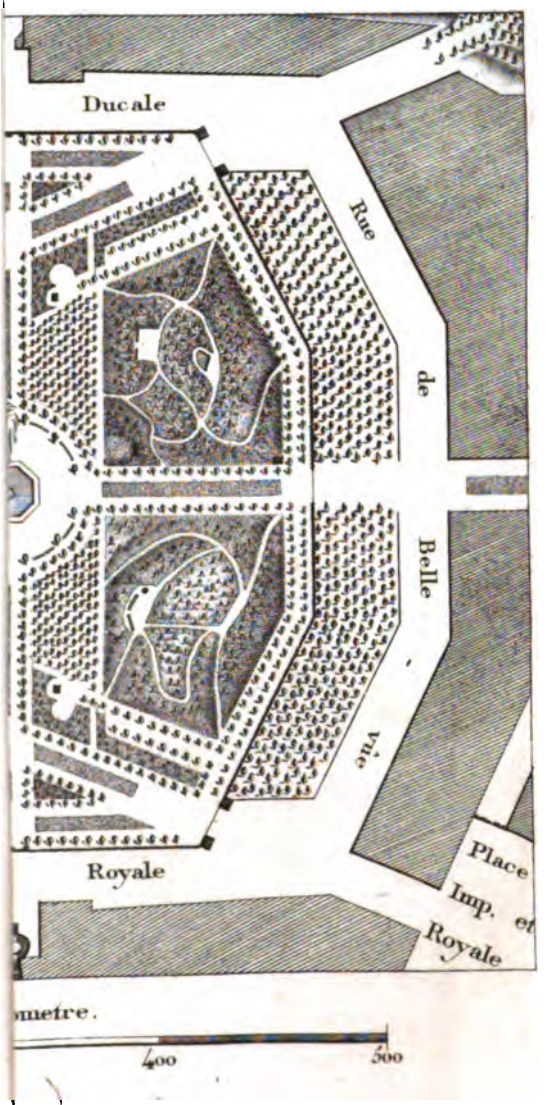
d'une même architecture, ornés de pilastres d'ordre dorique. Depuis quelques années, on y a fait une promenade, en dépavant le milieu, et en y plantant des tilleuls en quinconce, environnés d'une balustrade en bois. La nouvelle place du Marché aux grains est fort belle aussi; mais les riches façades qui l'environnent, ont chacune leur architecture à part.

Aucune ville en Europe ne possède une promenade extérieure, comparable à celle appelée ici *l'Allée verte*, dont je ferai ci-après la description, comme aucune ne possède une promenade intérieure qui soit comparable au parc de Bruxelles, dont on voit le plan, pl. XV. Rien de plus imposant et de plus riche que les magnifiques bâtimens qui entourent ce parc, sur-tout la façade admirable et vraiment unique qui occupe toute une rue, et au milieu de laquelle on voit le magnifique palais, appelé ci-devant *le Conseil de Brabant*, où siége aujourd'hui la Cour impériale d'appel, et dont le fronton majestueux offre, en ronde-bosse, un groupe allégorique sur la justice; morceau admirable qui fait honneur à l'art statuaire. La planche XVI donne une faible idée de cette superbe façade.

Quant au parc lui-même, bien supérieur à la plupart des jardins publics de l'Europe, il est

Digitized by Google

Pl. XV



Digitized by Google

Digitized by Google

pl. XVI.

un

Digitized by Google

Digitized by Google

une salle pour les spectacles, une autre l

Digitized by Google

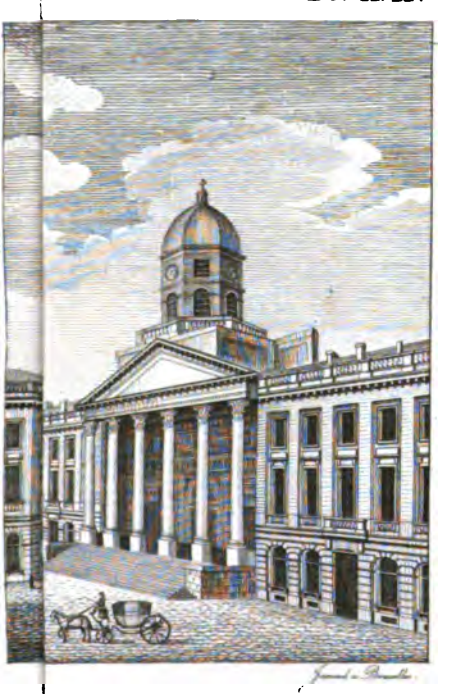
les bals, un café avec plusieurs billards et autres jeux, et un établissement de traiteur. En sortant du parc, on rencontre d'un côté la place de Louvain; de l'autre côté, la magnifique Place-royale représentée planche XVII, qui est d'une beauté admirable par l'architecture régulière de ses somptueux bâtimens, et, sur-tout par le superbe portique de la charmante église neuve de Coudenberg, dont six colonnes corinthiennes soutiennent majestueusement un fronton simple, mais qui produit le plus bel effet.

C'est sur cette place qu'on voyait autrefois la statue du bien-aimé Prince Charles de Lorraine; cette belle statue, qui a coûté une somme si considérable au pays, a eu un sort bien malheureux: car, lors de l'entrée de Dumouriez dans la Belgique, elle fut jetée à terre, et les Autrichiens étant rentrés dans le pays, on l'a replaça avec pompe. Mais, de nouveau abbatue pendant la guerre, elle a été transportée en France. Sur le piédestal on lisait les inscriptions suivantes. D'un côté:

Carolo Alexandro
Lotharingiæ et Barri duci,
Supremo
Equitum Teutonicorum magistro,
Pro Maria-Theresia Aug.

Digitized by Google

Pl. XVII.



PARC À BRUXELLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Belgii præfecto,
Optimo principi,
Patriæ deliciis;

Du côté opposé :

Quòd per lustra quinque
Sacris excultis, legibus æquis sancitis,
Agris erectis, excitatis artibus,
Commercio propagato, perpetuâ rerum
Copiâ procuratâ,
Publicam felicitatem asseruerit;
Ordines Brab. grati posuere
Anno MDCCLXIX.

Sur cette place même, je pris un fiacre et me fis conduire au château impérial et royal de Schonenberg (Beau mont), situé sous la commune de Laeken, bâti par feu l'archiduchesse Marie Christine, pendant son séjour aux Pays-Bas, et possédé, depuis lors, par S. M. l'Empereur Napoléon. La planche XVIII en représente la façade d'entrée. J'obtins la permission d'entrer dans ce château, et de parcourir une partie des jardins. Ceux-ci s'étendent sur une colline d'une pente douce, et très-agréable par la magnifique vue dont on y jouit du côté du canal où passe la belle route d'Anvers. La grotte souterraine, les temples de l'Amitié et du Soleil, que l'on voit dans ces

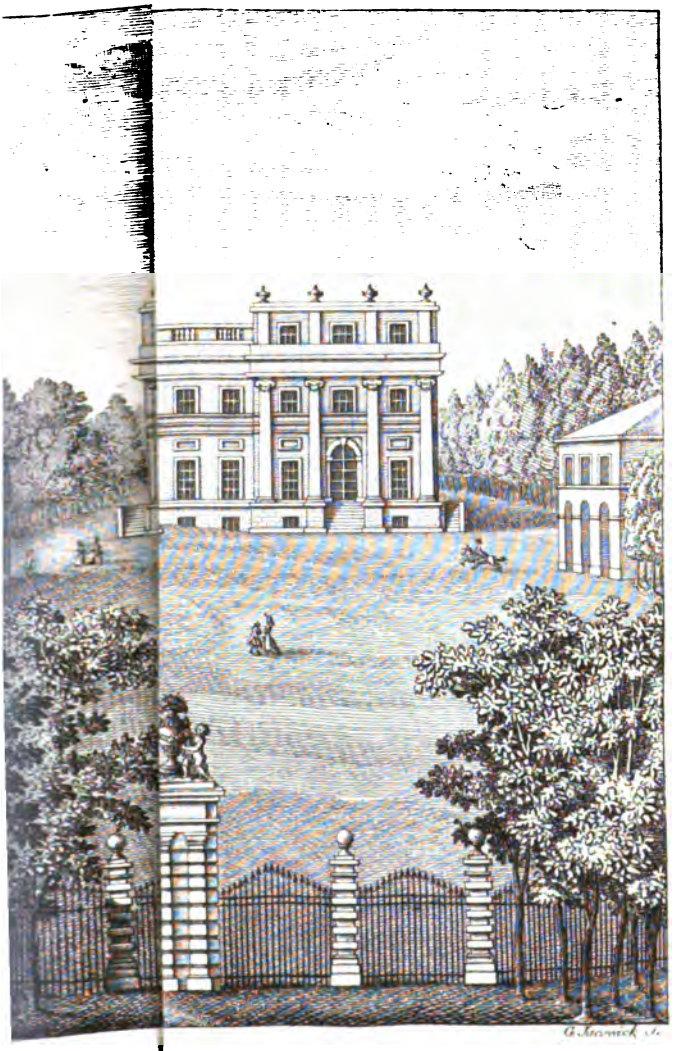
Digitized by Google

jardins, sont des ouvrages qui méritent l'attention des voyageurs. Malheureusement, la fameuse tour chinoise n'existe plus !

Entre les motifs, qui m'avaient déterminé à entreprendre mon premier voyage aux Pays-Bas, un des principaux avait été l'espérance d'y voir une multitude des meilleurs tableaux des écoles flamande et hollandaise, pour lesquelles la vérité tout-à-fait magique qui les distingue dans l'exécution, m'avait inspiré une sorte de passion, de même qu'à M. Edouard Pingret, mon compatriote, artiste plein de talent et de zèle, qui s'était déterminé avec empressement à s'associer avec moi pour ce voyage.

Mais je me suis trouvé singulièrement trompé dans mon attente, tant lorsque j'ai parcouru une partie des Pays-Bas en compagnie de cet artiste à mon premier voyage, que lorsque je les ai parcourus tout entiers seul à mes deux voyages suivans. Car, au lieu d'y rencontrer cette abondance de bons tableaux flamands et hollandais à laquelle nous nous attendions, nous avons acquis la désagréable certitude qu'ils ont été presque tous enlevés hors du pays, et que rien n'est plus rare, aujourd'hui, que de trouver une production distinguée, d'une de ces deux séduisantes écoles, dans son propre pays.

Digitized by Google



PALAIS PRES DE BRUXELLES

Digitized by Google

Digitized by Google

Il ne faut donc pas s'étonner si, jusqu'ici, j'ai à-peu-près gardé le silence sur l'article des tableaux en parlant des villes par où j'ai passé : la raison en est que, dans aucune de ces villes, je n'ai eu le bonheur de rencontrer un morceau assez méritant, pour en rendre compte à mes lecteurs. Heureusement que, dans cette disette de bons tableaux, devenue si générale aujourd'hui, j'ai trouvé à Bruxelles, chez M. le conseiller De Burtin, de quoi me dédommager sur ce point, et jouir à mon aise de la réunion la mieux choisie d'excellens tableaux très-bien conservés, de mes écoles favorites, qu'il soit possible de rencontrer.

Aussi, ce que la ville de Bruxelles offre de plus intéressant pour tout voyageur curieux, c'est sans contredit la magnifique collection de tableaux qui appartient à M. De Burtin père, conseiller du ci-devant gouvernement général des Pays-Bas, membre de la plupart des sociétés savantes, également connu par les ouvrages très-utiles qu'il a publiés, et par l'accueil aimable que les voyageurs rencontrent chez lui ; accueil qui m'a valu l'avantage de pouvoir étudier aussi souvent, et aussi long-tems que j'ai voulu, soit seul, soit en compagnie de quelque artiste habile, le trésor que possède M. De Burtin, en productions de la peinture ; ce qui m'a mis en

Digitized by Google

état de rendre compte à mes lecteurs d'une collection dont tous les morceaux, sans aucune exception, annoncent le vrai connaisseur, et sont d'un choix si précieux, sans le moindre mélange de pièces médiocres, qu'on chercherait en vain par-tout ailleurs une semblable réunion de merveilles de la peinture.

Quoique M. De Burtin ait inséré les descriptions les plus lumineuses et les plus instructives de ses tableaux dans le dernier chapitre de son intéressant *Traité des connaissances nécessaires aux amateurs de tableaux;* je crois ne pas pouvoir me dispenser de donner à mes lecteurs une idée succincte de sa riche collection; soit parce que l'ouvrage de M. De Burtin est encore trop nouveau pour pouvoir être aussi répandu que l'exigerait son utilité générale, soit parce que je saisis avec plaisir l'occasion de parler de plusieurs chefs-d'œuvre qui ornent la collection de ce savant amateur, et dont il n'a pu parler lui-même, n'en ayant fait l'acquisition qu'après avoir publié son ouvrage.

Les tableaux de M. De Burtin, tous également bien choisis, et tous originaux peints par les maîtres les plus renommés, vont au-delà de deux cents. Ils occupent cinq chambres et un salon qui est éclairé avec beaucoup d'art. Ils sont tous d'un genre si agréable, si parfai-

Digitized by Google

tement conservés, si richement encadrés, et arrangés avec tant d'intelligence et de bon goût, qu'ils éblouissent lorsqu'on y jette les yeux, et que l'œil le plus exercé a de la peine à y faire un choix.

Fort étonné de l'embarras que j'éprouvais chaque fois que je voulais fixer un tableau en particulier, je me suis enfin aperçu que tous étaient si bons, que chaque tableau semble nuire par son mérite à ses voisins; tandis qu'en général, dans les autres collections, des tableaux mauvais ou médiocres semblent augmenter le mérite de ceux qui sont vraiment bons. Aussi, n'est-ce qu'à force de revoir que je suis parvenu à distinguer parmi tant de beautés réelles et parmi tant de chefs-d'œuvre de l'art, quelques tableaux qui, par leur plus grande rareté, ou par leur capitalité, m'ont paru exiger que j'en fisse une mention particulière; entre ces tableaux je me suis attaché par préférence aux articles nouvellement acquis, que M. De Burtin n'a pu par conséquent décrire lui-même, avec ses autres tableaux, dans le vingtième chapitre de son ouvrage ci-dessus cité, où ils sont classés dans un ordre alphabétique que je vais suivre.

Je ne crains pas de dire que le tableau de Van Aelst, décrit au n° 1er de ce vingtième chapitre, est un morceau vraiment étonnant, qui

Digitized by Google

laisse loin derrière lui tout ce que Mignon, de Heem, Rachel Ruysch et Van Huysum, ont peint de plus magique en ce genre.

Le paysage, par Jacques d'Arthois, dont M. De Burtin vient de faire l'acquisition, est un tableau au-dessus de tout éloge, et tellement supérieur à ce que j'ai vu jusqu'ici de ce maître, qu'il égale en tous points les meilleurs paysages de Claude le Lorrain, dont on y voit tout le style, joint au pinceau le plus délicat.

Le Van Balen, n° 4 du même chapitre, et sur-tout sa Purification du peuple d'Israël, acquise depuis peu par M. De Burtin, placent cet artiste parmi les plus grands maîtres, et prouvent que tout ce qui paraît sous son nom, dans les ventes publiques, ne peut avoir été peint par lui, dont le dessin vaut celui de l'Albane, et le pinceau celui de Mieris.

Parmi les trois tableaux de Both, décrits par M. De Burtin, celui n° 12 est, à mes yeux, un admirable morceau. Aussi était-il un des plus beaux ornemens de la galerie ducale de Brunswick, dont il vient, et où il était connu pour le chef-d'œuvre de Both.

Le paladin Astolfe, peint par Michel-Ange Buonaroti, et décrit au n° 21 par M. De Burtin, est celui entre tous ses tableaux, qui m'a le plus frappé, non-seulement par son effet surprenant,

Digitized by Google

dans lequel il surpasse Rembrandt même, mais aussi par la singularité de la composition, par la correction anatomique du dessin, par la difficulté des attitudes, la sévérité des expressions, et la vérité des raccourcis. Le monogramme de Michel-Ange s'y lit d'une manière non douteuse: les ombres, point fondues, mais hachées, dénotent l'habitude d'un peintre à fresque; et les ornemens d'or, d'argent et de pierres en relief, trahissent un homme plus accoutumé au ciseau qu'au pinceau, comme l'était Michel-Ange Buonaroti.

Entre les tableaux bien avérés d'Albert Durer, que renferme cette collection, j'ai sur-tout admiré le Chevalier intrépide, n° 39, que je regarde comme le meilleur ouvrage de ce grand artiste; et le n° 40, portrait de sa maîtresse, âgée de dix-huit ans, peinte en 1497, lorsqu'Albert Durer était dans sa vingt-sixième année, tandis que ses biographes assurent que son plus ancien tableau est de 1504.

Non-seulement M. De Burtin est riche en tableaux de Van Dyck, mais il a aussi le bonheur de posséder le Mariage de Sainte-Catherine, ce merveilleux chef-d'œuvre de ce maître, décrit n° 43, qui est, de l'aveu de tous les connaisseurs, le morceau le plus parfait qui soit sorti du pinceau de cet excellent artiste. L'on peut en dire

Digitized by Google

autant du Concert de la famille Van Eyck d'Anvers, décrit n° 57, en le comparant aux autres ouvrages du célèbre Gonzales Coques, surnommé pour son mérite le petit Van Dyck.

Quoique la Sainte-Famille du Guide, n° 59, qu'on pourrait avec raison appeler le Silence de Guido Reni, n'offre qu'une composition de quatre figures, petite nature, et que, par conséquent, ce tableau ne soit pas fort remarquable par sa capitalité, il m'a tellement charmé par l'élégance de la composition, par le choix du dessin, la beauté idéale des mains et des têtes, et par l'expression pleine de graces, que je n'hésite pas à le ranger parmi les productions les plus précieuses de l'art.

J'ai remarqué avec plaisir que M. De Burtin possède jusqu'à cinq tableaux de Charles du Jardin, y compris les deux qu'il a nouvellement acquis, et qui sont deux vrais petits bijoux dans la meilleure manière de ce grand artiste. Mais son chef-d'œuvre, décrit sous le n° 74, est un tableau si merveilleux et si capital, que je ne pourrais jamais le louer autant qu'il le mérite, et selon l'impression qu'il m'a faite.

Une bataille très-capitale de Jean Lingelbach, et le merveilleux portrait de l'illustre pensionnaire de Hollande Catz, dans lequel Théodore Keyser a égalé et réuni les talens de Rubens et

Digitized by Google

de Van Dyck, occupent, selon moi, un rang distingué parmi les nouvelles acquisitions de M. De Burtin.

Entre les cinq morceaux de Gabriel Metzu, que possède M. De Burtin, il en est deux qui exigent une mention particulière : savoir, la Belle Évanouie, n° 89, et le Repas de l'Amiral, n° 90. Ils sont l'un et l'autre si magiques et si capitaux, que je suis embarrassé sur le choix. Tout bien considéré néanmoins, le n° 89 me séduit davantage.

L'Église de Pierre Neefs le père, n° 102, et le Clair de Lune d'Arent Van Derneer, n° 103, sont deux véritables merveilles de l'art, auxquelles je ne trouve rien de comparable entre tous les ouvrages que j'ai vus de ces maîtres.

Le Corps-de-garde, de quatre figures, décrit par M. De Burtin, sous le n° 104, est le morceau le plus capital que je connaisse parmi les ouvrages bien avérés de Gaspard Netscher. Je préférerais néanmoins, pour l'exécution extraordinairement précieuse, la Tricoteuse hollandaise, du même maître, décrite n° 97 par M. De Burtin, et très-connue par l'estampe gravée après par Wille, qui a mal-à-propos attribué ce bijou de l'art à François Van Mieris le vieux.

Parmi les quatre morceaux de Rembrandt, dont deux beaux portraits avec les mains et

Digitized by Google

deux sujets historiques, j'ai été le plus frappé par le n° 124, représentant Isaac qui donne sa bénédiction à Jacob; tableau dont on ne peut assez admirer le judicieux effet et la touche savamment strapassée.

Entre les sept tableaux de Rubens que possède M. De Burtin, le portrait d'un prieur des Augustins, n° 132, me paraît la tête la plus étonnante qu'ait peinte ce grand homme. Mais j'admire la Vierge qui remet l'enfant divin à Saint-François, comme un des plus frappans et des plus précieux entre ses tableaux à composition; et je félicite M. De Burtin d'avoir pu remplacer par un morceau si distingué le chef-d'œuvre de Rubens, décrit n° 131, dont les circonstances du tems l'avaient engagé à se défaire pour la somme de cent mille francs, prix bien considérable, il est vrai, mais bien inférieur encore au mérite réel du tableau.

La Vierge de Sassoferrato, n° 141, m'a paru un *non plus ultrà* de l'art, tant pour le dessin, que pour l'illusion étonnante que produit ce merveilleux tableau, quoique tout clair, et sans aucune opposition marquante dans les tons et les couleurs.

Des trois morceaux de Terburg que renferme cette collection, celui qui est décrit, n° 168, sous le titre de *Vengeance de Terburg*, est, à

Digitized by Google

mes yeux, un tableau vraiment classique, au-dessus de tout éloge, et digne de faire l'ornement des premières galeries.

Le repas chez le Pharisien, par Paul Véronèse, est un morceau très-frappant, et d'autant plus précieux pour tout amateur de l'art, qu'il est l'original en petit, tout-à-fait clair et bien conservé, du grand tableau placé dans le salon d'Hercule à Versailles, et donné à Louis XIV par la république de Venise; mais qui est réduit en un tel état, qu'il est devenu méconnaissable.

Quelque excellens que soient, en général, les tableaux acquis par M. De Burtin, depuis la publication de son ouvrage sur la peinture, je ne puis manquer d'accorder la préférence à l'admirable chef-d'œuvre de Léonard da Vinci, dont la composition capitale, de six figures petite nature, et de deux animaux, représente le Portement de Croix. Ce merveilleux morceau est composé et exécuté avec tant d'art et de sagesse, qu'on ne sait quoi y admirer le plus, soit la perfection du dessin et de l'expression, soit l'excellence et la vigueur du coloris, soit le fini précieux, inimitable dans l'exécution. Si à un mérite aussi étonnant j'ajoute l'extrême rareté des tableaux de Léonard da Vinci, je dois juger impayable un morceau aussi capital

Digitized by Google

et aussi bien conservé de ce célèbre astiste.

Parmi les trois tableaux vraiment magiques de Jean-Baptiste Weenix, que M. De Burtin possède, la Bergère endormie, n° 181, est, de l'aveu de tous les connaisseurs, une des plus merveilleuses productions de l'art; et, parmi les deux morceaux de Jean Weenix, j'ose en dire autant du n° 184, connu pour son chef-d'œuvre, représentant un lièvre et plusieurs autres animaux, tant morts que vivans, dans un paysage qui fait illusion.

La Poissarde, n° 186, précieux bijou du chevalier Van Derwerff, exige que j'en fasse une mention particulière, non seulement pour la rareté extraordinaire du sujet parmi ceux de ce maître; mais sur-tout pour le coloris vrai et très-vigoureux, et le ton chaud et velouté qui le distinguent si avantageusement de ses autres ouvrages, si souvent froids et sentant l'ivoire.

Quelque remarquable que soit le mérite des morceaux que je viens de citer, il s'en faut bien qu'il nuise en aucune façon à celui des autres tableaux qui composent cette collection. Non, je le répète, tout y est si bon et si bien choisi, que le moindre tableau semble y disputer le pas à tous les autres, et que toute la différence ne consiste que dans la capitalité ou dans une plus grande rareté.

Digitized by Google

Aussi, puis-je assurer que tous ceux qui verront cette réunion de merveilles de la peinture, y admireront autant que moi non seulement les chefs-d'œuvre dont j'ai parlé, mais aussi ceux de Backhuysen, Bénédette, Berchem, Brekelenkamp, Camphuysen, Van Delen, Elzhaimer, Everdingen, Jean de Heem, Van der Heyden, Jordaans, Lairesse, Philippe Lauri, Maratte, de Moor, Van der Poel, Poelemburg, Pynacker, Schalcken, Jean Steen, Titien, François Trévisani, Adrien van den Velde, Guillaume van den Velde, Ary de Voys et de plusieurs autres grands artistes, de la plupart desquels M. De Burtin possède plus d'un morceau.

Je dois ajouter qu'on trouve encore dans cette précieuse collection jusqu'à seize tableaux de choix de David Teniers; neuf de Dietrici, entre lesquels trois sur-tout sont vraiment merveilleux; huit de Van Dyck, et autant d'Ostade; cinq de Miéris, et autant de Philippe Wouwermans et de Henri Roos; trois de Champaigne; deux d'Asselyn, du Carache, du Guide, de Jean Hackert, de Holbein, de Jean van Huysum, de Potter, de Jacques Ruisdaal et de Jean Wynants; sans parler des beaux morceaux de Breenberg, Albert Cuyp, Van der Does, Geminiani, de Helt Stockade, de Heus, Van Slingelant, et autres excellens peintres, de chacun desquels M. De Burtin ne possède qu'une seule pièce.

Digitized by Google

Je m'étais proposé de donner la description un peu détaillée d'une partie des morceaux les plus intéressans que renferme cette riche collection; mais la difficulté d'égaler la manière claire, concise et savante, avec laquelle M. De Burtin a analysé lui-même ses tableaux, m'a fait renoncer à cette entreprise; et je crois ne pouvoir mieux faire que d'engager les amateurs de la peinture à lire son *Traité des connaissances nécessaires aux amateurs de tableaux;* ouvrage de la plus grande utilité, et dont le vingtième chapitre, entre autres, offre un modèle si parfait de descriptions analytiques, qu'elles paraissent en quelqne façon pouvoir suppléer à la vue des tableaux mêmes.

La maison de M. De Burtin ne présente pas seulement au voyageur curieux la vue de la plus belle collection de tableaux, mais aussi celle du plus riche cabinet d'histoire naturelle qu'on puisse trouver dans la Belgique; d'une bibliothèque nombreuse et choisie; d'une jolie collection de camées et d'entailles tant antiques que modernes, et d'une cassette à tiroirs, avec onze cents divisions, toutes remplies de pierres fines et demi-fines polies.

Son cabinet d'histoire naturelle occupe seul trois places, où les objets sont rangés dans des armoires, vitrées par le haut, et à tiroirs par

Digitized by Google

le bas, comme aussi sur de belles pyramides, tournantes sur pivots, où l'on peut voir à l'aise, sous des cloches de verre, les plus belles mines d'or et d'argent. Ce cabinet est sur-tout riche en coquillages, en plantes marines, en minéraux, en pierres et en pétrifications ou fossiles accidentels. Parmi ces derniers se distinguent avantageusement plusieurs grandes tortues et plusieurs noix de cocos pétrifiées, de même que plusieurs autres fossiles vraiment uniques, faisant partie de ceux que M. De Burtin a découverts dans les environs de Bruxelles, et qu'on trouve décrits et représentés avec leurs couleurs naturelles dans le très-intéressant ouvrage que ce savant a publié sous le titre d'Oryctographie de Bruxelles, volume grand in-folio, avec trente-trois planches enluminées, représentant les espèces très-nombreuses de ces fossiles accidentels.

Outre la précieuse collection de tableaux que possède M. De Burtin, j'ai trouvé encore à Bruxelles les collections suivantes : 1° celle du Musée, qui occupe une suite de plusieurs salles à l'ancienne cour, et dans laquelle on distingue, entre autres, une belle Élévation de la Croix, tableau capital dans la meilleure manière de Van Dyck; plusieurs tableaux de Rubens, surtout son Saint-Bavon et son Saint-Livin; la Pêche,

Digitized by Google

le Saint-Julien et autres bons tableaux de Crayer; deux très-bons ouvrages de Philippe de Champaigne : savoir, la Sainte-Geneviève et la Présentation au Temple, morceau capital vraiment admirable ; une sainte famille avec ses deux volets, chef-d'œuvre fort agréable de Henri de Clerck, né à Bruxelles en 1570; un beau paysage de Jacques d'Arthois, et plusieurs autres bons ouvrages de maîtres estimés, entre lesquels j'en ai vu avec plaisir quelques-uns de ceux *qui* se rapprochent beaucoup de l'origine de la peinture à l'huile. Les curieux peuvent se procurer au même Musée un livret contenant les descriptions bien faites de tous les tableaux.

2° La collection de MM. Plowitz et Danoot, banquiers, rue d'Aremberg, où j'ai sur-tout admiré deux merveilleux paysages de David Teniers; un charmant tableau de Thyssens, élève de Van Dyck, et un bon portrait de Rembrandt dans sa manière strapassée. J'y ai encore remarqué une Vénus dans le goût du Titien ; une très-belle copie de la Joconde de Léonard de Vinci, si ce n'en est pas une répétition; un grand tableau, qui a beaucoup souffert, représentant la Sainte-Famille debout, dont l'ordonnance ne peut guère faire honneur à Rubens, auquel on l'attribue; et quelques autres tableaux, qui ont un vrai mérite, sans être absolument de premier choix.

Digitized by Google

3° La collection de M. Reynders, Place-Royale, qui renferme plusieurs bons tableaux de l'école hollandaise, entre autres un paysage marquant de Berchem, un de Jacques Ruisdaal, deux de Hobbema, un de Philippe Wouwermans, deux très-jolis petits tableaux de Pierre van Slingelant, un de Gabriel Metzu, et quelques autres.

4° M. de Man, près du Meyboom, a commencé, depuis quelques années, à former un cabinet d'histoire naturelle et une collection de tableaux, parmi lesquels on en remarque déja plusieurs qui annoncent un bon goût dans leur possesseur.

5° M. Tiberghien, banquier, place de la Chancellerie, a orné la grande salle et plusieurs chambres du bel hôtel qu'il occupe, en tableaux de chevalet, proprement encadrés, mais qui annoncent plutôt son amour pour l'art, et son desir de meubler très-agréablement et dans le meilleur goût ses appartemens, que le projet de former un cabinet de tableaux proprement dit.

6° Le ci-devant duc d'Ursel, maire de Bruxelles, commence à former une collection de tableaux, qui jusqu'ici ne peut être que peu de chose, mais qui promet de devenir un jour honorable pour la ville de Bruxelles, si cet amateur veut bien consacrer annuellement à sa noble passion pour l'art, une partie de l'excédent que doivent lui laisser ses immenses richesses.

Digitized by Google

7° L'hôtel du sénateur, ci-devant duc d'Aremberg, renferme encore des tableaux, mais qui ne sont plus que le restant de l'espèce de collection faite par feu le grand-père de ce sénateur, dont on assure que les meilleurs morceaux ont été envoyés en Westphalie; d'où néanmoins on prétend qu'ils vont être renvoyés à Bruxelles.

Personne n'ignore que, depuis la révolution, les meilleurs tableaux ont été enlevés hors des églises de Bruxelles, et que le plus grand nombre de celles-ci a été supprimé ou même démoli, entre autres, la très-belle église des Jésuites. Parmi celles qui ont été conservées, aucune ne m'a offert un tableau vraiment marquant, soit par son mérite intrinsèque, soit par le nom du maître.

La bibliothèque, placée dans le même palais que le musée des tableaux dont j'ai déja parlé, est la plus nombreuse et la plus riche que j'aie vue dans tous les Pays-Bas. Elle est composée de quatre-vingt mille volumes, dont un grand nombre traite de théologie, de littérature, de droit et d'histoire. Parmi les manuscrits qu'elle possède, j'ai remarqué les quatre suivans: une bible très-vieille, le théâtre de Térence, Virgile et Cicéron. Le même palais réunit aujourd'hui une superbe orangerie, un jardin botanique avec leçons, un cabinet d'histoire naturelle et

Digitized by Google

un cabinet de physique expérimentale avec leçons, les écoles publiques pour le droit et pour la médecine : enfin jusqu'à une école pour l'escrime.

Bruxelles réunit, dans une proportion avantageuse, tous les agrémens qu'on peut rencontrer dans Paris et dans les autres villes de la plus grande étendue, sans en offrir les inconvéniens nombreux dont se plaignent en général les étrangers. Nulle part on ne rencontre de meilleures auberges, entre lesquelles le voyageur peut choisir, selon la dépense qu'il se propose de faire. Les hôtels garnis, qui remplacent si mal les auberges à Paris, sont inconnus à Bruxelles, mais les chambres et les quartiers garnis s'y trouvent en quantité et à très-bon compte.

Tout ce qui est nécessaire ou utile à l'homme pour sa nourriture, pour son vêtement, pour son luxe ou pour ses plaisirs, s'y trouve aussi en abondance, et à des prix fort raisonnables. Outre deux boucheries, toujours copieusement fournies, j'y ai compté au-delà de vingt marchés publics, pour les grains, les légumes, les fruits, le beurre, le fromage, les œufs, le poisson de mer et de rivière, les bestiaux, la volaille, le gibier et autres comestibles, le bois, le charbon, les fleurs, etc.

Digitized by Google

C'est sur ces marchés publics qu'on peut observer les costumes des paysans et des paysannes flamands, dont la planche XIX offre un échantillon. Cette même planche présente aussi une bourgeoise ayant la tête couverte de cette espèce de voile fort commode, dont l'usage est si général aux Pays-Bas, depuis que les Espagnols y ont dominé, et qui est connu par-tout sous le nom de *faille*, mot que j'ai été fort étonné de ne pas rencontrer dans nos dictionnaires. Ces failles consistent en une pièce d'étoffe noire de soie ou de laine, longue de deux aunes et demie de France, large d'une aune $\frac{1}{8}$, et assez solide pour résister à la pluie. Les Flamandes savent l'arranger sur leur tête avec certaine élégance. Quoique les servantes s'en servent sur-tout, les meilleures bourgeoises ne laissent pas de s'en servir aussi, soit dans les mauvais tems, soit pour aller au marché ou à l'église.

Digitized by Google

Pl. XVIII.

U BRABANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Voyage de Bruxelles, par Vilvorde et Malines, à Anvers.

Une des routes les plus agréables que puisse présenter la France aux voyageurs, c'est sans doute celle entre Bruxelles et Vilvorde. En sortant de Bruxelles, pour peu que le tems ne soit pas trop pluvieux, on se détourne un peu à gauche de la chaussée, et l'on côtoie par une triple allée des plus imposantes, nommée l'*Allée verte*, le beau canal, dont l'autre côté est aussi bordé d'une allée et d'un large chemin, tandis que, entre l'allée verte et la chaussée qui est bien garnie d'arbres et de bâtimens, l'on voit des prairies très-fécondes, souvent remplies d'animaux domestiques qui y paissent.

A une demi-lieue à-peu-près de la ville, en sortant de l'Allée verte, on passe sur un pont qui conduit de l'autre côté du canal, le long duquel la route continue, côtoyant un bras de la Senne qui, en sortant de la ville, est destiné à nourrir le canal par l'écluse *du Chien*.

Des deux côtés de cette charmante route, on jouit successivement, dans un éloignement con-

Digitized by Google

venable, de la vue de plusieurs châteaux et biens de campagne, situés à mi-côte des hauteurs qni bordent de part et d'autre le vallon de la Senne. Quelque riches et agréables que puissent être tous ces bâtimens et les jardins, tant anglais que français, avec les eaux jaillissantes qui les accompagnent, aucun néanmoins ne peut être comparé au magnifique château impérial de Schonenberg, dont j'ai parlé ci-devant. A un quart de lieue de ce château, le bras de la Senne passe sous le canal pour aller rejoindre le bras dont il avait été séparé. La construction, au moyen de laquelle s'effectue ce passage, sans devenir dangereux au canal même, est appelée vulgairement *les Trois-Trous*. Elle excite l'admiration des voyageurs en général.

Outre les châteaux et biens de campagne, qu'on aperçoit à certaines distances du canal, l'on voit avec plaisir, à proximité de celui-ci, plusieurs belles maisons, guinguettes, fabriques, jardins, moulins à eau et à vent. Mais, entre tous, la superbe campagne bâtie près des Trois-Fontaines, par M. Walckiers de Gammarache, enlève tous les suffrages. Les Trois-Fontaines, hameau fort agréable, qui touche immédiatement à la campagne de Gammarache, a pris son nom d'une colonne d'où jaillissent trois fontaines, derrière laquelle est située la première

Digitized by Google

des écluses que la pente a rendues nécessaires pour la navigation de ce beau canal.

Un peu au-delà de cette écluse, et avant d'arriver au pont par lequel on entre dans Vilvorde, on rencontre la maison de correction, immense bâtiment, dont l'étendue et la population constante contribuent à prouver combien le nombre des méchans est grand parmi les hommes.

Sur cette belle route, qui est constamment aussi fréquentée que les rues d'une ville populeuse, je fus arrêté en plein jour avec mon compagnon, par un malheureux que nous prîmes pour un conscrit déserteur. Il s'était d'abord emparé de la bride de mon cheval, et me menaça de ne pas me laisser avancer avant que je ne lui eusse donné mon argent. Je lui jetai six francs qu'il feignit de ne pas vouloir prendre: mais je l'y contraignis bientôt, aussi bien qu'à lâcher la bride, en lui offrant la vue d'un pistolet qui le rendit bientôt plus accommodant.

Selon toutes les probabilités, cet homme aura été pris par deux gendarmes, que je rencontrai avant d'entrer à Vilvorde. Cette petite ville, qui n'a rien de remarquable sinon le télégraphe sur la tour de son église, est à deux lieues de Malines et autant de Bruxelles. Elle avait autrefois un château-fort où l'on enfermait les prisonniers d'état. Ce château, qui avait été bâti en 1375 par

Digitized by Google

Wenceslas, duc de Brabant, est démoli depuis long-tems, et la maison de correction en occupe aujourd'hui la place.

Avant d'entrer dans Malines, la grande route passe par un pont sur le canal de Louvain, dont j'ai déja parlé. Ici on voit plusieurs guinguettes très-belles, fort fréquentées par les Malinois. L'intérieur de leur ville se montre d'abord par une belle et très-large rue, sous l'aspect le plus favorable. Cette rue conduit, par la grande place peu régulière, jusqu'à l'église métropolitaine dédiée à saint Romuald, dont la tour, quoique non terminée, et dépourvue de flèche, ne laisse pas de se présenter sous un aspect imposant. Sa hauteur est de trois cent quarante-huit pieds.

Cette tour est devenue la cause innocente d'un sobriquet fort populaire, par lequel les Flamands, en général, reprochent aux Malinois d'avoir voulu éteindre la lune; parce qu'en effet il est arrivé que ceux-ci ont été autrefois tellement induits en erreur par l'éclat d'un beau clair de lune, qu'ils ont cru que leur tour brûlait réellement. Ce sobriquet, qui ne devait être envisagé de part et d'autre que comme un badinage sans conséquence, a donné naissance à des animosités nationales, à des épigrammes, à des chansons satiriques, et à de frequentes rixes fort sérieuses.

Digitized by Google

Outre la cathédrale, il y avait ci-devant plusieurs autres belles églises à Malines. Il en existe encore quelques-unes, entre lesquelles celle des Jésuites, devenue aujourd'hui paroissiale, mérite la préférence à mes yeux. La plupart de ces églises renfermaient d'excellens tableaux de l'école flamande, qu'on n'y trouve plus aujourd'hui.

On chercherait de même en vain un tableau de première classe dans tout Malines; quoique le goût pour les productions de la peinture s'y manifeste encore par les leçons publiques de dessin qui y sont établies, et par plusieurs petites collections de tableaux qu'on y voit chez le maire, M. Pieretz, chez MM. Coloma, riche propriétaire, Van Nieuwenhuysen, non moins riche fabricant de chapeaux, et chez quelques autres particuliers.

Quoique Malines, de même que toutes les villes des Pays-Bas, ait beaucoup perdu de son ancienne prospérité et de sa population, quoiqu'aussi plusieurs de ses fabriques n'existent plus, entre autres, celle de cuirs dorés, si renommée avant que la mode des papiers meublans l'ait fait périr, aussi bien que celle des magnifiques tapisseries de Bruxelles, dont les appartemens des souverains tiraient autrefois leur plus grand éclat, cette ville néanmoins ne

Digitized by Google

laisse pas d'offrir encore, malgré son étendue assez bornée, une population de vingt mille ames, et d'occuper un certain rang parmi les villes fabricantes et commerçantes.

Entre les fabriques qui y fleurissent encore, telles que les tanneries et celles des couvertures en laine, celles des dentelles et des chapeaux sont, sans comparaison, les plus considérables. Ses chapeaux égalent en bonté ceux qu'on fait à Bruxelles et dans d'autres endroits les plus renommés aux Pays-Bas pour cet article. Ses dentelles sont recherchées par-tout. Elles cèdent le pas à celles de Bruxelles pour la beauté, mais nullement pour la durée. Dans la manière de la fabrication, elles diffèrent de celles de Bruxelles, en ce que celles-ci sont le produit final de pièces faites séparément, et ensuite artistement réunies; tandis que celles de Malines sont fabriquées toutes d'une pièce, au moyen des fuseaux sur le carreau. Cela n'empêche pas néanmoins qu'on n'y emploie, comme à celles-là, des fonds différens, selon que l'exige la différence des dessins, pour faire ressortir l'ouvrage, et lui procurer l'effet agréable qui résulte des oppositions bien entendues.

Ce serait une erreur de croire que cette ville fabrique seule l'espèce de dentelles connue sous son nom. Bruxelles et plusieurs autres villes en

Digitized by Google

font aussi de la même espèce. Malines ne compte en ce moment qu'une dixaine de maisons fabricantes en ce genre, qui donnent de l'emploi à toutes les ouvrières de la ville.

Le commerce de Malines n'est pas borné aux produits de ses fabriques; il embrasse aussi les grains et autres denrées que fournissent les campagnes fertiles de ses environs. La Dyle même, qui traverse la ville, et qui jouit de la marée montante jusque dans ses murs, lui donne lieu de tirer aussi un parti avantageux des harengs et autres poissons de mer et de rivière; tandis que la proximité de la *Campine* y entretient constamment l'abondance et le bon marché des vivres.

Bien plus, non-seulement sa forte bierre brune est excellente, et devient très-vineuse en vieillissant, mais aussi ses viandes de boucherie sont de la meilleure qualité; sur-tout, graces à un excellent réglement de police, qui mériterait d'être suivi par-tout, et par lequel les bouchers qui vendent du bœuf, non-seulement ne peuvent vendre de la vache, mais ne peuvent aussi tuer qu'un seul bœuf par semaine. D'où résulte qu'ils ont tous soin de n'acheter que les plus gras.

Les boutiques des charcutiers sont ici toujours bien fournies de différentes espèces de viandes prêtes à manger, si parfaitement apprê-

Digitized by Google

tées et si proprement tenues, qu'elles peuvent faire honneur aux meilleures tables. Les jambons et autres parties du cochon y sont d'une délicatesse admirable. Celles sur-tout qui, comme les pieds et les oreilles, servent à faire le mets si renommé dans toute la Belgique, sous le nom de *déjeûner de Malines*, deviennent un manger tellement délicieux, que l'Europe n'offre rien de si parfait en ce genre, et qu'il faut l'avoir goûté pour pouvoir s'en faire une idée.

Aussi, suis-je persuadé que, abstraction faite de l'art empoisonneur des grands chefs de cuisine, on chercherait en vain ailleurs une ville où l'on mange mieux qu'on le fait en général à Malines; j'ajouterai sans hésiter, et où l'on vive à meilleur compte : car, au bas prix des comestibles se joint ici celui des habitations, qui n'y trouvent que fort difficilement des acquéreurs ou des locataires, depuis que cette ville a perdu son grand conseil souverain et le grand nombre d'employés, d'avocats, de plaideurs et autres gens qui en dépendaient.

Parmi les autres établissemens publics dont cette ville a raison de regretter la perte, l'on compte un superbe arsenal et une fonderie de canons fort renommée. Elle conserve encore de belles casernes tant pour la cavalerie que pour l'infanterie. Son séminaire archiépiscopal

Digitized by Google

n'offre plus qu'une ombre de ce qu'il a été. Le bâtiment qu'il occupe est moderne et fort bien distribué. Avant de quitter Malines, j'observerai encore que sa chaussée, qui conduit à Louvain, est la grande route la mieux faite, et, pour cela même, la plus ennuyeuse que je connaisse, par la raison que, traversant un terrain parfaitement plat, elle est si bien alignée, que dès qu'on est sorti de Louvain, on ne cesse de voir la tour de Malines, de façon qu'on espère toujours atteindre bientôt cette ville, qui, pendant quatre heures, trompe cette espérance, et semble s'éloigner à mesure qu'on avance.

La route par laquelle on se rend de Malines à Anvers est le grand chemin le plus anciennement pavé de toute la Belgique. Aussi n'y en rencontre-t-on aucun qui offre tant de courbures et de sinuosités. Tandis qu'au contraire les routes qui ont été pavées les dernières, telles que celle de Saint-Nicolas par Beveren à Anvers, sont parfaitement tirées au cordeau sans la moindre partialité ni connivence pour aucun des propriétaires aboutissans.

Le désagrément qu'on éprouve sur la route de Malines à Anvers par les fréquens détours, est en grande partie compensé par les beaux villages qu'on y rencontre, et sur-tout par les nombreuses maisons de campagne et agréables

Digitized by Google

guinguettes qui se succèdent presque sans interruption pendant une heure entière de route avant d'entrer dans Anvers. A cette occasion, j'observerai qu'il n'existe peut-être aucune ville en Europe dont tous les environs soient si richement pourvus de biens de campagne, de jardins et de guinguettes. Ces établissemens, qui paraissent beaucoup trop nombreux pour les besoins de cette ville dans son état actuel, doivent leur origine à l'époque brillante où Anvers était l'entrepôt général du commerce de l'Europe, et la ville la plus commerçante du monde entier : aussi, en 1568 comptait-elle au-delà de deux cent mille habitans.

Outre les causes générales qui ont contribué à diminuer la population immense, et les richesses presque incroyables dont ont joui autrefois la Flandre et le Brabant, la politique envieuse des Hollandais en fit naître une plus particulièrement funeste à la ville d'Anvers, et tout-à-fait fatale à sa prospérité par la fermeture de l'Escaut, ce qui rendit d'abord son admirable port inutile, et tout commerce maritime direct impossible ; ensuite, en empêchant aux Belges la navigation vers l'Inde ; ce qui réduisit les Anversois à ne pouvoir même plus employer leurs immenses capitaux dans un commerce maritime indirect, au moyen de la compagnie

Digitized by Google

orientale d'Ostende, que les Hollandais avaient fait supprimer.

Je ne crains donc pas d'assurer que, dès le moment où la paix sera faite, aucune ville ne recueillera plus de fruit de sa réunion à la France que celle d'Anvers qui, par-là, rentrera dans tous les avantages que doivent lui procurer son heureuse situation géographique, sa communication facile avec la mer, par un fleuve très-profond et d'une largeur immense, son excellent port, ses bassins et canaux, sa population, son activité, son industrie et les grandes richesses qui lui restent encore de ce qu'elle a amassé dans l'époque de sa splendeur. Le nombre considérable de vaisseaux de tous pays dont les pavillons ont flotté dans son port pendant la courte paix dont nous avons joui en 1800 et 1801, offre une preuve évidente de mon assertion.

Non-seulement Anvers doit devenir, dès que le calme sera rétabli en Europe, un des principaux entrepôts des denrées coloniales et de toutes autres espèces de marchandises étrangères de gros volume, mais il deviendra aussi le principal débouché par lequel la Belgique se débarrassera des productions de son agriculture, qui excèdent toujours considérablement ses propres besoins. D'ailleurs le commerce de cette

Digitized by Google

ville sera encore alimenté par les produits des nombreuses fabriques qui lui sont restées de son ancien état de prospérité, et qui, languissantes depuis long-tems, prendront alors un nouvel essor. Entre ces fabriques, il en est quelques-unes qui conservent encore la réputation que leur supériorité réelle leur a méritée autrefois. Telles sont sur-tout la taille et le clivage du diamant, la teinture en noir, quelques étoffes de soie renommées pour leur solidité, le blanchissage des fils à dentelles, et un petit nombre d'autres fabriques.

A peine avais-je parcouru une partie de cette magnifique ville, que je suis resté persuadé qu'elle est tout-à-fait digne de l'éloge qu'en a fait Regnard, dans son Voyage de Flandre en 1681, lorsqu'il a assuré, « Qu'elle surpasse toutes « les autres villes qu'il a vues, à l'exception de « Naples, Rome et Venise, par la magnificence « de ses bâtimens, par la pompe de ses églises « et par la largeur de ses rues spacieuses. »

En effet, non-seulement la rue appelée *Place-de-Mer* est vraiment unique en son espèce, par sa largeur extraordinaire, par sa longueur et par la somptuosité de ses bâtimens, mais tout ce qui l'environne ou y aboutit, surtout le majestueux bâtiment de la Bourse, ajoute encore à l'idée de grandeur que cette superbe

Digitized by Google

rue inspire. D'ailleurs la plupart des autres rues d'Anvers sont larges, régulières et très-proprement tenues, et on y rencontre une quantité d'hôtels et de maisons dont la richesse et l'architecture attirent l'œil et attestent le haut état de splendeur dont cette ville a joui.

Quant aux églises dont Regnard a vanté avec raison la pompe, elles conservent encore, il est vrai, tout le mérite qu'elles tirent de la beauté de leur construction et de la richesse des matériaux qu'on y a employés; mais, partageant le sort de toutes les églises de la Belgique, elles ont perdu leur plus grand trésor et leur plus bel ornement, qui y attirait sans cesse la foule des étrangers; je veux dire ces chefs-d'œuvre admirables de l'école flamande, dont elles étaient ornées, et qui les distinguaient si avantageusement entre toutes les églises du monde.

Parmi celles que j'ai visitées, j'ai trouvé surtout la construction intérieure de la cathédrale noble, majestueuse, et d'une imposante simplicité. La nef est une des plus belles et des plus vastes que j'aie vues. Elle est accompagnée, à droite et à gauche, d'un triple rang de bas-côtés, séparés par de nombreux piliers fort larges. Ces piliers frappent encore aujourd'hui, par leur ensemble vraiment *grandiose*, quoiqu'ils soient tout nus et dépouillés de leurs ornemens, depuis

Digitized by Google

que la fureur révolutionnaire a fait disparaître tous les autels qui étaient adossés à leurs pieds, et toutes les épitaphes et autres monumens avec leurs admirables tableaux, qui en ornaient les côtés.

Cette multitude d'autels et de monumens renfermait ces nombreux tableaux des maîtres flamands les plus distingués, dont la réunion offrait la preuve la plus frappante du mérite éminent de l'école flamande et de son immense supériorité dans tout ce qui produit la vérité et l'illusion magiques en peinture. Aussi pouvait-on dire sans exagération, dans ce tems-là, que la cathédrale d'Anvers renfermait elle seule une des plus précieuses galeries de l'Europe.

Je visitai cette église au moment de la grande messe que l'on chanta en musique avec l'accompagnement des orgues. L'office est célébré ici avec une solemnité et une pompe vraiment religieuses. J'ai vu en prières peut-être plus d'hommes que de femmes, et j'étais loin de supposer que les jeunes gens fussent pénétrés d'autant de religion et de recueillement que j'en remarquai dans un nombre considérable de ceux qui priaient, et qui me parurent être de la classe supérieure.

L'intérieur de l'église des dominicains a été

Digitized by Google

moins dévasté, et, pour cette raison, il se trouve aujourd'hui beaucoup plus orné que celui de la cathédrale. Tous les autels sont construits en marbre de différentes couleurs et sont d'une grande beauté, qui fait encore admirer cette église, toute dépouillée qu'elle est de tant de merveilleux tableaux, de Rubens, Van Dyck et autres grands artistes flamands, qui la décoraient autrefois. Avant d'entrer dans l'église, on voit un superbe calvaire, orné de belles statues de grandeur naturelle : ouvrage qui doit avoir exigé une dépense considérable.

Quelque intéressante que soit, à plusieurs égards, la belle église paroissiale dédiée à Saint-Jacques, un seul objet, savoir, le tombeau de Rubens, y a absordé toute mon attention. Une chapelle entière, située derrière le chœur, est consacrée à la mémoire de ce grand homme et de sa famille. L'autel est orné d'un tableau historique de dévotion, où il s'est peint lui-même avec son père et ses femmes. Ce beau morceau, qui avait été enlevé et transporté à Paris lors de la dernière conquête des Pays-Bas, a été restitué, par ordre de S. M., à la ville d'Anvers, comme un souvenir glorieux du plus illustre de ses concitoyens, dont la tombe se trouve dans le milieu de cette chapelle. Elle

Digitized by Google

est fermée par une grande pierre de marbre, sur laquelle on lit l'inscription suivante :

Petrus-Paulus Rubenius eques
Joannis, hujus urbis senatoris,
Filius, Steini toparcha :
Qui inter cæteras, quibus ad miraculum
Excelluit, doctrinæ historiæ priscæ,
Omniumque bonarum artium et elegantiarum dotes,
Non sui tantum sæculi,
Sed et omnis ævi
Apelles dici meruit ;
Atque ad regum principumque virorum amicitias
Gradum sibi fecit ;
A Philippo IV, Hispaniarum Indiarumque rege,
Inter sanctioris concilii scribas adscitus,
Et ad Carolum Magnæ Britanniæ regem,
Anno MDCXXIX delegatus,
Pacis inter eosdem principes mox initæ
Fundamenta feliciter posuit :
Obiit anno salutis MDCXL.XXX may, ætatis LXIV.

Hoc monumentum a clarissimo Gerartio
Olim Petro Paulo Rubenio consecratum
A posteris huc usque neglectum,
Rubenianâ stirpe masculinâ jam inde extinctâ,
Hoc anno MDCCLV poni curavit
R. D. Joannes-Baptista Jacobus de Parys,
Hujus insignis ecclesiæ canonicus,
Ex matre et aviâ Rubeniâ nepos.

Il s'en faut bien qu'il y ait quelque chose

Digitized by Google

d'exagéré dans cette inscription. Tous ceux qui apprécient sans prévention l'admirable talent de cet artiste célèbre, savent que son mérite est au-dessus de tout éloge. Sans parler de ses éminentes qualités comme érudit, savant et politique, je me bornerai à dire que tous les vrais connaisseurs conviennent que Rubens a été le plus grand des peintres, comme Raphaël a été le plus grand des dessinateurs. Ceux qui doutent de cette vérité ne peuvent être que des gens qui veulent juger cet homme unique sur les ouvrages exécutés par ses disciples sous son nom, au lieu de n'apprécier son inimitable talent que sur les tableaux peu nombreux qui sont vraiment et entièrement de sa propre main.

Je pourrais appuyer mon opinion du témoignage de beaucoup d'artistes écrivains: mais, pour ne pas trop m'étendre, je me bornerai à citer le jugement qu'a prononcé sur Rubens le savant Levesque, en disant : « Qu'il peignait « l'histoire, le portrait, le paysage, les fruits, « les fleurs, les animaux, et qu'il était habile « dans tous ces genres; qu'il inventait facilement « et exécutait de même; qu'on l'a souvent vu « faisant de suite plusieurs esquisses, toutes « différentes, du même sujet; qu'il aimait les « grandes compositions, et qu'il y était propre;

Digitized by Google

« qu'il n'avait pas, comme Raphaël, cette douce
« inspiration qui se manifeste par des effets
« doux et gracieux comme elle, mais qu'il avait
« cette fougue de génie, ce feu intérieur qui
« cherche à s'élancer, et qui se manifeste par
« des effets qui étonnent; qu'il semblait que
« toutes les figures, tous les groupes qu'il ima-
« ginait, sortissent de son cerveau pour se
« porter sur la toile, et que, pour créer, il
« n'avait besoin que d'un acte de sa volonté.
« Qu'on lui a trop injustement contesté la qua-
« lité de bon dessinateur; que son dessin était
« grand et facile; qu'il connaissait l'anatomie;
« mais que la science cédait chez lui à l'impé-
« tuosité de la conception et à la vivacité de
« l'exécution : enfin, que la puissance de son
« art va jusqu'à l'enchantement! »

Entre les églises d'Anvers qui m'ont paru dignes d'attirer l'œil du voyageur, je ne puis assez recommander celle du collége des Jésuites, nommés les Grands-Jésuites, en opposition avec ceux qu'on appelait ici les Petits-Jésuites. Cette magnifique église avec sa charmante tour, a été entièrement construite sur les dessins et sous la direction du grand Rubens même. La tour est généralement reconnue pour une production merveilleuse de l'architecture.

Quant à l'église, il passe pour constant que,

Digitized by Google

quelque belle qu'en soit la façade, Rubens a jugé qu'elle n'était pas assez élevée en proportion de sa largeur, et, qu'en conséquence, pour rendre ce défaut moins visible, il a fait construire, en face de l'église, un bâtiment qui, par sa proximité, empêche que le spectateur puisse se placer dans l'éloignement nécessaire pour bien saisir le véritable effet du frontispice trop surbaissé.

En revanche, cet habile homme avait employé les ressources de son art, avec le succès le plus complet, à orner l'intérieur de ce beau temple, où tout était en marbre, jusqu'aux plafonds même, lesquels, aussi bien que les autels et les murs, étaient décorés avec profusion par les ouvrages immortels de ce grand artiste. Malheureusement, la foudre étant tombée sur cette magnifique voûte, il est devenu impossible d'en retirer les tableaux durant l'incendie, parce que le feu faisant sauter les marbres, empêchait, par leurs éclats, les travailleurs d'en approcher; d'où a résulté que la plupart des tableaux ont péri, et qu'une grande partie des autres ornemens a été endommagée au point que cet intérieur, autrefois si admirable, ne présente plus aujourd'hui que sa forme primitive et une très-faible partie de son ancien éclat.

La maison-de-ville, représentée planche XX,

Digitized by Google

et toute bâtie en marbre, la maison des Osterlingues, ce majestueux monument du commerce des villes Anséatiques, et la Bourse, sont des édifices qui méritent toute l'attention des voyageurs. Il est assez remarquable que l'époque où la somptueuse maison-de-ville a été bâtie à Anvers, est justement celle aussi où ont commencé la chûte du commerce et la décadence de cette cité opulente.

La tour de l'église cathédrale est sans contredit la plus belle de l'Empire, après celle de Strasbourg, et l'une des plus hautes du monde. Elle a quatre cent soixante-six pieds d'élévation. Sa forme est pyramidale. La délicatesse et la légèreté de son travail sont admirables. J'eus la curiosité de monter sur cette tour, d'où l'on jouit du plus majestueux point de vue qu'il soit possible de rencontrer. Il est très-fidèlement représenté au Panorama d'Anvers à Paris. On me fit remarquer sur l'autre rive de l'Escaut, du côté de la tête de Flandre, le plan déja tracé d'une nouvelle ville, qui doit avoir, comme Anvers, la figure d'un arc tendu, dont le bord de l'eau représente la corde. Le carillon, placé seulement à moitié de la tour, est un des plus beaux et des mieux d'accord qui existent. Il est composé de quatre-vingt-dix-neuf cloches, dont la plus petite peut avoir quinze pouces de diamètre.

Digitized by Google

Pl. XX.

ERS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ce clocher est, dans toutes ses parties, fortement lié par des barres de fer, qui donnent une très-grande solidité à ce superbe édifice.

Après la beauté générale des bâtimens qui ornent cette ville, rien ne mérite plus l'attention du voyageur que les chantiers de construction et les bassins. Le plus grand de ceux-ci peut contenir quarante-deux vaisseaux de haut-bord. Il vient d'être à-peu-près terminé, sauf deux écluses que l'on doit encore y établir à son extrémité la plus éloignée de l'Escaut, pour introduire les vaisseaux dans deux petits bassins adjacens, où ils seront doublés en cuivre après qu'on les y aura mis à sec, en ouvrant les écluses à marée-basse.

L'autre bassin est situé immédiatement sur la rivière : il peut contenir au moins quatorze vaisseaux de ligne. Il donne passage vers le grand bassin dont je viens de parler, par une très-belle écluse toute construite en pierres bleues. Pour réunir à ces bassins, par une communication facile, les chantiers qui sont placés à l'autre extrémité de la ville, on va abattre une bonne partie des maisons qui se trouvent le long de la rive droite de l'Escaut, et on construira des ponts tournans sur les différens canaux qui doivent conduire les vaisseaux marchands dans la ville. Déja une partie

Digitized by Google

de ces travaux est terminée, et forme le commencement d'un superbe et vaste quai, qui fera l'un des plus beaux ornemens de la ville d'Anvers.

Quoiqu'une infinité de choses atteste encore aujourd'hui l'étonnante prospérité où cette ville était parvenue avant qu'Amsterdam en fit tarir les sources, rien ne prouve aussi évidemment l'activité presque incroyable de son commerce, que son marché du vendredi, ses canaux souterrains, et un souhait de malheur dont se servaient quelquefois les marins.

Le Marché du vendredi est une des plus petites places publiques de la ville, où l'on fait maintenant, en plein jour seulement, des ventes à l'encan; mais, tant qu'a duré la prospérité d'Anvers, et encore très-long-tems après, cette place a servi à faire les ventes publiques des maisons, terres et autres biens immeubles, à l'heure de minuit exclusivement, afin de faciliter le concours des négocians, auxquels les affaires trop nombreuses de leur commerce ne permettaient pas de se rendre pendant la journée à ces ventes.

Les canaux souterrains, creusés sous plusieurs rues de la ville, étaient destinés à transporter, au moyen de chaloupes, jusqu'aux magasins des négocians, les marchandises que les navires

Digitized by Google

amenaient en ville par les canaux ouverts dont partaient les canaux souterrains. Le souhait de malheur que se faisaient les marins, était que leurs navires se trouvassent à la Bruyère de Hoboken. Ce qui signifie qu'ils fussent ancrés dans l'Escaut contre cette bruyère, qui est à cinq quarts de lieue de la ville. D'où résulte que, les vaisseaux se rangeant toujours à la file, et ne déchargeant chacun qu'à son tour, il en fallait un nombre presque incroyable pour que les derniers venus dussent se placer sous Hoboken, comme le souhait des marins et la tradition semblent le prouver.

Si j'ai observé avec plaisir les nombreuses preuves qu'Anvers conserve encore de son ancienne splendeur, je n'ai pu remarquer qu'avec un sensible regret combien peu de vestiges on y rencontre aujourd'hui de la célèbre école de Peinture dont cette ville a été le berceau, et dont j'avais espéré y trouver plus que par-tout ailleurs les productions magiques qui formaient un des principaux objets de mes recherches pendant mes voyages.

Il est vrai que j'ai vu avec satisfaction l'établissement de l'académie des beaux-arts, dont l'origine date de si loin, et qui est d'autant plus recommandable à mes yeux, que les éleves y reçoivent aussi des leçons publiques de pein-

Digitized by Google

ture, tandis que par-tout ailleurs, par un abus inconcevable, on ne leur enseigne que le dessin. J'ai été satisfait aussi des professeurs, M. Herreyns le meilleur coloriste entre tous les peintres d'histoire qui existent aujourd'hui, et M. Van Brée, moins bon coloriste, mais néanmoins homme de génie, grand compositeur et passionné pour son art. Parmi les autres artistes d'Anvers, j'ai distingué MM. Ommegank, Cels et Regemorter.

Mais je suis bien éloigné d'avoir trouvé ici chez les amateurs de tableaux la jouissance que je m'y étais promise. Leurs collections paraissent la plupart prouver une passion pour les tableaux en général, plutôt qu'un choix sévère pour le mérite réel. Parmi le nombre très-petit d'exceptions que je crois devoir faire en ceci, je compte sur-tout le cabinet de M. Van Lankeren, qui renferme plusieurs bons morceaux, entre autres, deux très-beaux tableaux de Henry Roos, un de David Teniers le fils, et un de Philippe Wouwermans : je compte aussi parmi les exceptions le cabinet naissant de M. Steenecruys, où quelques morceaux annoncent déja l'homme de bon goût.

Si je n'ai pas trouvé chez les amateurs la sorte de tableaux que j'y cherchais, en revanche j'ai été plus heureux dans quelques maisons d'an-

Digitized by Google

ciennes familles, qui renferment encore isolément de bons morceaux provenant de successions. C'est ainsi que j'ai vu, chez MM. Moretus, descendans en ligne directe des célèbres imprimeurs Moretus et Plantin, une suite de très-bons portraits de famille, dont la plupart sont attribués à Rubens, et un seul à Van Dyck, lequel je préfère à tous les autres. C'est ainsi encore que j'ai vu chez M. Van Haveren un paysage avec animaux peint par Rubens, comme aussi les portraits à mi-corps des femmes de ce grand artiste, entre lesquels se trouve le portrait si fameux et si généralement connu sous le nom de *Chapeau de paille*, pour lequel on a offert en vain jusqu'à 36,000 francs.

Je ne sais trop d'où lui est venu le nom de Chapeau de paille, puisqu'en effet la femme est coiffée d'un vrai chapeau de feutre orné d'un plumet blanc. Quelque grande que soit la somme qu'on en a offerte, je ne dirai pas qu'elle est trop considérable. Mais je ne crains pas d'avouer que, quels que puissent être son mérite, sa beauté et sa renommée, je lui préfère l'admirable portrait du Confesseur de Rubens, que possède M. Vinck d'Anvers, et qu'à l'un et l'autre de ces portraits je préfère celui d'un Prieur des Augustins, que possède M. De Burtin à Bruxelles. En effet, je ne crois pas qu'il existe

Digitized by Google

un portrait ou tête quelconque de la main de ce grand homme, qui fasse plus d'honneur que celle-ci à son pinceau inimitable.

Il n'est point de ville aux Pays-Bas qui soit aussi bien pourvue de marchands de tableaux et de spéculateurs en ce genre qu'Anvers. J'ai même remarqué avec plaisir que chez les principaux d'entre eux, tels que MM. Beekmans, Stevens, Snyers, Myin et Van Dervinne, on peut souvent rencontrer d'excellens tableaux. Il est néanmoins bon d'observer que les peintres anversois ne possèdent pas mal l'art de donner un coup-d'œil séduisant aux tableaux les plus ruinés.

Avant la guerre, quelques-uns de ces marchands expédiaient annuellement par spéculation, pour la Russie et ailleurs, une immense quantité de tableaux, mauvais ou médiocres. Après les avoir achetés à très-bas prix, ils leur donnaient de l'éclat par la restauration et le vernis: ensuite ils les ornaient tous d'une même espèce de bordure dorée la moins coûteuse que possible, et les arrangeaient dans des caisses extraordinairement grandes, dont l'envoi par mer facilitait le transport; tandis que l'uniformité des cadres peu épais leur permettait d'en entasser un nombre presque incroyable dans une même caisse.

Digitized by Google

Quoique la ville d'Anvers ne m'ait pas offert, à beaucoup près, la quantité de productions des peintres flamands que j'avais espéré d'y rencontrer, néanmoins j'y ai vu, tant chez des particuliers que chez des marchands, un assez bon nombre de bonnes productions de l'école flamande, aussi bien que de la hollandaise, qui n'est au fond qu'une dérivation de celle-là, pour me confirmer de plus en plus dans la prédilection que j'avais conçue pour elles depuis mon séjour à Paris, pendant lequel les trésors du Musée Impérial m'offraient chaque jour l'occasion de les comparer aux écoles italiennes et à la française.

Aussi ne puis-je m'empêcher de dire avec franchise que, plus j'ai étudié les merveilleux tableaux flamands et hollandais, plus j'ai été étonné que de tels modèles n'aient pu jusqu'ici faire ouvrir les yeux aux peintres français si voisins de la Belgique.

L'amour qui m'anime pour ma patrie m'avait inspiré le projet de rechercher les causes qui peuvent avoir rendu les artistes français si indifférens, pour ne pas dire si aveugles, sur le mérite étonnant des anciens tableaux flamands et hollandais; mérite, qui est si généralement reconnu, qu'on les recherche par-tout avec passion, et qu'on en paie des prix énormes,

Digitized by Google

tandis que rien n'est plus rare que de rencontrer un tableau français hors de son pays natal : lorsque, dans le tems où je m'occupais le plus sérieusement de ce projet, j'ai eu le bonheur de trouver ma besogne toute faite dans l'excellent ouvrage de M. De Burtin, dont j'ai déja parlé (1); ouvrage dont je ne puis assez recommander la lecture, et où j'ai eu la satisfaction de rencontrer des observations si instructives, et des raisonnemens si solides sur cette matière, que je crois ne pouvoir mieux faire que de les citer par extraits, et d'appuyer ainsi mes vues patriotiques sur l'opinion bien prononcée d'un auteur dont l'ouvrage est un livre vraiment classique pour les artistes comme pour les amateurs.

Je regrette beaucoup de ne pas pouvoir communiquer en entier à mes lecteurs l'intéressant Chapitre X, où M. De Burtin assigne les véritables causes de la décadence de la peinture, et les moyens pour la relever. Je regrette aussi de ne pas pouvoir transcrire les articles 6, 7 et 8 du Chapitre VII, où il traite à fond des écoles flamande, hollandaise, et française.

Je ne puis toutefois me dispenser de citer la

---

(1) Traité Théorique et Pratique des connaisances qui sont nécessaires à tout amateur de tableaux, etc., en deux volumes in-8°.

Digitized by Google

fin de l'article 8, qui est relatif à l'école française, et où l'auteur s'exprime ainsi : « Ayant dit ailleurs « mon opinion sur les principaux artistes de « cette école, je terminerai cet article en ob- « servant que les auteurs français conviennent « eux-mêmes que le caractère qui distingue leur « école de toutes les autres, est de n'avoir aucun « caractère qui leur appartienne en particulier, « mais de posséder l'aptitude à imiter celui des « autres. A quoi ils ajoutent qu'elle réunit, en « un degré moyen, les différentes parties de « l'art, sans en porter aucune à un degré émi- « nent. Je pense néanmoins qu'on peut dire en « général, qu'elle est beaucoup plus faible dans « le coloris, sur-tout dans le clair-obscur et la « perspective aérienne, que dans le dessin ; « qu'elle montre autant d'esprit, de légèreté, « de facilité et de gaieté, que de fertilité et de « richesse dans ses compositions, et qu'elle est « plus propre pour augmenter le brillant éclat « des riches appartemens, que pour produire « une illusion magique dans les collections des « amateurs. »

Quelque peu agréables que soient pour nos peintres modernes les vérités renfermées dans ce passage, je ne puis que savoir gré à ce savant auteur d'avoir eu le courage de les dire, persuadé, comme je le suis, que le mauvais goût

Digitized by Google

s'est tellement enraciné dans notre école, et qu'il s'y perpétue tellement par l'habitude, par l'exemple et l'amour-propre, que l'on ne peut y espérer de changement qu'en disant sans fard et sans ménagement les choses telles qu'elles sont.

C'est dans cette vue que je vais citer deux assez longs passages du Chapitre VIII de ce même ouvrage : le premier assigne les causes du caractère des écoles flamande et hollandaise, et le second celles du caractère de l'école française. Je les cite sur-tout dans l'espoir que les artistes français y verront, au moyen de la comparaison, ce qu'ils doivent éviter et ce qu'ils doivent tâcher d'imiter pour parvenir au vrai but de leur art, savoir, l'*imitation la plus trompeuse que possible.*

Voici le premier de ces passages : « Les Fla-
« mands, toujours environnés, dans leur heu-
« reuse et florissante patrie, d'une nature parée
« de ses couleurs les plus agréables et les plus
« variées, n'ont pu résister aux attraits séduisans
« d'un coloris si plein de charmes. Leurs temples,
« pillés et ravagés par les iconoclastes, leur
« offraient un vide immense à remplir par leurs
« travaux. Il est donc tout naturel que leurs
« premiers soins aient eu pour objet tout ce
« qui, dans le genre historique, tient au sacré
« et à l'ornement des églises.

Digitized by Google

« Une fois épris de la nature pour la beauté « de son coloris, pourra-t-on s'étonner qu'ils se « soient fait une habitude d'en aimer les belles « formes aussi, et que, comparant le teint frais « tissu de roses et de lis, la peau fine et délicate, « et les chairs douillettes et potelées des belles « blondes flamandes, au teint basané, à la peau « tendue et adhérente, aux chairs roides et « sèches des brunes de certains pays, ils aient « trouvé les premières tout-à-fait dignes de plaire « dans la copie comme dans l'original, et qu'ils « aient choisi parmi elles des modèles pour « leurs tableaux de dévotion, où la réalité des « personnages leur ôtait la liberté d'introduire « des figures dont les formes n'existent pas « dans la nature, comme je le prouve dans le « chapitre suivant?

« De proche en proche, accoutumés à l'imita- « tion la plus exacte des formes naturelles, et en- « couragés sur-tout par leurs succès dans l'imita- « tion vraiment magique du coloris de la nature, « qui devait forcer tout le monde à admirer « leurs tableaux, les artistes flamands ont par- « couru successivement, avec une réussite égale, « tous les genres de la peinture, toujours sûrs « de bien vendre leurs ouvrages, tant le nombre « de gens riches était grand dans la Belgique!

« Les paysans même, loin d'y offrir cet aspect

Digitized by Google

« hideux et dégoûtant que la misère et l'op-
« pression leur donnaient trop souvent ailleurs,
« y inspiraient par-tout la joie et le plaisir par
« leur air d'aisance et de contentement, comme
« nous le prouvent les aimables tableaux de
« Teniers en ce genre, qui séduisent autant
« par la gaieté naïve du sujet, qu'ils charment
« par la finesse et la vérité dans l'exécution,
« et que, pour ce double mérite, les amateurs
« préfèrent aux ouvrages de cet excellent ar-
« tiste, dans tous les autres genres, quoique
« également bien rendus.

« Autant la paix qui soumit les Belges, après
« des secousses si violentes, au gouvernement
« doux et paternel d'Albert et d'Isabelle, fut
« favorable au genre historique, en maintenant
« chez eux la religion catholique au moment
« même où Rubens jeta les fondemens de sa
« célèbre école; autant la liberté que les Hol-
« landais venaient d'avoir conquise sur les Es-
« pagnols par des efforts inouis, devint funeste
« chez eux à ce même genre historique, dont
« ils sapèrent les fondemens par la résolution
« qu'ils prirent de bannir le culte de leurs pères,
« et de lui substituer une religion qui ne souffre
« ni tableaux ni statues des saints dans les
« églises.

« Dès-lors plus de ressource chez eux pour

Digitized by Google

« les peintres d'histoire, d'autant plus que les « maisons en Hollande, commodes et propre- « ment tenues, ne sont pas assez vastes pour « admettre de grands tableaux. Dès-lors toutes « les vues des peintres de cette école ont dû se « tourner nécessairement vers les autres genres « de l'art, plus susceptibles d'une petite forme, « dans lesquels, graces à la persévérance, au « sang-froid et à l'amour du travail, qui carac- « térisent leur industrieuse nation, ils sont par- « venus à un point de perfection dont on « trouve à la vérité des exemples parmi les ar- « tistes flamands et allemands, mais qu'on cher- « cherait en vain dans toutes les autres écoles. « Aussi ont-ils su remplacer l'intérêt qu'offre « le sujet dans le genre historique, par la vérité « magique, l'illusion parfaite, et le fini admi- « rablement précieux de l'exécution dans tous « les autres genres.

« Imitant les couleurs fraîches et variées sous « lesquelles la nature se présente chez eux, ils « ont atteint un coloris qui est au-dessus de « tout éloge. Leur dessin a pu devenir d'autant « plus correct que, ne peignant que des objets « réels dont ils étaient environnés, il leur a été « facile de s'en servir de modèles en travaillant. « Quant au choix de leurs sujets, il a été tel « que le demandaient les mœurs, les usages et « le costume de leur pays.

Digitized by Google

« La nouvelle religion, autant que le carac-
« tère national, rendait le Hollandais simple et
« austère dans ses mœurs et dans son costume,
« ennemi du faste, de l'éclat extérieur, des
« scènes bruyantes et de toute ostentation fri-
« vole. D'ailleurs, tout occupé de son commerce
« ou d'autres affaires sérieuses, il n'ambitionnait
« qu'une réputation intacte, des comptes en
« ordre, et une conscience tranquille. Il ne
« trouvait de vrais plaisirs, étant en ville, que
« dans sa famille et dans la société de ses amis.
« Il n'en trouvait que dans la contemplation
« de la nature et dans les amusemens cham-
« pêtres, lorsqu'il allait à la campagne pour
« s'y délasser. Pouvait-il donc ne pas aimer des
« tableaux où il se retrouvait lui même et tout
« ce qui lui était cher ou agréable, et où l'art
« paraissait surpasser la nature? Pouvait-il ne
« pas les préférer à ces tableaux d'histoire,
« qui, sans vérité dans l'exécution, sans effet et
« sans illusion, n'ont d'autre mérite que le
« dessin et la composition, et dans lesquels il
« cherchait en vain la nature réelle et les objets
« de ses affections?

« Quand on voit les prix énormes que Mieris
« et les autres grands artistes hollandais ont
« vendu leurs ouvrages à leurs opulens conci-
« toyens; quand on voit l'Europe entière les

Digitized by Google

« admirer aujourd'hui, et tous les amateurs les « rechercher avec tant d'empressement, peut-on « ne pas s'indigner contre ceux qui, se sentant « incapables de les égaler, osent se venger de « leur inimitable talent dans l'exécution, en « reprochant *de la bassesse* à leur choix, et en « titrant leurs figures de *magots* ?

« Ceux qui font sonner si haut leurs fictions « théâtrales, devraient ne pas oublier que rien « n'est *bas* ni méprisable dans la nature; que « ces paysans qu'ils appellent *magots*, sont leurs « semblables, beaucoup plus intéressans qu'eux « par leur utilité, quoique couverts d'habits « plus simples, et qu'ils sont d'autant plus res- « pectables aux yeux de l'observateur sensé, « qu'ils lui présentent l'homme moins cor- « rompu, moins masqué, et plus près de l'état « de nature. Ils devraient penser aussi qu'une « assemblée de citoyens hollandais, représentée « *au naturel* et sans faste dans le costume simple « de leur tems, mais délibérant soit sur le salut « de leur patrie, soit sur les intérêts politiques « et commerciaux du monde entier, ou donnant « la paix et le repos à l'Europe fatiguée, ils de- « vraient penser, dis-je, qu'une telle assemblée « est trop intéressante et trop majestueuse, « nonobstant sa simplicité, pour qu'on puisse, « sans devenir ridicule, l'appeler un sujet *bas*

Digitized by Google

« et *trivial*. Ils devraient sur-tout ne pas se « donner les airs de mépriser le plaisir qu'é- « prouvent en général les hommes, en voyant « les merveilles de l'art que l'école hollandaise « a produites, dans tous les genres, par ses « représentations magiques de la nature réelle, « et des événemens de la vie ordinaire. »

Le deuxième passage porte : « La nature du « sol, si favorable aux Flamands et aux Hollan- « dais, n'a pu être que très-désavantageuse pour « le coloris, aux peintres français, puisque la « ville de Paris, où leur école est fondée, se « trouve sur une couche de gypse, qui s'étend « fort loin, et qui, réduite en plâtre, est em- « ployée dans la construction de toutes les « maisons de cette grande ville, lesquelles sont « en général blanches ou grises, tandis que la « poussière gypseuse, qui s'y élève sans cesse « par l'affluence du monde et des voitures, « détruit, à une grande distance autour de Paris, « les couleurs de la nature, en couvrant tout « d'une teinte monotone grisâtre, et semble « même dévorer la verdure des végétaux. Faut-il « donc s'étonner de la faiblesse du coloris que « l'on reproche à cette école dont les élèves ne « peuvent manquer de voir tout en gris, vu que « l'air même, chargé de poussière gypseuse, ne « se montre pas à leurs yeux sous sa couleur « naturelle ?

Digitized by Google

« Si le goût de la nation pour les productions « de ce bel art, et les encouragemens magni- « fiques des souverains et des grands sont par- « venus à multiplier le nombre des artistes en « France, ils n'ont pu de même parvenir jus- « qu'ici à vaincre l'influence que paraît y exercer « sur les peintres le caractère national, aussi « léger et inconstant que plein de feu et de « génie. De là ces compositions grandes et in- « génieuses, qui ne laissent pas d'intéresser, « quoiqu'il y ait toujours quelque chose à dire. « De là ce dessin qui, sans être correct, et ces « expressions qui, sans être rigoureusement « vraies, ne laissent pas d'avoir certain mérite. « De là enfin cette exécution qui, sans être « parfaite, n'est nullement méprisable. En un « mot, je crois pouvoir dire d'après le nombre « assez considérable de tableaux de cette école « que j'ai vus, que si, Le Sueur excepté, elle « n'a produit aucun peintre éminent, elle n'en « a en revanche produit aucun qu'on puisse « nommer absolument mauvais, quelque mépris « qu'on affecte d'en témoigner aujourd'hui à « Paris, depuis qu'on s'y est mis sur le pied de « ne plus juger les tableaux par l'effet et le « sentiment, mais d'en peser le mérite par le « froid calcul des règles.

« Je suis d'ailleurs persuadé que, si les étran-

Digitized by Google

« gers se sont abstenus d'acquérir les tableaux « de l'école française, cela ne prouve nullement « qu'on les méprisait ailleurs, mais bien qu'on « les payait trop cher en France, proportion « gardée, à ce qu'ils pouvaient avoir de mérite « réel.

« En soit ce qu'il voudra pour le passé, il est « évident aujourd'hui que, si les succès d'une « école doivent dépendre de la multitude de « beaux modèles en tous genres, la française « qui, depuis la révolution, jouit de cet avantage « beaucoup plus amplement qu'aucune autre « école n'en a joui, ne peut manquer de les « surpasser toutes pour l'avenir. Dieu veuille « seulement qu'enrichie des dépouilles de l'école « romaine, elle sache en faire un usage plus « raisonnable, en ne négligeant pas comme « celle-ci, pour les antiques, le coloris, cette « partie si décisive de l'art, sans laquelle toutes « les autres ne peuvent produire un bon ta- « bleau! Dieu veuille sur-tout que les profes- « seurs, s'ils sont eux-mêmes trop épris des « antiques, n'épuisent pas, par cette seule étude, « le peu de patience dont un élève français est « susceptible, et qu'ils lui laissent la liberté de « partager son tems entre toutes les parties de « l'art qui doivent concourir à sa perfection! « De cette façon, chaque élève pourra mieux

Digitized by Google

« consulter ses forces, et suivre les impulsions « de son propre génie, qui seules pourront en « faire un peintre original, soit qu'il recherche « la beauté idéale, d'après l'exemple des an- « tiques, soit qu'il s'attache à cette inépuisable « nature, que le grand Annibal Carache regar- « dait comme la limite de l'art, tandis qu'il en- « visageait comme *chimériques* les suppositions « d'une beauté supérieure à la nature. »

Je ne finirais pas si je voulais faire mention de tous les endroits intéressans que renferme l'ouvrage de M. De Burtin, et qui confirment mon opinion sur l'école française. Je me bornerai donc à en extraire encore deux, qui attaquent plus directement des causes auxquelles j'attribue sur-tout les défauts qu'on reproche aux peintres de nos jours.

Dans son premier volume, à la page 25, M. De Burtin dit : « On a pu se convaincre par tout « ce que j'ai dit jusqu'ici, combien les peintres « ont tort de s'attacher à des sujets insignifians, « méprisables, monotones, rebutans ou hor- « ribles ; et, lorsque les choix ne dépendent « que de leur seule volonté, de ne pas les faire « parmi les sujets agréables, séduisans et inté- « ressans, dont la nature et leur propre imagi- « nation leur fournissent une si inépuisable « carrière. Mais le caractère de certains artistes,

Digitized by Google

« pleins d'enthousiasme pour l'expression, est « tellement tourné vers le tragique où les pas- « sions, plus violentes, sont plus faciles à ex- « primer que les affections douces et tranquilles « ne le sont en général, qu'il finit par tomber « dans l'horrible et le cruel. C'est un vrai « malheur pour l'art, si ces gens ont un talent « distingué. Peu-à-peu leur goût infectera leurs « élèves. »

L'observation que présente ce passage de M. De Burtin, jointe aux sages préceptes qui le précèdent sur le choix du sujet, offre une leçon fort utile aux peintres qui croient pouvoir remplacer, par l'horreur et l'effroi qu'inspirent les sujets de leurs ouvrages, les agrémens enchanteurs, l'effet magique et l'illusion réelle, qu'ils désespèrent de pouvoir leur donner par l'exécution.

Enfin, pages 44 à 46 du même volume, cet auteur dit : « A peine un jeune élève, qui an- « nonce des dispositions, a-t-il appris à manier « le crayon avec un peu d'adresse, que la mode « établie, l'amour-propre, les protections, les « faveurs et les encouragemens de toute espèce « le font partir pour l'*Italie;* mot que nos an- « ciens artistes savaient prendre à la lettre, en « la parcourant toute entière, mais qui, chez la « plupart de nos modernes, ne signifie plus

Digitized by Google

« que la ville de *Rome*, où une fois arrivés, le « dessin seul, dont ils y entendent chaque jour « de nouveaux éloges, prend tout leur tems, et « les occupe tout entiers. Il n'est pas un Romain, « qui ne leur dise, conformément au systême « absurde de son école, que tout tableau bien « dessiné est toujours assez bon, et que le co- « loris n'y vient que pour la forme, mais n'ajoute « plus rien au vrai mérite de l'ouvrage.

« Adoptant une erreur si dangereuse, que « tant d'autorités lui rendent respectable, le « jeune élève en fait sa règle de conduite, ne « rêve que dessin, s'en occupe sans relâche, et « lui consacre ses plus belles années. Mais lors- « qu'enfin, son tems presque écoulé, il se rap- « pelle que tout tableau exige des couleurs, « au moins comme accessoire indispensable, « d'après l'aveu de ceux-là même qui l'ont si « bien instruit, il court à la boutique, achète « une palette garnie de ses couleurs, se met au « chevalet, et devient peintre, en autant de « jours quelquefois qu'il a passé d'années pour « devenir dessinateur.

« De retour dans sa patrie, que fera notre « artiste? Admirant les chefs-d'œuvre d'un si « grand nombre de nos anciens coloristes, re- « viendra-t-il de son erreur? non, l'intérêt d'un « côté, l'amour-propre de l'autre s'opposeront

Digitized by Google

« à cela. Se refusant à parcourir une nouvelle « carrière, dont sa propre faiblesse en cette « partie lui exagère la longueur, il trouve plus « facile de décrier le mérite des anciens, qu'il « désespère de pouvoir imiter. Il censure les « peintres d'histoire comme mauvais dessina- « teurs; il méprise les autres artistes comme « *peintres de genres*, et nomme sans façon « *magots* les figures les plus spirituelles.

« La haute opinion qu'inspire aux ignorans « un peintre qui arrive de Rome, ne tarde pas « à lui donner des partisans dont il lui est facile « de faire autant d'*échos* en faveur du *dessin*, « en les éblouissant par des discours et des « termes de l'art, où ils n'entendent rien, et « qui le font passer à leurs yeux pour un grand « oracle. Il sait jouir en homme habile de son « triomphe, et s'y maintient par les sarcasmes « contre les coloristes qui le lui ont acquis. « Bientôt, s'érigeant en arbitre de toute pro- « duction de l'art, il parcourt dédaigneusement « les sanctuaires qui en renferment les mer- « veilles, annonçant tout au plus par quelques « coups de tête l'approbation, toujours res- « treinte, qu'il accorde malgré lui à un tableau « sur mille, entre tous ceux qui n'ont pas, « comme lui, l'honneur de venir de l'Italie. Par « cette conduite qui fait pitié au vrai connais-

Digitized by Google

« seur, il devient le fléau de tout jeune ama-
« teur, en ne témoignant que mépris pour tout
« ce que celui-ci possède, en le mettant au dé-
« sespoir par des principes directement con-
« traires au sentiment, non suspect, que ses
« yeux, son goût inné et sa conviction interne,
« appuyés sur la nature, lui ont inspiré. . . .

« Vous donc, qui formez des collections de
« tableaux, méfiez-vous des jugemens intéressés
« de ces hommes à ton tranchant, qui préten-
« dent apprécier les ouvrages d'autrui, et ne
« savent pas apprécier les leurs; et qui, comme
« l'observe le judicieux De Piles, s'imaginent
« qu'ils passeront pour de grands connaisseurs,
« quand ils diront qu'un bras est estropié,
« qu'une jambe est trop longue, qu'une action
« est forcée, quoique le tableau soit bien des-
« siné, et que les endroits qu'ils reprennent
« soient très-corrects. »

Je trouve ce passage assez lumineux par lui même, pour me dispenser d'y ajouter mes remarques, que tout lecteur sensé et non prévenu fera aussi bien que moi, tandis que je les ferais très-inutilement pour ceux qui ne veulent écouter que leur prévention, leur amour-propre ou les principes faux et dangereux dont ils ont été imbus par l'exemple et les leçons de leurs maîtres.

Digitized by Google

Voyage d'Anvers, par le Pays de Waes, à Gand.

En partant d'Anvers pour Gand, je commençai d'abord par passer dans un bac à voiles le majestueux Escaut. Ce fleuve, ici et même plusieurs lieues au-dessus, est assez profond pour porter les vaisseaux de ligne, et d'une largeur tellement considérable, qu'ils peuvent y faire des bordées comme en pleine mer, et s'y servir, selon le besoin, du vent, du courant de l'eau, ou de la marée. En le traversant, on jouit du magnifique tableau qu'offrent la ville, sa citadelle, son chantier et son port.

Arrivé à la tête de Flandre, je jetai un coup d'œil sur les commencemens de la nouvelle ville dont l'Empereur a ordonné la construction à l'opposite d'Anvers, et sur les riches pâturages qu'on y rencontre à perte de vue, qui sont parsemés de troupeaux de bêtes à cornes. Ici commence ce fameux pays de Waes, le modèle le plus parfait qu'on puisse trouver en Europe pour l'agriculture, dont M. De Burtin a fait une description si enchanteresse et si

Digitized by Google

ressemblante dans l'opuscule qu'il a publié *sur l'inutilité des jachères*.

C'est de ce petit ouvrage que je crois devoir emprunter ce que je vais dire du pays de Waes, ne craignant pas que l'auteur s'en offense, vu le peu d'importance qu'il a mis à une production si utile, en ne la faisant tirer qu'a un très-petit nombre d'exemplaires, qui ne lui servent à autre chose, de même que la plupart de ses autres intéressans opuscules, qu'à en faire des présens, lesquels avec le tems deviendront de vraies raretés littéraires.

Le pays de Waes, dont la situation géographique entre Gand et Anvers est trop connue pour que je doive m'y arrêter, offre une merveille continuelle, où l'art et le travail ont forcé la nature, de marâtre qu'elle était, à devenir la meilleure et la plus féconde des mères.

Ce beau pays offre, dans sa totalité, un modèle vraiment unique d'industrie et de fertilité. Mais il est formé de deux parties qui ne se ressemblent en rien pour les qualités du sol; car l'une, savoir la plus considérable et la plus peuplée, est toute sablonneuse, et n'est devenue fertile qu'à force d'engrais; tandis que l'autre se réduit aux seuls *polders* qui sont des terrains qu'au moyen de digues on a arrachés aux eaux de l'Escaut, qui les avaient submergés et cou-

Digitized by Google

verts pendant une très-longue suite d'années. Le sol gras de ces polders est excellent, et naturellement fertile.

Il en est tout autrement du sol dont je vais parler, et qui constitue évidemment la majeure partie du pays de Waes : car tout ce sol ne consiste qu'en un sable en tout pareil à celui des plus mauvaises bruyères de la Campine. Il est si sec et si mouvant, qu'on a peine à y avancer pendant les sécheresses, par-tout où les routes ne sont pas pavées. Mais ce désagrément, dont on ne peut s'apercevoir que dans les chemins de traverse, fait un contraste d'autant plus frappant avec les terres joignantes que celles-ci n'offrent à la vue qu'un superbe terreau noir, et d'une épaisseur étonnante, fruit des travaux et des engrais employés par le laboureur avide pendant le cours de plusieurs siècles.

Ces terres, divisées en des portions extrêmement petites, offrent autant de carrés, dont le milieu, beaucoup plus élevé que les bords, forme un monticule artificiel, qui s'abaisse insensiblement par des arcs courbés avec une régularité que la vue seule peut rendre croyable; de façon que chaque portion de terrain est devenue, graces à un travail persévérant, de plate et unie qu'elle était par sa nature, une espèce de petite colline, mais extrêmement sur-

Digitized by Google

baissée, dont le milieu est plus ou moins élevé au-dessus du sol qui lui sert de base, selon que la pièce de terre est plus ou moins étendue.

Quel que puisse être le grain dont la colline est ensemencée, le contour de celle-ci offre généralement une bordure plate en gazon d'herbe. Le tout est entouré d'une haie vive, la plupart de bois d'aune, entremêlée de quelques arbres montans : enfin suit un fossé profond, qui ne laisse échapper aucun engrais que les pluies pourraient entraîner du monticule, et qui sert de réservoir où le laboureur retrouve avec usure tout ce que son champ peut avoir perdu.

Cette manière de labourer la terre doit son origine à la nécessité et à la nature poreuse et sablonneuse du sol, au travers duquel les pluies ne manqueraient pas de précipiter tout l'engrais, si elles pouvaient y tomber à-plomb, mais sur lequel elles ne font que glisser, depuis que, dans son élévation artificielle, il ne leur présente que des plans arrondis. Car elles ne font que le mouiller, si elles sont douces, et elles s'en écoulent vers le plat-bord de gazon et vers le fossé qui l'entoure, si elles sont copieuses et violentes.

L'homme le plus insensible ne pourrait s'empêcher d'éprouver un étonnement délicieux et continuel, en voyageant par ce charmant pays,

Digitized by Google

qui semble n'être qu'un seul village entrecoupé de jardins toujours verts. Les villages s'y touchent de si près, ils sont en général si étendus et entrelacés d'une telle manière, qu'il devient presque impossible de s'apercevoir où finit l'un et où commence l'autre. La population y est telle, que la terre paraît ne pas devoir suffire, nonobstant sa fertilité, aux habitans nombreux qu'elle porte. Les chemins sont bordés par-tout de maisons qui se suivent à de fort petites distances. Toutes ces maisons, même les plus petites, offrent, par leur construction et par leur propreté, un air d'aisance champêtre. Les jardins, les vergers, les basses-cours, les granges, les écuries, en un mot, tout est ici d'une propreté ravissante. Chaque maison, presque toujours précédée par un verger ou par une basse-cour, est séparée du chemin, qui lui-même n'est qu'une allée régulièrement plantée, par un fossé étroit et profond, presque rempli d'eau, qui sert au rouissage du lin. Ce fossé est suivi par une haie vive de houx, d'if ou d'épines, soigneusement taillée, au travers de laquelle une barrière en treillage, peinte en couleur à l'huile, donne le passage vers la maison.

Ce sont ces maisons qui, en s'éloignant de toutes parts du centre des villages où tout respire le ton des villes, vont réunir au loin les

Digitized by Google

différentes paroisses par leur contiguité. Ce sont encore ces maisons qui sont la demeure ordinaire de cette foule innombrable de tisserands et autres ouvriers en lin que nourrit, pour son bonheur, l'heureux pays de Waes.

Il en est à-peu-près de même d'une partie du pays de *Termonde*. Celui-ci cependant peut se vanter de renfermer au moins une ville, ce que ne peut pas le pays de Waes. Mais les villages de ce dernier valent bien, à tous égards, des villes, tant par la beauté des bâtimens, l'activité du commerce, et les fabriques nombreuses, sur-tout en lin, que par la population, qui y va depuis dix mille jusqu'à dix-huit mille ames, dans ceux qui sont du premier rang.

Quoique les fabriques en tout genre soient familières au pays de Waes, le nombre de celles en coton, coton et soie, de celles sur-tout en lin, y surpasse l'imagination. A chaque maison où l'on passe, on y est toujours régalé du bruit désagréable et monotone d'un ou de plusieurs métiers de tisserand. Les avantages que donne à ce pays la fabrication du lin, sont inappréciables. Pour un domestique que tient un laboureur dans d'autres provinces, il en tient jusqu'à trois ici. En été, ces gens exécutent avec promptitude et à point nommé tout ce qu'exige l'agriculture. En hiver et dans leurs jours su-

Digitized by Google

perflus d'été, qui seraient perdus par-tout ailleurs, ils s'occupent sans relâche au lin, et, en le convertissant en fil ou toile, ils décuplent les revenus de leur maître.

Autant ces bras nombreux, que l'industrie fabricante fournit aux besoins des champs, contribuent à en perfectionner et à en accélérer le travail, autant les bestiaux nombreux que nourrit cet étonnant pays, contribuent, par de copieux engrais, à en accroître la fertilité. Non seulement on y compte une bête à cornes au moins pour chaque bonnier (1), mais il est en même tems une pépinière des plus fécondes de chevaux de carrosse.

Les paysans y prennent un soin extrême de ces derniers animaux, dont il font un grand commerce. La plupart achètent les poulains dans le pays d'Alost, les élèvent chez eux, et les revendent au bout de deux ou trois ans. Ils les

(1) Le bonnier, mot inconnu dans les dictionnaires français, l'Encyclopédie seule exceptée, est le nom français ou wallon correspondant au *bunder*, nom flamand d'une mesure de terre généralement usitée dans le Brabant et autres provinces des Pays-Bas. Il renferme quatre cents verges; par conséquent il équivaut à quatre journaux de cent verges chacun. Mais ces verges diffèrent d'un canton, et même d'un village à l'autre, depuis seize pieds un tiers en carré, jusqu'à vingt et un pieds un tiers en carré.

Digitized by Google

nourrissent sur-tout de carottes, dont ils sèment annuellement une quantité surprenante. Ils ne perdent pas un pouce de terrain pour cette culture : elle n'est qu'une deuxième récolte. Car les carottes se sèment dans les grains dès le printems, et dans le lin lorsque celui-ci commence à lever. Aussi à peine le grain est-il fauché et le lin arraché, que les carottes qui étaient cachées jusqu'alors, offrent un beau tapis de verdure, qu'on nettoye en enlevant les racines des grains et des mauvaises herbes à la main. Y a-t-il dans le champ quelque place trop peu garnie de carottes, on y jette d'abord de la semence de navet, qui ne tarde pas à en couvrir la nudité.

Les navets, dont on voit aussi une quantité prodigieuse dans le pays de Waes, ne s'y sèment régulièrement qu'après la première récolte. Ils servent à la nourriture des bêtes à cornes. Les carottes ne sont destinées qu'aux chevaux et aux cochons. On n'en donne jamais aux bêtes à cornes, sinon qu'en hiver on vienne à manquer de navets et de tout autre fourrage. Les carottes remplissent bien les chevaux, leur donnent un air d'embonpoint et de propreté, mais elles les rendent mous et sans force. Aussi, lorsqu'on veut s'en servir, il faut qu'on commence avant par les mettre à l'avoine au moins pendant trois mois.

Digitized by Google

Ces nombreux chevaux ne sont nullement nécessaires à l'agriculture du pays de Waes, où la terre est si meuble, qu'un cheval peut y faire plus de labeur que n'en peuvent faire trois dans les terres fortes et argileuses : mais le surplus sert au commerce des chevaux, dont la passion domine en ce pays; passion fort avantageuse à la culture par l'engrais qu'elle fournit. L'on peut en dire autant des bœufs nombreux qu'on va chercher en Hollande, qu'on engraisse dans les genièvreries du pays de Waes, et qu'on vend la plupart en France. J'en ai vu, sur-tout à Lokeren, auxquels leur poids énorme ne permettait plus de rester debout.

J'ajouterai à ce tableau aussi surprenant que véridique une observation que j'ai faite moi-même, et qui prouve que les villages de ce superbe canton valent souvent certaines villes considérables de l'ancienne France. Cette observation est relative au commerce du pays de Waes, dont l'importance est telle, que ses marchés publics sont toujours fréquentés par les marchands des premières villes des Pays-Bas. Aussi, l'Empereur n'a-t-il pas hésité d'accorder au village de Saint-Nicolas un tribunal de commerce, honneur dont probablement aucun village en Europe ne peut se vanter.

Tout absorbé dans la jouissance que me pro-

Digitized by Google

curait la vue de ce délicieux pays, qui n'est qu'une plaine continuelle, entre-coupée de quelques collines en forme de dunes, je continuai ma route, toujours également satisfait, et j'arrivai aux portes de Gand, sans m'être aperçu que j'avais déja dépassé les limites du pays de Waes.

La grande et belle ville de Gand est si ancienne, que plusieurs historiens en attribuent la fondation à César, qui en désignait les habitans sous le nom de *Gorduini*. Les Vandales qui y succédèrent aux Nerviens, donnèrent à cette ville le nom de *Vanda*, d'où peut dériver celui de *Ganda*.

L'étendue de Gand surpassait jadis celle même de Paris. Aussi Charles-Quint disait, en plaisantant, *qu'il aurait mis tout Paris dans son Gand*. Il ne serait guère possible de dire en quoi, et de combien elle est déchue de son ancienne prospérité et de sa nombreuse population. J'ai remarqué néanmoins qu'elle renferme aujourd'hui dans ses murs de très-grandes blanchisseries et autres terrains non bâtis, ce qui peut faire croire que le nombre de ses maisons est diminué en proportion. De là résulte probablement que, nonobstant sa dépopulation réelle, la ville, dans sa partie habitée, paraît toujours encore très-peuplée. Elle est traversée en tous

Digitized by Google

sens par l'Escaut, la Lys, la Liève, la Moère, et un nombre considérable de canaux, qui y forment jusqu'à vingt-six îles dont toutes les parties sont liées par trois cents ponts.

Quoique l'histoire atteste sans réplique la décadence effective de cette ville, Gand ne laisse pas de figurer encore aujourd'hui parmi les villes les plus renommées de l'Europe, par ses richesses, son commerce, et ses fabriques. Elle fait sur-tout un commerce immense en toiles, pour lesquelles l'Espagne a été jusqu'ici son principal débouché.

Non-seulement l'industrie active des habitans, et le voisinage du pays de Waes et autres cantons extrêmement fertiles, fournissent à la ville de Gand une abondance d'objets fabriqués et de matières premières pour alimenter son commerce, mais les nombreuses eaux de ses canaux et rivières lui en facilitent singulièrement le le transport. Elle ne doit même guère regretter d'avoir perdu le débouché que lui offrait vers la mer le Sas de Gand, ville qui lui servait de port, et qu'elle avait bâtie dans les tems de sa plus grande splendeur. Les Hollandais, en prenant le Sas, n'ont pu nuire au commerce de Gand, non plus qu'ils n'ont pu nuire à celui de Bruges, en prenant la ville de l'Écluse en Flandre, qui lui servait de port, depuis que

Digitized by Google

ces deux villes communiquent avec Ostende et Anvers, au moyen d'un canal magnifique.

En parcourant les rues de Gand, que je trouvai en général bien percées, nettes, larges, et ornées de belles maisons, j'ai été choqué d'en trouver quelques-unes, parmi les plus fréquentées, tellement étroites, qu'à peine j'ai pu en croire mes yeux. Celle, entre autres, qui touche au Kauter, en venant de Bruxelles, et qui offre un des principaux passages de la ville, ne peut en aucune façon admettre deux voitures de front. On m'a assuré que le magistrat, ayant senti la nécessité absolue d'élargir cette rue, et ne pouvant disposer des maisons, même à un bon prix, sans le consentement des propriétaires, était parvenu, vers la fin du siècle passé, à acheter peu-à-peu, à quelques maisons près, tout un côté de la rue; mais que, au grand étonnement d'un chacun, les maisons déja acquises ont été revendues depuis, et que ce projet si utile a été mis en oubli.

Entre les objets nombreux dignes de l'attention du voyageur, que j'ai trouvés dans cette ville, je crois devoir placer quelques édifices, monumens intéressans de l'antiquité: la grande Place du Marché; le Kauter; la Société Littéraire; la Bibliothèque publique, qui renferme trente-deux mille volumes, entre lesquels se

Digitized by Google

trouve un exemplaire de la Bible imprimée en 1472; le fameux canon nommé *la Folle Marguerite*, ayant trois pieds de diamètre, et près de dix-huit pieds de longueur; le Beffroi; enfin le Jardin Botanique, qui ne peut manquer d'être intéressant dans une ville qui se distingue par le nombre des amateurs en cette partie, lesquels ont formé une société botanique renommée depuis sa naissance.

Mais rien ne m'a frappé davantage à Gand, que l'église cathédrale, non par son extérieur, qui n'a rien de fort attirant, mais bien par son intérieur, qui surpasse à mes yeux toutes les églises que j'ai vues. Non-seulement on y admire avec raison de superbes mausolées, où les marbres les plus précieux ont été prodigués, et où la sculpture et la mosaïque semblent se disputer le pas; mais aussi les ornemens du maître-autel, du sanctuaire et de tout ce qui l'entoure, offrent des richesses d'une telle magnificence, que rien ne peut les surpasser en ce genre.

Chaque côté du chœur, dans toute son étendue, est orné d'une suite de superbes stalles, construites en bois d'acajou massif, et les bas-côtés, dans presque toute l'église, sont richement incrustés d'un très-beau marbre noir, soutenu par-tout par des pilastres de marbre

Digitized by Google

blanc d'Italie. La Crypte ou église située sous la précédente, est fort intéressante aussi, et doit offrir les mêmes dimensions et distributions. La tour de cette cathédrale, comme celles de beaucoup d'autres églises, est restée imparfait et terminée carrément.

Ici, comme dans le reste de la Belgique, on ne doit plus chercher dans les églises les bons tableaux flamands qu'elles possédaient avant la révolution française. En revanche, on remarque avec plaisir, parmi les Gantois, un goût décidé pour les productions de la peinture, qui distingue leur ville parmi les autres des Pays-Bas. Les associations qui s'y sont formées pour l'encouragement des arts dépendant du dessin ont obtenu le plus heureux succès, et ont été imitées ailleurs avec empressement, sur-tout à Bruxelles et à Anvers.

Quoique la ville de Gand n'offre plus aux amateurs et aux curieux d'aussi riches collections que celles qu'on y voyait autrefois, le goût pour les tableaux y règne encore tellement, qu'on y en trouve plus qu'ailleurs dans la Belgique de petites collections, entre lesquelles se distinguent sur-tout celles de MM. De Sacegem et Scamp. D'ailleurs les habitans de Gand ont déja commencé, au moyen de souscriptions fort libérales, à réparer par des tableaux qu'ils

Digitized by Google

font faire par les meilleurs artistes, les pertes des tableaux anciens qu'avaient essuyées leurs églises.

Les Gantois, dont le voyageur Forster paraît, avec raison, avoir trouvé la physionomie mieux prononcée que celle des habitans de Bruxelles, se sont distingués, dans les anciennes guerres, par un courage éclatant.

Les armées que les Gantois ont successivement mises en campagne, paraissent surpasser toute croyance. J'en dis autant des pertes considérables en hommes qu'ils ont pu supporter. Un seul exemple pourra suffire pour attester ceci. Dans le moment même où ils assiégeaient Oudenarde avec une partie de leur armée, une autre partie consistant en 40,000 hommes alla attaquer, le 27 novembre 1382, à Roosebeke près de Courtrai, sous la conduite de leur chef Philippe Van Artevelde, ce fameux brasseur, l'armée combinée de Charles VI, roi de France, et du comte Louis de Male, leur souverain. Les Gantois perdirent, dans cette bataille, vingt mille hommes avec leur chef, sans être réduits, et sans avoir perdu l'espérance par un coup si terrible, puisqu'ils ne laissèrent pas, pour cela, d'entreprendre encore, quelque tems après, le siége de Bruges même, cette ville dont la population et les richesses n'étaient nullement inférieures à celles de Gand.

Digitized by Google

Quoique les Belges en général aient été, de tous tems, très-attachés à leurs priviléges et à leur constitution, et fort prompts à verser leur sang pour maintenir leurs droits, dispositions dont je crois trouver la cause dans leur état constant de prospérité et d'aisance générale, l'on peut dire sans exagération que, entre eux tous, les Gantois étaient dans ces tems de trouble les plus turbulens et les plus enclins à la révolte. A chaque instant en guerre contre leur prince, contre leur voisin, ou contre la France, ils semblaient ne faire la paix qu'en attendant la première occasion favorable pour la rompre. Souvent réduits à la soumission par leurs souverains, ils abusaient du pardon obtenu. Charles V seul, né à Gand, Charles V, le souverain le plus populaire et le plus chéri des Belges, celui, en un mot, dont la mémoire est aussi honorée aux Pays-Bas que celle de Henri IV en France, a été le seul entre les comtes de Flandre qui ait su tellement dompter les Gantois, qui s'étaient révoltés contre lui pendant son séjour en Espagne, que depuis lors ils cessèrent d'être des boute-feux dans les rebellions, pendant lesquelles ils ne firent plus par la suite que se laisser entraîner à l'impulsion générale.

Entre les conditions auxquelles Charles V accorda le pardon à la ville de Gand après

Digitized by Google

qu'elle se fut soumise, la plus singulière était celle que leurs magistrats se présenteraient à lui la corde au cou, et qu'à perpétuité ils la porteraient de même quand ils seraient en fonction. Ils ont obéi à cette condition humiliante; mais de la corde ils ont su faire un ornement par une espèce de nœud d'amour, qu'ils ont porté jusqu'à ce que leur ville ait été réunie à la France. C'est par cette corde que la ville de Gand est caractérisée dans les trois vers anciens suivans, qui sont des vers nationaux belges, composés en latin sur les six principales villes du pays, et généralement connus aux Pays-Bas:

Nobilibus Bruxella viris, Antverpia nummis,
Gandavum laqueis, *formosis Bruga puellis,*
Lovanium doctis, gaudet Mecklinia stultis!

Voici la traduction à-peu-près littérale, en mauvais vers français, de ces trois vers latins:

Bruxelles brille par noblesse,
Anvers brille par sa richesse,
Gand par *la corde au col annexe*,
Bruges par la beauté du sexe,
Louvain brille par les savans,
Malines manque de bon sens!

Digitized by Google

Voyages de Gand, par la route de terre et par celle du canal, à Bruges.

Pour aller de Gand à Bruges, on a le choix de trois routes différentes, savoir, celle par eau, au moyen du canal; celle par terre, en côtoyant celui-ci; et celle par la grande route pavée, qui s'écarte du canal. C'est cette dernière que j'ai été obligé de suivre lors de mon premier voyage, où je me trouvais dans la nécessité d'amener ma voiture. La seconde n'est guère suivie que par les piétons ou par des cabriolets fort légers. La route par le canal, que j'ai choisie à mon dernier passage, est, sans aucune comparaison, la plus commode et la plus agréable des trois. Aussi est-elle généralement préférée par tous ceux qui ne sont pas embarrassés par une voiture ou par un cheval.

On n'hésite pas d'assurer qu'aucune voiture au monde, soit par terre, soit par eau, n'est comparable, pour l'agrément et pour la commodité, à la barque établie entre Gand et Bruges. Aussi, quelque renommées que puissent être les barques dont on se sert par-tout en

Digitized by Google

Hollande, et au moyen desquelles on y voyage à si peu de frais, ce serait en vain qu'on voudrait se faire, d'après celles-ci ou d'après aucune autre voiture par eau sur des rivières ou des canaux qu'on rencontre en Europe, une idée des avantages qu'on trouve dans la barque dont il s'agit, qui cause une si satisfaisante surprise à tout voyageur, et sur laquelle s'embarquent fréquemment des gens, sans autre motif que pour y passer une journée agréable.

Non-seulement on y est aussi à l'aise que dans une maison, ayant le choix entre plusieurs places très-commodes, dont sur-tout deux, destinées aux personnes un peu distinguées, sont aussi propres et aussi bien ornées que les meilleures chambres chez les bons bourgeois, mais aussi, dans ces différentes places, on peut varier ses jouissances, et les prolonger selon la satisfaction qu'on éprouve des compagnies qui s'y rencontrent. Si, par hasard, on ne trouve pas de quoi s'amuser par la conversation, on peut lire ou écrire, sans s'embarrasser de la compagnie, les chambres étant suffisamment pourvues de tables et de chaises fort propres garnies de coussins.

Pour son argent, et à un prix fort raisonnable, on peut obtenir du vin, de la bierre, des liqueurs, des boissons chaudes, et de quoi

Digitized by Google

manger, chaque fois qu'on en sent l'envie. Mais à l'heure du dîner, des nappes bien blanches sont mises sur toutes les tables, où chacun prend la place qui lui convient, et où il peut être assuré de faire un repas aussi délicat et aussi abondant que dans les meilleures auberges.

Les ci-devant états de Flandre mettaient même tant d'intérêt à ce que les tables fussent bien servies, et que tout le reste fût en ordre au point de faire honneur à leur province, qu'ils s'étaient réservé l'administration de cette barque, pour laquelle ils épargnaient si peu les frais, que chaque année la dépense surpassait notablement la recette.

Outre les places destinées aux voyageurs, dont j'ai déja parlé, cette barque renferme une belle cuisine, un lavoir, un garde-manger, des caves et autres divisions, de manière qu'on y rencontre tout ce qu'on peut trouver dans une maison bien distribuée. J'y ai sur-tout remarqué avec satisfaction plusieurs lieux d'aïsance, bien éclairés, tenus sous clef, et d'une propreté vraiment éblouissante, qui m'a d'autant plus frappé, qu'elle offre un plus grand contraste avec l'horrible mal-propreté, en ce genre, qui règne si généralement ailleurs.

Un avantage qu'offre cette barque aux voyageurs, et qu'on chercherait en vain dans toute

Digitized by Google

autre voiture publique, c'est que leur dîner ne retarde pas un instant leur marche, vu que, tout le tems que dure le repas, les chevaux ne cessent de tirer la barque, soit au grand pas s'ils vont contre le vent, soit au trot plus ou moins pressé s'ils ont le vent en poupe. Aussi puis-je dire qu'en général on avance bien avec cette barque, et même qu'on va rapidement lorsqu'on a un bon vent assez gaillard pour permettre l'usage de la voile.

La grande route pavée que j'ai parcourue en voiture lors de mon premier voyage, quoique en aucune façon comparable à celle que j'ai faite depuis lors par le canal, m'a néanmoins paru fort belle aussi. D'ailleurs la vue enchanteresse du soleil levant jointe à l'agréable azur d'un ciel sans nuages, et à la variété ravissante du chant matinal des oiseaux, avait mis mon ame dans une disposition vraiment délicieuse, lorsque, pour comble de bonheur, je fis la rencontre inattendue d'une jeune villageoise des environs de Bruges, dont les charmes naissans me rappelèrent le juste éloge qu'on a fait depuis longtems de la beauté des Brugeoises, et dont les discours aussi spirituels que naïfs, joints à une expression aussi gracieuse que naturelle, me fournirent le contraste le plus frappant avec ces paysannes stupides et grossières qu'on trouve si communément en France.

Digitized by Google

Ayant remarqué avec plaisir sa taille élégante, sa démarche leste et facile, son joli minois et son gracieux sourire, je fus fort étonné de trouver un ensemble si parfait et si séduisant dans une personne que son costume annonçait n'être qu'une paysanne, et même une paysanne flamande, nation à laquelle tant de nos bons Parisiens ont la prétention de se croire très-supérieurs. Je hasardai donc de la saluer et de lui adresser quelques paroles indifférentes, quoique je fusse à-peu-près persuadé qu'elle ne comprendrait pas le français. A ma grande surprise, elle me répondit sans embarras, mais avec une modestie tout-à-fait naïve. Pénétré du respect sincère que doit inspirer à tout homme honnête la véritable innocence compagne de la jeunesse, je crus devoir lui offrir une place dans ma voiture, ce qu'elle refusa d'abord en se couvrant d'une rougeur aimable, et ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'enfin elle accepta mes offres.

Je m'aperçus facilement à travers ses phrases françaises tout-à-fait estropiées, qu'elle manquait d'instruction, et qu'elle n'avait rien de ce clinquant qui accompagne si souvent le langage des villes; mais en revanche, je me convainquis aussi qu'elle avait un esprit juste et naturel, joint à un jugement solide. Aussi trouvai-je sa

Digitized by Google

conversation intéressante et agréable, en même-tems assez décidée pour contribuer à former mon opinion sur les habitans des campagnes. Malheureusement, à peine avais-je commencé à tirer quelque fruit de ses discours, que je me vis privé de sa compagnie. Car, peu avant que j'arrivasse à Bruges, ma belle paysanne me fit ses adieux, et s'achemina vers un hameau situé à peu de distance de la ville.

Bruges est une fort grande ville de forme à-peu-près ronde. Elle renferme encore plusieurs monumens qui attestent son ancienne splendeur à l'époque où, servant de point central entre les négocians des villes Anséatiques et ceux des villes de Venise, de Gênes et autres situées autour de la Méditerranée, elle était devenue, pour ainsi dire, le dépôt unique du commerce de l'Europe, où l'on apportait et d'où l'on exportait tout ce qui devait satisfaire aux besoins des différentes nations qui habitaient cette partie du globe. Aussi ce mouvement perpétuel de marchandises avait rendu Bruges une des villes les plus florissantes et les plus riches du monde entier.

Résidence ordinaire des puissans comtes de Flandre, elle s'est vue au plus haut point de sa prospérité à la brillante époque où Philippe-le-Bon y étalait une magnificence dont aucun

Digitized by Google

autre monarque ne pouvait approcher, et une puissance qui le rendait redoutable à tous ses voisins. Aussi sa cour était-elle devenue un asyle assuré pour tout souverain proscrit ou malheureux. Ce comte de Flandre, qui faisait trembler les rois et les protégeait alternativement, a rendu sa mémoire immortelle, non-seulement par ses grandes qualités et ses faits glorieux, mais aussi par l'ordre si honorable *de la Toison d'or*, qu'il institua à Bruges en 1430, le jour même de son mariage avec Isabelle, fille de Jean roi de Portugal.

Avec de telles richesses, et sous de tels souverains, Bruges devait non-seulement se distinguer par un commerce très-étendu, et par des fabriques très-florissantes, mais il devenait aussi fort naturellement le lieu le plus propre à attirer les hommes de génie, et à faire naître, par l'émulation et les encouragemens, de nouvelles inventions et des arts inconnus, dont d'autres nations ont profité depuis. C'est ainsi que, sans parler du reste, la postérité la plus reculée lui devra de la reconnaissance pour les progrès dans l'art du diamantaire, qui sont dus à cette ville, et sur-tout pour la peinture à l'huile, qu'a inventée dans ses murs, en 1410, le célèbre Jean Van Eyck, né à Maaseyk sur la Meuse en 1370, connu généralement aujour-

Digitized by Google

d'hui sous le nom de Jean de Bruges, où il est mort en 1441.

Quelque déchue que soit cette ville de son ancien état de splendeur, elle ne laisse pas d'être encore aujourd'hui riche, commerçante et fabricante. Avant la guerre qui a fermé ses débouchés, elle expédiait annuellement au-delà de vingt-cinq mille pièces de toile pour la Hollande, l'Espagne et l'Amérique. Ses dentelles occupent trois à quatre mille ouvrières, et ses fabriques de basins, toiles bleues, toiles à carreaux, coutils et autres tissages, jouissent de la réputation la mieux méritée. L'exportation de Bruges est singulièrement favorisée par ses canaux, tant vers l'intérieur de la France et de l'Allemagne, que vers la mer par Ostende qui lui sert de port.

Quoiqu'il n'y ait ni fontaine ni rivière dans cette ville, on y voit cependant quelques ponts et plusieurs belles écluses nécessitées par l'inégalité du terrain, qui est plus bas de dix-huit pieds du côté de la mer qu'à la porte de Gand, par où je suis entré, et où arrivent les bateaux de Gand, d'Anvers, de Bruxelles et de Malines.

L'hôte de mon auberge dans cette ville, homme obligeant, me conduisit lui-même chez différens amateurs de tableaux, chez lesquels je ne trouvai que des commencemens de col-

Digitized by Google

lections, qui ne m'offrirent rien de remarquable. L'académie de dessin ne m'a pas plus satisfait : néanmoins j'en excepte le portrait d'un sénateur, pièce qui fut exposée au salon de Paris en 1810, par un jeune Brugeois nommé Kenson. Ce tableau doit son effet aux couleurs éclatantes de la draperie, qui est une étoffe de velours brodée en or. La pose en est très-ordinaire, et elle manque de grace; mais, en revanche, la couleur est bonne en général, circonstance qui fait d'autant plus d'honneur à cet artiste, qu'il m'a paru que les professeurs de l'académie à Bruges s'attachent avec trop de prédilection au dessin, et ne font pas assez de cas du coloris, et de la magie dans l'exécution. Aussi est-ce la seule ville des Pays-Bas où j'aie trouvé que les peintres n'ont pas encore étudié jusqu'ici l'excellent ouvrage de M. De Burtin, sur *la Connaissance des Tableaux*.

Les différens ouvrages que je vis des élèves de cette académie, qui sont au nombre d'environ trois cents, prouvent qu'ils dessinent bien. Je remarquai avec plaisir que plusieurs d'entre eux avaient encore en vénération le nom de Jean Van Eyck, et qu'ils manifestaient hautement leur indignation contre les novateurs ignorans, qui ont cherché, depuis quelques années, à enlever à cet homme célèbre l'hon-

Digitized by Google

neur d'avoir découvert la peinture à l'huile. On ne peut en effet assez s'étonner de ce qu'un Lessing, un Mechel et quelques autres prétendus connaisseurs de la même trempe, aient eu l'effronterie de vouloir se faire une réputation aux dépens de la gloire si justement acquise par Jean Van Eyck, en jetant des doutes sur une découverte attestée depuis quatre siècles, par une tradition non interrompue, par des monumens publics, par un assentiment général, et par l'opinion unanime des écrivains de toutes les écoles de peinture. Heureusement que la découverte faite par le peintre flamand vient d'être si lumineusement démontrée, et l'opinion contraire si victorieusement renversée dans le premier volume (pag. 130 à 137) de l'ouvrage de M. De Burtin sur la *Connaissance des Tableaux*, que personne ne s'avisera dorénavant de renouveller une fausseté si bien dévoilée.

Entre les édifices publics de Bruges, j'ai distingué celui sur lequel se trouve le Beffroi. Il est situé sur la grande place, et a servi autrefois d'entrepôt subsidiaire à l'entrepôt principal, qui occupait un des plus longs côtés de la même place. Celui-ci était construit de façon qu'il couvrait une partie du canal venant d'Ostende, et que les vaisseaux y entraient pour charger et décharger à couvert. Sous l'empereur Joseph II,

Digitized by Google

cet antique monument de la splendeur de Bruges, devenu à-peu-près inutile, a été démoli, et de beaux bâtimens modernes en occupent la place.

L'hôtel-de-ville, édifice gothique peu régulier, était autrefois orné des bustes, assez bien faits, des anciens comtes de Flandre, qui ont été abattus depuis la révolution. Tout à côté, l'on voit encore les ruines de la chapelle du Saint-Sang, lieu de dévotion très-vénéré, où l'on venait en pélérinage de vingt lieues à la ronde.

L'église de Notre-Dame n'a rien de remarquable en elle-même. Mais on y voit deux tombeaux d'une richesse et d'une magnificence auxquelles je n'ai rien vu de comparable. Ils sont construits en pierre de touche et en cuivre doré. Les ornemens sont d'émail et d'argent, et la dorure seule a coûté vingt-quatre mille ducats de Hollande, ou quarante-huit mille couronnes de Brabant. Ces deux superbes monumens ont été sauvés, lors de la révolution, par le bedeau de cette église, auquel Sa Majesté a accordé pour récompense une gratification de mille francs, lors de son passage à Bruges. Elle a aussi accordé dix mille francs pour l'embellissement de la chapelle où sont ces tombeaux.

Digitized by Google

Le premier contient les restes de Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, tué devant Nancy en 1477. Il a été érigé en 1550, par ordre de Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint. On y lit cette inscription :

« Ci gît très-haut, très-puissant et magnanime prince « Charles, duc de Bourg, de Lothrycke, de Brabant, « de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres, « comte de Flandre, d'Artois, de Bourgogne, palatin « de Haynnav de Hollande, de Zéelande, de Namur « et de Zvtphen, marquis du Sainct Empire, seigneur « de Frise, de Salins et de Malines, lequel estant « grandement doué de force, constance et magnani- « mité, prospéra long-tems en haultes entreprises, « batailles et victoires tant à Montlhéri, en Normandie, « en Artois, en Liége, que aultre part, jusques à ce que « fortune luy tournant le doz, l'oppressa la nuict des « Rois 1476, devant Nancy. Le corps duquel déposite « audict Nancy, fut depuis par le très-haut, très- « puissant et très-victorieux prince Charles, Empereur « des Romains, V^e de ce nom, son petit nepveu, héri- « tier de son nom, victoires et seignories, transporté « à Bruges, où le roi Philippe de Castille, Léon, « Arragon, Navarre, et filz dudict Empereur Charles, « l'a fait mettre en ce tombeau, du costé de sa fille « et unicque héritière Marie, femme et épouse de « très-hault et très-puissant prince Maximilien, ar- « chiduc d'Austrice, depuis roy et empereur des Ro- « mains. »

Digitized by Google

Le second tombeau renferme les cendres de la fille de ce prince, Marie de Bourgogne, épouse de Maximilien, archiduc d'Autriche, morte à l'âge de vingt-cinq ans, le 28 mars 1481.

Le peu de mouvement que j'apercevais dans une ville aussi considérable et aussi renommée que Bruges, et le peu de monde que je rencontrais dans ses rues, m'offraient un contraste si douloureux avec la haute idée que je m'étais formée de son ancienne activité dans le commerce et dans les fabriques, que cette pensée tourmenta mon esprit tout le tems que j'y demeurai; et je ne pouvais m'empêcher de me demander sans cesse qu'elle était la cause désastreuse d'un si grand changement. Je ne tardai pas à me convaincre que les révoltes fréquentes des Brugeois n'avaient pu manquer de contribuer à leurs malheurs. Il ne me restait donc qu'à trouver la cause de ces révoltes, autrefois si communes dans la Belgique. Tout bien pesé, je suis resté convaincu qu'ils ne se sont rendus si souvent malheureux, que pour n'avoir pas su user avec modération et prudence du bonheur dont eux seuls ont joui si long-tems parmi toutes les nations de la terre.

En effet, leur constitution était tellement favorable aux sujets, sur-tout dans le Brabant et la Flandre, qu'aucun peuple n'en jouissait d'une

Digitized by Google

aussi avantageuse, et que les fiers Anglais n'ont cru pouvoir mieux faire que de modeler la leur sur celle-ci, au moment même où ils étaient maîtres du choix. Le degré de la liberté des Belges était monté à un tel point, que leur sol même ne supportait aucun esclave, mais le rendait libre dès qu'il y avait mis le pied. Les priviléges dont ils jouissaient, sur-tout les Flamands et les Brabançons, étaient nombreux et considérables, et surpassaient ceux de tout autre pays. Aussi le souverain, obligé de les leur garantir sous serment à son avénement, ne conservait, pour ainsi dire, d'autre pouvoir que celui de leur faire du bien.

Un état si heureux rendait les Belges attentifs à le conserver, et faciles à prendre l'alarme. Leur population immense et leurs richesses incalculables, toujours renaissantes par les fabriques et le commerce, rendaient les Brabançons et les Flamands, sur-tout les habitans de leurs quatre villes principales nommées plus haut, fiers et confians dans leurs forces et leurs moyens. L'affabilité, souvent trop populaire du souverain, les enhardissait encore; et toutes ces causes réunies leur mettaient fréquemment les armes à la main.

Il fallut enfin prendre les précautions nécessaires pour mettre fin à toutes ces révoltes.

Digitized by Google

C'est ce que firent l'empereur Maximilien avec ses sujets de Bruges, et son petit-fils Charles V avec ceux de Gand, et long-tems auparavant, le duc Wenceslas en avait usé de même avec Louvain. Celui-ci fit plus que de contenir les rebelles: il les chassa, et les fabriques de draps disparurent avec la population de la ville, coup mortel dont elle n'a jamais pu se relever.

Quant à la ville de Bruges, si les conditions de paix que lui dicta en 1492 Maximilien, ne lui devinrent pas aussi fatales par elles-mêmes, il n'en reste pas moins vrai que la guerre, terminée par cette paix, fut la cause unique de la décadence de cette ville, si florissante jusqu'alors. Car les négocians étrangers, rebutés par les entraves qu'ils éprouvaient dans leur commerce par les suites funestes de la révolte, abandonnèrent cette ville pour se rendre à Anvers, où ils établirent leur entrepôt, qui avait été jusque-là une des sources principales de la prospérité de Bruges. Dès-lors, le malheur des Brugeois devint la cause occasionnelle du bonheur des Anversois.

Digitized by Google

Voyage de Bruges, par Ostende, Nieuport et Furnes, à Dunkerque.

Entre Bruges et Ostende l'on rencontre les trois mêmes espèces de chemins qu'entre Gand et Bruges, avec cette différence, que le canal qui conduit à Ostende est plus large et plus profond; que la barque est moins compliquée dans son intérieur, n'étant pas destinée à nourrir les passagers; enfin, que la grande route pavée offre une végétation moins abondante, et que les arbres y deviennent moins communs et moins vigoureux à mesure qu'on approche davantage de la mer; dont les vents ruinent ou au moins courbent les arbres vers le côté opposé.

La stagnation que produit la guerre dans le commerce et dans la navigation, jointe à des maisons tenues fort basses pour être moins exposées aux terribles effets de certains vents de mer, me présenta d'abord Ostende sous un aspect peu séduisant. La maison de ville est le bâtiment le plus digne d'être remarqué; son peu d'élévation, qui frappe encore davantage

Digitized by Google

par l'étendue remarquable de sa largeur, doit sans doute être attribuée à la cause que je viens d'alléguer pour les maisons de cette ville en général.

La seule partie d'Ostende qui soit bâtie à la moderne et sur un plan régulier, est celle qu'on nomme *la ville neuve*, qui doit son existence aux vues bienfaisantes de l'empereur Joseph II, auquel cette place maritime doit aussi une amélioration considérable pour faciliter aux vaisseaux l'entrée de son port, devenue depuis lors beaucoup moins dangereuse.

Si les bâtimens, soit particuliers soit publics de cette ville, n'offrent pas une abondante récolte aux voyageurs curieux, en revanche les ouvrages relatifs à son port, ses écluses, et sur-tout celles de Slykens dans son voisinage, sont en général dignes de toute son attention. Les dernières offrent un exemple vraiment unique dans son genre de l'industrie humaine. Aussi font-elles l'admiration de tous ceux qui les voient. Les barques de Bruges ne dépassent point ces écluses, où les voyageurs sont obligés d'entrer dans une chaloupe pour parvenir à Ostende, à moins qu'ils ne préfèrent d'aller à pied le long du canal.

Au moment où je me rendis, pour la première fois, sur le bord de la mer, elle se retirait.

Digitized by Google

D'après l'impression que fit sur moi la première vue de cette immense merveille de la nature, je suis resté convaincu qu'à moins d'y être accoutumé on ne peut la voir sans l'admirer, et sans la trouver au-dessus de l'idée qu'on s'en était faite. Les vagues, tout en se retirant, retournaient encore sur elles-mêmes, et venaient mourir aux pieds du rempart sur lequel j'étais placé. Elles abandonnaient, sur le Strand où je me rendis ensuite, des coquilles et autres productions marines, parmi lesquelles je ramassai des étoiles de mer, des crabes, des moules, des tellines, des buccins, des limaçons et quelques mollusques.

L'azur d'un ciel serein, réfléchi par les eaux jaunâtres de l'océan, leur communiquait une teinte plus ou moins verte, et les flots produits par la retraite des eaux, tombaient en écume, et ressemblaient, en quelque façon, à des avalanches.

Ce ne fut pas sans surprise que je vis ici plusieurs dames et demoiselles se baigner pêle-mêle avec les hommes. Je profitai de l'usage, et je me jetai dans la mer aussi. J'appris de l'une de ces demoiselles, que les bains de mer attirent pendant l'été à Ostende un grand concours de monde.

Nous avions à notre droite, et placée sur la

Digitized by Google

batterie qui défend l'entrée du port, la colonne qui est éclairée de nuit à son sommet pour servir de fanal, et dont pendant le jour on fait les signaux aux navires, pour leur faire connaître l'état de la marée, au moyen d'un pavillon qu'on fait flotter du haut, quand la marée est à sa plus haute élévation, du milieu de la colonne au moment du mi-flux, et qu'on détache tout-à-fait lors de la basse-marée, pendant laquelle les vaisseaux doivent rester en panne, vu qu'alors l'eau leur manquerait pour entrer dans le port, où les navires se trouvent presque à sec durant la marée basse.

Cette ville, qui n'était d'abord qu'un village habité par des pêcheurs, a été appelée *Ostende (limite vers l'est)*, à cause de sa situation orientale. En 1445, Philippe-le-Bon fit élargir et creuser son port, et fit entourer la ville de murailles. Elle ne fut fortifiée régulièrement que vers l'an 1583, par le prince d'Orange, qui était à la tête des Hollandais révoltés.

Le siége que soutinrent ceux-ci dans cette ville en 1601, contre l'archiduc Albert, est un des plus mémorables dont l'histoire ait conservé le souvenir. Cent trente mille hommes y périrent de part et d'autre, et plus de deux cent soixante mille coups de canon, dont on entendait le bruit jusqu'à Londres, furent tirés tant

Digitized by Google

par les Hollandais que par les assiégeans. La ville, réduite en un monceau de cendres, et changée en un vaste cimetière, fut rendue au général Ambroise Spinola, après un siége de trois ans et trois mois, le 14 septembre 1604. Le chronogramme *ostenDe nobIs paCeM*, indique l'année 1601, où commença le siége; et celui, *ostenDaM InItIa paCIs*, désigne l'année 1604, où la ville fut prise.

La compagnie des Indes, établie à Ostende par l'empereur Charles VI, eut des commencemens heureux. Elle dut son origine à un hasard favorable, qui amena dans le port de cette ville un vaisseau marchand appartenant à des négocians de Saint-Malo, et commandé par un chevalier Breton, nommé La Merveille, qui revenait des Indes avec une riche cargaison. Les immenses bénéfices qui résultèrent de la vente des marchandises, parurent si avantageux au ministre de l'empereur aux Pays-Bas, qu'il renvoya ce capitaine aux Indes sur des vaisseaux équipés pour le compte de divers particuliers belges. Les succès de cette nouvelle entreprise surpassèrent tout ce que l'on avait pu espérer.

C'est alors que Charles VI autorisa, en 1722, par des lettres patentes, une nouvelle compagnie dont il régla les fonds à six millions, pour lesquels s'empressèrent de souscrire non-

Digitized by Google

seulement les négocians riches de la Belgique, mais aussi un nombre considérable d'étrangers de différentes nations : ensorte que le capital ne tarda pas à être assuré, et la souscription remplie. Pendant le court espace d'environ trois ans, quinze vaisseaux, équipés aux frais de la compagnie, firent alternativement les voyages de la Chine et du Bengale. A leur retour on faisait, dans les villes d'Ostende et de Bruges, les ventes publiques de leurs cargaisons, qui produisaient un grand bénéfice.

Cet établissement, qui donnait de si belles espérances, fut sacrifié à la jalousie des puissances voisines, qui menacèrent bientôt de déclarer la guerre à l'empereur, s'il ne révoquait pas l'octroi de cette compagnie. En effet, par suite des préliminaires arrêtés à Paris le 31 mai 1727, il était convenu qu'elle serait suspendue jusqu'au même mois en 1734. Mais, quatre ans après, elle fut supprimée pour toujours par le traité de Vienne. Ce fut là un coup funeste pour la ville d'Ostende, qui avait brillé quelques instans, et plus de deux mille habitans l'abandonnèrent pour aller porter ailleurs leur fortune et leur commerce.

Je fus fort étonné d'avoir constamment un appétit insatiable pendant mon séjour dans cette ville : mais l'on m'assura que l'air de la

Digitized by Google

mer produisait cet effet sur tous ceux qui n'en ont pas l'habitude. Un tel effet ne laisserait pas de rendre agréable un séjour passager qu'on ferait ici, sans parler des agrémens qu'offrent le commerce et la pêche dans un port de mer. Mais ces tristes dunes, ces sables mouvans, ce sol dépourvu d'arbres, sur-tout ces vents impétueux et leurs suites désastreuses, jettent un contre-poids trop dégoûtant dans la balance. Ces vents néanmoins et ces tempêtes, si généralement dangereux, non-seulement servent toujours à débarrasser la ville des exhalaisons produites par les eaux stagnantes et marécageuses, mais, de loin en loin, ils jettent à terre quelque présent utile, aux dépens de la mer. Telles étaient, entre autres, les huit baleines, longues de plus de soixante-dix pieds, qu'un violent orage fit échouer vivantes auprès de la ville, le 12 décembre 1403.

Voulant profiter de la basse-marée pour aller à Nieuport par le Strand, je partis d'Ostende à cinq heures du soir. Ma voiture roulait commodément et avec vîtesse sur le sable bien affermi que la mer venait d'abandonner, tandis qu'un peu à droite ou un peu à gauche il m'eût été impossible d'avancer, le cheval et la voiture s'enfonçant trop, d'un côté dans un sable devenu déja mouvant par le manque d'humidité

Digitized by Google

suffisante, et d'un autre côté dans un sable rendu trop léger par l'eau qui le soulève.

Quelque commode que soit une telle route, elle ne laisse pas d'ennuyer par sa monotonie et son isolement. A gauche, les dunes m'interterceptaient toute vue de terre : à droite, je ne voyais que l'incommensurable mer avec ses vagues et ses mouettes, dont le bruit ne peut inspirer que la mélancolie. Aussi ne fus-je pas peu charmé dès que j'aperçus Nieuport.

Quoiqu'il fût déja huit heures du soir, j'eus encore assez de tems pour voir la ville et ses remparts, au pied desquels elle a un petit port, éloigné d'un quart de lieue de la mer. C'est principalement de la pêche que le peuple tirait autrefois sa subsistance ; elle était aussi l'un des premiers objets du commerce des négocians, n'y ayant d'autre fabrication dans la ville que celle des cordages et des filets. Le port n'a que douze pieds de profondeur pendant la haute marée, et reste presque à sec à marée basse.

En quittant Nieuport le lendemain, pour aller à Furnes, je côtoyai une partie du canal de Bruges à Dunkerque. Je traversai de riches plaines, parsemées de magnifiques fermes. Autour de celles-ci paissaient, dans de grasses prairies, de nombreux troupeaux d'animaux domestiques, sur-tout de bêtes à cornes, source

Digitized by Google

féconde de richesses pour les fermiers de ce fertile canton, sur-tout par l'excellent beurre qu'ils en tirent, et qui est si avantageusement connu sous le nom de *beurre de Dixmude*. Plus loin, je vis des champs labourés, enclos par des haies vives, à travers lesquelles j'apercevais, par échappées, de très-beaux villages où tout semble annoncer beaucoup de prospérité.

Arrivé à Furnes, j'y trouvai une très-grande différence avec Nieuport que je venais de quitter. De larges rues bien entretenues, des maisons, antiques à la vérité, mais fort propres en dedans et en dehors, et produisant un coup-d'œil agréable, attestent l'aisance dont jouit Furnes, et que je ne puis qu'attribuer à la fertilité de ses environs; car, cette petite ville, autrefois située sur le bord de la mer, en est maintenant à une lieue de distance, et par conséquent ne tire ses ressources que de la terre.

Résolu de me servir encore de la basse marée pour aller à Dunkerque, je quittai Furnes à midi, pour me rendre au Strand. Ici je me confirmai dans l'idée qu'il est impossible de voyager par un meilleur chemin. Quoique éloignées seulement de cinq ou six pieds des eaux, qui se retiraient, les roues de ma voiture marquaient à peine sur le sable, dont la surface était unie comme une glace.

Digitized by Google

En quittant le Strand pour entrer dans Dunkerque, je fus obligé d'abandonner la bande de sable rassis que j'avais suivie jusqu'alors, pour passer vers ma gauche par le sable sec et mobile, où j'eus tout lieu d'éprouver, malgré moi, les difficultés qu'il présente. Car, quoique en sortant de la voiture j'eusse soulagé le cheval de tout mon poids, il mit plus d'un quart d'heure pour traverser environ deux cents pas de ce sable mouvant.

J'entrai dans Dunkerque du côté de la mer. Cette ville, dont le nom flamand signifie *Église des Dunes*, doit son origine et son nom à une chapelle qu'on assure avoir été bâtie en 646, par Saint Éloi, dans le même endroit. Elle n'a été entourée de murailles qu'au dixième siècle, par Baudouin le jeune, comte de Flandre. Beaucoup d'étrangers allèrent s'y établir, attirés par les grands priviléges que leur accordèrent successivement le comte Philippe d'Alsace, la comtesse Jeanne, et l'empereur Charles-Quint.

Le bassin fut la première chose qui frappa mes regards : il ressemble assez à un petit golfe qui s'étend et s'avance dans une partie de la ville. Quelques marins, à bord d'un corsaire qui devait mettre à la voile cette nuit-là même, m'apprirent que ce port peut contenir jusqu'à deux cents bâtimens. Son entrée est étroite et

Digitized by Google

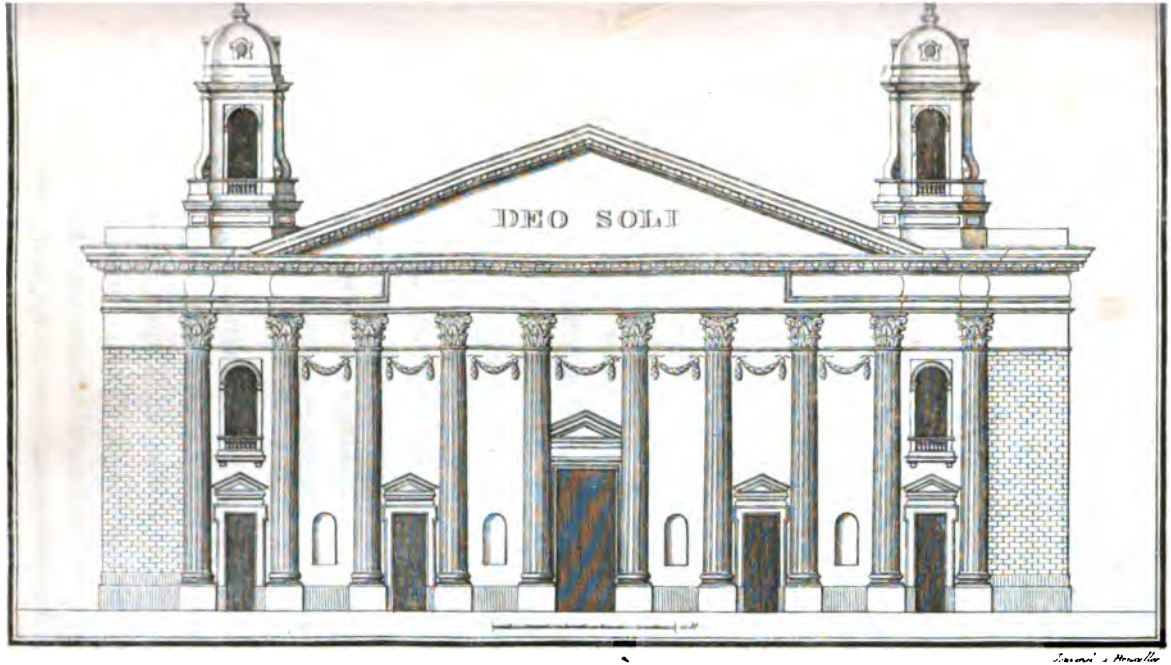
assez dangereuse, à cause des bancs de sable qui l'environnent.

Nonobstant la stagnation actuelle du commerce, je remarquai quelque activité sur le quai où je me trouvais : elle était, sans doute, occasionnée par le départ du corsaire dont je viens de parler. On voyait à bord de ce bâtiment, parmi les différens groupes de marins occupés à la manœuvre, les femmes des matelots apportant les hardes de leurs maris, auxquels elles faisaient leurs adieux avec le même sang-froid que s'il ne s'était agi que d'un voyage de plaisir dans les environs sur terre. Telle est la force de l'habitude. Ces marins, en embrassant leurs femmes et leurs enfans, paraissaient ignorer les dangers sans nombre, de la part de la mer et de la part des hommes, auxquels l'instant d'après devait les exposer.

A peine descendu à l'hôtel du Chapeau-Rouge, situé dans la plus belle rue de Dunkerque, je me mis à parcourir la ville. J'en trouvai les maisons, en général, fort élevées, et bâties avec symétrie en une espèce de briques pâles-jaunes. Plusieurs ont des plates-formes, d'où l'on découvre les environs.

Le portail de la grande église est un très-beau morceau d'architecture, devant lequel je m'arrêtai avec un grand plaisir. Dix belles co-

Digitized by Google



EGLISE ST ELOY À DUNKERQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

lonnes d'ordre corinthien soutiennent majestueusement un superbe fronton, dont les savantes proportions sont malheureusement défigurées par des accessoires déplacés, et par des ornemens massifs et informes, qui choquent le bon goût, et dont l'œil connaisseur se détourne. Aussi en ai-je fait le sacrifice dans la planche XX, qui représente ce portail, sur le fronton duquel se trouvent les mots, *Deo soli*, fort bien appropriés au sujet.

D'une tour très-haute, où est placé le télégraphe, je découvris les clochers de plusieurs villes voisines et de beaucoup de villages: du côté de la mer, j'aperçus très-distinctement les côtes d'Angleterre, les hauteurs de Douvres, et plusieurs bâtimens anglais, qui étaient à l'ancre, à la distance d'environ deux portées de canon du port de Dunkerque. Sur ces navires je pouvais distinguer, au moyen d'une lunette d'approche, la manœuvre des matelots et les mouvemens des gens de l'équipage qui se promenaient sur le tillac.

On me fit remarquer, au bout du port, l'estacade qui remplace l'une de ces fameuses jetées, qui s'avançaient jusqu'à six cents pas dans la mer, et que Louis XIV avait fait construire par Vauban, dont elles étaient le chef-d'œuvre. Les deux extrémités étaient terminées chacune par

Digitized by Google

un petit fort de bois, dont on avait appuyé les fondemens sur des vaisseaux surchargés de pierres, et coulés à fond.

On avait construit, dans la mer même, deux grands forts pour défendre les jetées. Le plus considérable, appelé *le Risbanc*, et dont les murailles avaient près de quatre-vingts pieds d'épaisseur, était placé à côté de la jetée d'Ouest avec laquelle il communiquait par un grand pont de bois. Il y avait au milieu du Risbanc, une place d'armes de forme ovale, dans laquelle on pouvait passer en revue six mille hommes. Elle était entourée de belles casernes, et pourvue d'un grand puits, où l'on rassemblait l'eau des pluies pour les soldats. On y voyait aussi une chapelle, sous la direction des pères Récolets.

Ces ouvrages admirables, qui avaient coûté des sommes immenses à la France, et dont la construction avait épuisé non-seulement des carrières entières, mais aussi de vastes forêts, et que l'on regardait enfin comme l'une des merveilles du monde, furent détruits par la mine, et sacrifiés au traité de paix conclu à Utrecht avec les Anglais en 1713.

Après avoir satisfait ma curiosité en tout ce dont la tour me permettait la vue au loin, je me rendis au port, dans lequel je vis rentrer

Digitized by Google

un bon nombre de bateaux pêcheurs avec leurs charges de poissons frais. Le ciel s'étant tout-à-coup obscurci, les eaux prirent une couleur bronzée qui contrastait singulièrement avec la blancheur des vagues qui venaient se briser à mes pieds.

Il était sept heures du soir. J'allai me placer à l'extrémité de l'estacade sur la mer. L'air était vif : la marée commençait à remonter : un nuage sombre et épais me cachait le soleil prêt à s'enfoncer dans l'Océan : le rideau jaunâtre qui bordait la nue, et que les ondulations des flots réfléchissaient de mille et mille manières, prit bientôt la teinte étincelante du feu, et l'astre du jour parut tout-à-coup à découvert. Sa couleur était d'or pourpré; et, quoique son éclat fût assez vif, l'œil pouvait néanmoins encore le fixer, ce que je crus devoir attribuer à sa position déja trop plongée, ou à quelque vapeur dans l'air.

La grandeur extraordinaire, la beauté majestueuse de ce chef-d'œuvre de la nature, et son effet magique sur la surface des eaux, élevèrent mon ame au-dessus d'elle-même, et la plongèrent dans une mer d'émotions délicieuses, plus faciles à sentir qu'à exprimer par des paroles. Aussi, depuis ce moment, tous les ouvrages des hommes que je rencon-

Digitized by Google

trais à Dunkerque devinrent mesquins à mes yeux, et peu dignes de m'arrêter plus longtems. Je résolus, en conséquence, de me remettre en route dès le lendemain.

Digitized by Google

Voyage, de Dunkerque, par Calais et Boulogne, à Saint-Omer.

Accompagné de M. Édouard Pingret, jeune artiste Saint-Quentinois de la plus belle espérance, je partis, à la pointe du jour, de Dunkerque pour Gravelines. A moitié chemin, nous rencontrâmes Mardick, où il reste à peine assez de maisons pour former un village, quoique autrefois c'ait été une ville maritime assez considérable. Ses ruines, néanmoins, n'ont pas laissé de devenir momentanément de quelque importance, après que Louis XIV, forcé de remettre Dunkerque entre les mains des Anglais, et craignant que ceux-ci, en comblant son port, ne causassent une inondation générale du Pays à l'entour, eut résolu de prévenir ce malheur en ouvrant un port à Mardick pour donner une issue aux eaux, au moyen des travaux hydrauliques, et entre autres, d'un large canal pourvu de trois grandes et magnifiques écluses qu'il fit construire.

Mais tous ces étonnans ouvrages, qui avaient été achevés en moins d'une année avec des dé-

Digitized by Google

penses énormes, et où avaient travaillé plus de trente mille hommes, éprouvèrent le même sort que ceux de Dunkerque. Car les Anglais en témoignèrent tant de jalousie, sous prétexte que Louis XIV avait pour but de rétablir par-là le port de Dunkerque, que la France fut obligée de céder encore, cette fois-ci, à leurs prétentions odieuses, et tous ces grands travaux furent détruits de fond en comble, par suite du traité conclu à La Haye, le 4 janvier 1717.

Après avoir passé quelques instans à Mardick, nous allâmes déjeûner à Gravelines, petite ville très-bien fortifiée, et située à l'embouchure de la rivière d'Aa. Elle a été bâtie en 1160, par Thierry d'Alsace, qui en fit sa résidence, et y mourut huit ans après.

C'est entre cette ville et Calais que sont les limites de l'ancienne Basse-Picardie. Accoutumés que nous étions depuis quelque tems au coup-d'œil ravissant du Brabant et de la Flandre, où tout annonce, dans les grandes routes, les preuves les moins équivoques d'une grande prospérité et d'une population extrêmement nombreuse, nous fûmes très-étonnés, dès notre entrée en Picardie, de nous trouver tout-d'un-coup comme transportés dans un désert, tant le manque de population et le triste aspect des villages clair-semés, et com-

Digitized by Google

posés de misérables chaumières, y offrent un contraste affligeant avec la florissante contrée que nous venions de parcourir. La nature même des deux pays ne nous offrait pas un moindre contraste. Car, au lieu des riches et riantes plaines toutes remplies d'habitations, que nous avions quittées, nous ne trouvâmes ici qu'un pays montagneux, la plupart nu, où l'on fait jusqu'à cinq et même six lieues sans trouver une maison.

Arrivés à Calais, nous n'y trouvâmes rien qui aurait pu nous dédommager de la triste route que nous venions de parcourir. En effet, cette ville nous parut peu peuplée, et d'un aspect rebutant : ses rues sont étroites et sales, ses maisons sont mal bâties : en un mot, elle n'offre rien de remarquable sinon son port que nous nous empressâmes d'aller visiter. L'entrée nous en parut plus facile que celle du port de Dunkerque. Elle est moins longue, parce que son bassin se trouve tout-à-fait sur le bord de la mer. Après nous être promenés sur la belle estacade dont ce port est garni, nous allâmes nous placer à son extrémité, adossés à la mer, pour y dessiner l'intérieur du port et la ville.

Mon compagnon de voyage se plaça sur l'affût d'un canon, et moi j'interrogeai un em-

Digitized by Google

ployé des douanes qui y était en faction. Il me fit remarquer en mer un bâtiment anglais qui manœuvrait, et il continua assez long-tems la conversation avec moi. Mais mes nombreuses questions firent probablement naître des soupçons dans son esprit. Aussi cet homme changea bientôt de ton. Il commença par nous demander qui nous étions, et d'où nous venions. Lui ayant répondu par malheur, en badinant, que nous ne lui devions aucun compte de notre conduite, il exigea nos passe-ports que nous avions laissés à notre auberge : cette imprudence nous devint fatale : car l'employé nous ordonna de le suivre chez le commissaire de police. Nous obéîmes, persuadés que des passe-ports et des papiers en règle devaient nous garantir de tout soupçon. Il nous mena d'abord au corps-de-garde, qui était alors rempli de jeunes gens de la ville, faisant le service militaire. Ce fut-là qu'il nous fit remettre en ses mains le manuscrit dans lequel se trouvaient tous les dessins des vues que nous avions prises dans le cours de notre voyage. Il nous remit ensuite à deux gendarmes, qui nous conduisirent chez le commissaire de police.

Nous avions toujours la confiance que l'inspection de nos papiers et de nos passe-ports allait mettre fin à cette aventure, il en arriva

Digitized by Google

autrement. Tous les soupçons du commissaire de police n'étant pas détruits, il nous prévint qu'il allait nous faire conduire aux arrêts jusqu'à ce que quelque compatriote bien connu nous vînt réclamer. Lui ayant alors déclaré que nous avions à Boulogne des connaissances assez respectables pour pouvoir répondre de nous, il consentit à nous y faire conduire, et il écrivit en ces termes au commissaire général de la police et de la surveillance des côtes.

Calais, ce 3 août 1811.

« *Monsieur le Commissaire général,*

« *Les employés des douanes de cette brigade* « *viennent de me conduire les sieurs Paquet-* « *Syphorien et Édouard Pingret, tous les deux* « *natifs et domiciliés à Saint-Quentin, porteurs* « *de bons passe-ports, qu'ils ont arrêtés sur le* « *port, comme ils étaient à dessiner la perspec-* « *tive de la ville; je les aurais de suite fait* « *conduire à la maison d'arrêt, mais ils m'ont* « *demandé à être conduits à Boulogne, où ils* « *disent avoir beaucoup de connaissances, et* « *notamment M. le sous-préfet et M. Viéville.* « *Comme je suis persuadé qu'il n'y a eu aucune* « *intention criminelle de la part de ces deux* « *jeunes gens, dont l'un est peintre, j'ai cru*

Digitized by Google

« devoir faire droit à leur demande, et je les « fais partir sous la surveillance du fils de l'ap- « pariteur Lamotte, qui vous remettra la pré- « sente avec les passe-ports de ces deux Messieurs, « ainsi que le livre sur lequel ils dessinaient.

« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé*, MAIGRE. »

Nous partîmes de Calais sous la surveillance d'un agent de police, dans une berline louée à nos dépens. Il était alors six heures du soir. La route était très-montagneuse. Pour augmenter notre déplaisir, nous la fîmes par une pluie continuelle si abondante, que par fois les chevaux refusaient d'avancer. Joint à cela, un vent affreux du nord soufflait avec une telle violence, qu'en descendant la fameuse montagne qui sert d'entrée à Marquise, notre voiture faillit plusieurs fois de verser, et de nous entraîner ainsi jusqu'au bas de la montagne, car les chevaux, dans leur emportement, n'auraient pu s'arrêter.

Ce danger, auquel nous venions d'être exposés, acheva de nous faire sentir tout le désagrément de notre aventure. Après nous être arrêtés quelques instans à Marquise, nous continuâmes notre route pour Boulogne. Il

Digitized by Google

nous restait encore trois lieues à parcourir. Nous les fîmes au milieu des montagnes par la même pluie violente, que la nuit et un vent furieux rendaient fort froide, quoique nous fussions au milieu de l'été.

Il serait difficile d'exprimer ce qui se passait alors dans notre ame. Les pensées les plus bizarres, des réflexions sans suite et sans nombre s'y succédaient tour-à-tour, et se dissipaient à-la-fois. Le dépit, le chagrin, l'inquiétude, l'étonnement sur la journée, la curiosité sur le lendemain, le cri de l'amour-propre, le témoignage de notre conscience : enfin, mille pensées différentes nous plongèrent l'un et l'autre dans une distraction si profonde, que nous arrivâmes à Boulogne presque sans nous en apercevoir.

Un contre-tems d'une autre espèce nous jeta ici dans un nouvel embarras. Le commissaire général de police était à Paris. Quoiqu'il fût près de minuit, nous osâmes écrire à notre digne compatriote M. Viéville, juge au tribunal des douanes à Boulogne, qui ne tarda pas à se rendre auprès de nous. Quelques instans plus tard, nous vîmes aussi entrer le secrétaire du commissaire général, qui nous plaça sous la responsabilité de notre compatriote, en sa qualité de juge au tribunal des douanes, et il nous

Digitized by Google

donna l'intérieur de la ville pour prison. Notre aventure devenait de plus en plus désagréable pour nous. Nous remerciâmes notre digne compatriote, qui nous assura qu'il tâcherait d'adoucir notre captivité autant qu'il pourrait : aussi ne voulut-il pas nous permettre de manger ailleurs que chez lui, et, le lendemain matin, il vint nous prendre pour passer la journée avec nous.

La ville de Boulogne est divisée en haute et basse ville. Celle-ci est la plus vivante à cause de son port. C'est ici que les Romains s'embarquaient pour passer en Angleterre. On assure même que l'on voit encore dans les environs quelques vestiges de leurs ouvrages. Nous fûmes surpris de la grande activité qui règne dans le port de cette ville, en comparaison avec les ports d'Ostende, de Dunkerque et de Calais, que nous venions de voir. C'était l'heure de la basse-marée, et les vaisseaux étaient restés à sec sur le sable. Parmi la foule de marins qui travaillaient à la réparation d'un grand nombre de bâtimens faisant partie de la flotille, nous remarquâmes beaucoup de jeunes gens nouvellement incorporés dans la marine, qui paraissaient fort animés au travail.

Nous aperçûmes sur les montagnes voisines de la ville du côté du port, plusieurs camps

Digitized by Google

formés par des baraques proprement faites, pour mettre le soldat à l'abri du mauvais tems. C'est auprès de l'un de ces camps que l'on érige une colonne à la gloire de NAPOLÉON le Grand. Nous ne vîmes alors que la charpente qui servait d'échafaudage pour la construction de ce monument.

Le tems qui nous avait été fixé étant expiré, nous nous présentâmes chez le commissaire de police. Il n'était pas encore arrivé. Son secrétaire nous interrogea, mais il fallait attendre le retour du commissaire général, et sur-tout ne pas sortir de la ville.

Deux jours après, ayant reçu l'ordre de nous rendre chez M. le commissaire, nous apprîmes pour résultat, qu'on enverrait le manuscrit de notre voyage avec nos dessins au ministre de la police, qui devait prononcer définitivement sur notre sort.

On nous dit, en conséquence, que nous pouvions quitter Boulogne, mais que nous devions nous rendre sans le moindre délai à Saint-Quentin. Au *visa* de nos passe-ports on ajouta, qu'il nous était défendu de nous écarter de la route, et que, dès notre arrivée, nous devions nous mettre sous la surveillance du maire de Saint-Quentin, en attendant les ordres du ministre.

Digitized by Google

Nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller témoigner notre reconnaissance, et faire nos adieux à notre aimable et obligeant compatriote dont les services nous avaient été si utiles, puisque sans lui on nous aurait conduits directement à Paris! Après nous être acquittés de ce devoir, nous abandonnâmes Boulogne avec empressement.

Pendant notre séjour, nous apprîmes qu'il existe près de cette ville une fontaine ferrugineuse, dont on prône l'usage contre les obstructions des viscères, et que les environs, de même que ceux de Calais, fournissent quantité de poulains aux habitans de la Normandie, et que ceux-ci les vendent pour *chevaux normands* après les avoir nourris quelque tems dans les pâturages de leur pays.

Nous allâmes passer la nuit à Saint-Omer: nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas le tems d'y rien observer, sur-tout de voir les îles flottantes, que les voyageurs vont admirer dans les immenses marais des environs. On nous assura qu'elles sont formées par une espèce de tourbe; qu'elles sont remplies, non-seulement d'une belle verdure, mais d'arbres aussi; enfin qu'on les déplace et conduit à volonté, en les poussant avec de longues perches, ou en les tirant avec des cordes.

Digitized by Google

Nous ne pûmes rien voir non plus dans les autres villes où nous passâmes pour retourner à Saint-Quentin, par la raison que, arrivant le soir, nous nous remettions en route dès la pointe du jour, pour exécuter à la lettre les ordres de M. le secrétaire de police. Ceci me chagrina beaucoup, et me fit former dès-lors la résolution d'entreprendre un nouveau voyage aussitôt que la décision de S. E. m'aurait rendu à moi-même. Je desirais d'ailleurs connaître aussi le pays de Luxembourg, et ceux de Namur, de Liége et de Limbourg, que je n'avais pas encore vus.

De retour à Saint-Quentin nous causâmes bien de la surprise, en racontant notre malheur, tant à la mairie qu'aux habitans de la ville. M. le maire ne tarda pas à nous annoncer notre entière délivrance, et à nous remettre nos papiers, qui lui avaient été expédiés des bureaux du ministre de la police, sans la moindre observation à notre égard.

Digitized by Google

Retour, de Dunkerque, à Saint-Quentin, par Cassel, Ypres, Menin, Courtray, Tournay, Lille et Douay.

L'ÉVÉNEMENT dont j'ai précédemment rendu compte, ayant interrompu mon premier voyage, un second n'ayant pas été assez prolongé, ce n'est qu'à mon troisième voyage que j'ai pu voir à loisir plusieurs villes de la Flandre, tant autrichienne que française, et sur-tout, celle de Tournay, berceau de la monarchie des Francs dans les Gaules.

Ne m'étant arrêté qu'une nuit cette fois-ci à Dunkerque, j'en partis par une route agréable pour Cassel, appelé communément *Mont-Cassel*, jolie petite ville située sur le sommet d'une très-haute montagne isolée. Cette ville est si ancienne, qu'on attribue sa fondation aux Morins, peuple de la Gaule Belgique, qui avaient, dit-on, bâti dans ce lieu un château, dont la population s'augmenta insensiblement par les priviléges de ville qu'on lui accorda en 860.

Les comtes de Flandre, pour se garantir des courses des Français, la firent successivement

Digitized by Google

entourer de murailles. Le château, qui fut détruit dans le dernier siècle, était orné d'une belle tour, au haut de laquelle on plaçait des fanaux pendant la nuit, pour indiquer les côtes aux vaisseaux.

En 1328, Philippe-le-Bel saccagea cette ville, et y tua plus de dix-neuf mille hommes, pour les punir de leur révolte contre leur souverain, Louis de Nevers, comte de Flandre. Ce roi se trouvait d'ailleurs très-piqué du défi ridicule que lui avaient fait les habitans, par l'inscription suivante, placée sous un coq taillé en pierre au-dessus de leur porte :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera.

L'étendue presque incroyable de l'horizon, tout autour de cette ville, offre, sans contredit, l'une des plus belles vues de l'univers. Quoique Cassel soit situé à six lieues de la mer, l'œil ne laisse pas d'en embrasser une grande partie. Du côté de la terre, la vue porte sur une multitude de villages, et sur trente-deux villes, des plus éloignées desquelles on voit au moins les clochers.

Cette superbe vue, vraiment romantique, est formée sur-tout par les plaines fertiles de la Flandre, et par une partie des ci-devant

Digitized by Google

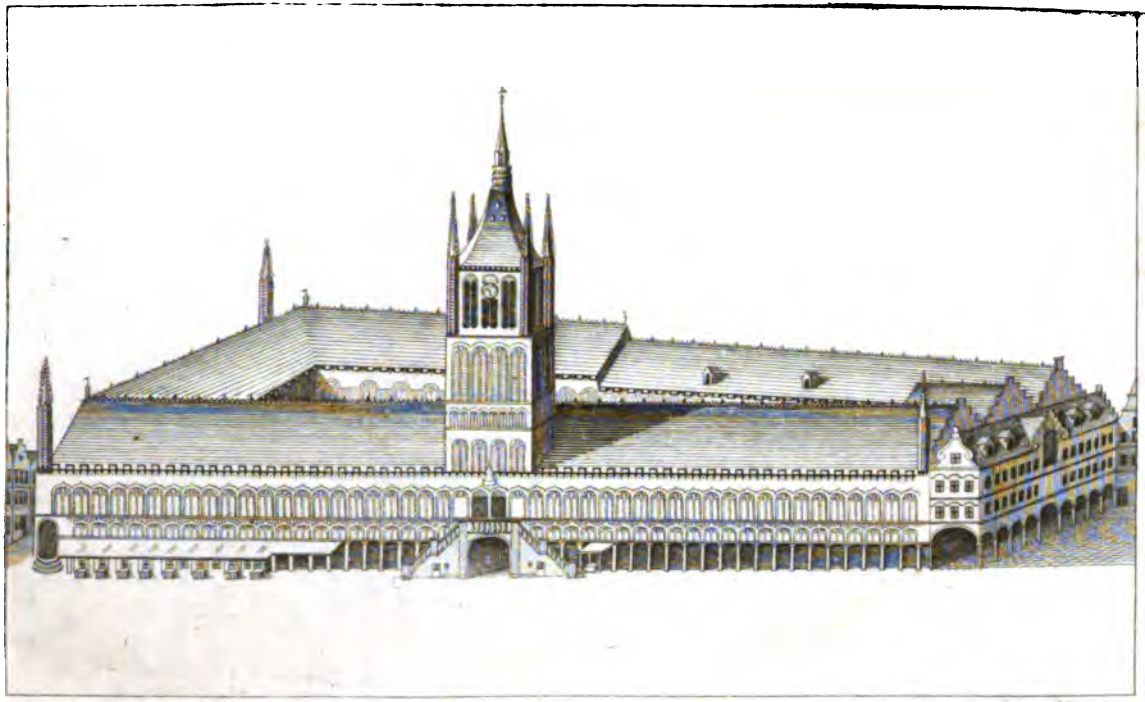
provinces d'Artois et de Picardie. Par-tout on aperçoit de fort belles routes, qui s'étendent en différens sens à perte de vue; sans parler de mille et mille autres objets qui charment l'œil; en un mot, il serait difficile d'exprimer par des paroles la beauté admirable de ce délicieux paysage.

Je quittai à regret ce spectacle, tout-à-fait unique en son genre, pour continuer ma route vers Ypres, où j'arrivai encore d'assez bonne heure pour parcourir la ville avant la fin du jour.

Ce qui me frappa le plus dans cette ville, c'est l'édifice vraiment étonnant qui fait seul une des quatre façades de la grande place, et qu'on appelle *la Maison-de-Ville*, quoique la partie supérieure seule ait cette destination, tandis que tout le rez-de-chaussée est occupé par des halles d'une étendue immense, dont il porte le nom, et qui semblent offrir encore aujourd'hui une preuve parlante de l'incroyable quantité de fabriques en laines qu'Ypres possédait autrefois.

Ce bâtiment, représenté planche XXII, est d'une beauté si frappante, d'une si exacte régularité, et d'un coup-d'œil si majestueux, qu'il a fait sur moi une impression dont je ne perdrai jamais le souvenir. On a commencé

Digitized by Google



LA MAISON DE VILLE D'IPRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

à le bâtir en 1342, époque où la ville d'Ypres avait un circuit trois fois plus grand que celui qu'elle a aujourd'hui, et où, parmi sa population immense, elle comptait, d'après le dénombrement fait, plus de deux cent mille tisserands et autres gens de métier. Nouvelle preuve de l'incroyable état de puissance et de prospérité dont les Pays-Bas ont joui autrefois.

Aux fréquentes révoltes et aux guerres intestines, qui sont les causes principales de la décadence des Pays-Bas en général, il faut joindre les fréquens siéges qu'Ypres a essuyés, et qui ont dû beaucoup contribuer à son malheur. On a donc lieu de s'étonner de l'état d'aisance et même de prospérité qu'on y observe encore; sur-tout lorsqu'on considère sa situation dans un canton très-marécageux, qui n'est guère propre à y attirer des habitans; car l'atmosphère en est tellement mal-saine et décriée, qu'elle a donné lieu aux Flamands de dire d'un homme à face blême, qu'il ressemble à *la mort d'Ypres*. La grande fertilité des environs peut seule, ce me semble, rendre raison du commerce et de la richesse qui distinguent encore cette ville aujourd'hui.

N'ayant trouvé dans Ypres aucune collection de tableaux ni aucune production de l'art qui aurait pu m'engager à y prolonger mon séjour,

Digitized by Google

je ne tardai pas à en sortir pour aller à Courtrai. Je pris ma route par Menin, petite ville assez jolie, autrefois très-bien fortifiée par Vauban, mais aujourd'hui toute ouverte. On y brasse de la bonne bierre, et on y fait un commerce considérable de fines toiles, qu'on y blanchit très-bien, et dont le lin, d'une excellente qualité, croît dans les environs, où il est aussi roui, filé et tissé.

Courtrai, situé sur la Lys, à cinq lieues d'Ypres, et autant de Tournai et de Lille, est une belle ville, de médiocre grandeur, mais très-fabricante et commerçante. On y fabrique avec la même espèce de fin lin qui croît abondamment dans ses environs, et on y blanchit une quantité de toiles, pour le moins aussi belles que celles de Menin, et qu'on nomme en général *toiles de Hollande;* dénomination d'autant plus abusive que, quoique plusieurs blanchisseries hollandaises, sur-tout celles de Harlem, soient excellentes, il ne se fabrique néanmoins que très-peu de toiles fines en Hollande, et que celles qu'on y vend sont la plupart fabriquées en Flandre, et seulement blanchies en Hollande.

Mais une fabrique qui a répandu le nom de la ville de Courtrai par tout l'univers, et qui n'a été poussée nulle part à un aussi haut

Digitized by Google

degré de perfection, c'est celle des nappes et serviettes damassées, où elles sont tissées avec tant d'art, qu'on ne sait souvent pas quoi y admirer le plus, soit la finesse de la toile, soit la correction du dessin, soit la multitude des objets représentés, soit la largeur extraordinaire des pièces; largeur qui, pour les nappes, a été quelquefois portée au-delà de quatre aunes de France.

Le rouissage du lin, qui se fait généralement dans des eaux stagnantes au pays de Waes, se fait ici dans la rivière. On aurait peine à croire la quantité de lin dont la Lys est remplie dans la saison, tant ici qu'à Menin, et dans les environs. Il a été anciennement pourvu, autant que possible, par de sages réglemens, aux inconvéniens qui pourraient arriver pendant un rouissage si général.

J'ai observé avec plaisir à Courtrai plus de goût pour les beaux-arts que dans plusieurs autres villes, même plus considérables, de la Belgique. La collection de M. De Burk, avocat célèbre, annonce un bon goût naissant par quelques bons tableaux qu'elle renferme, entre autres, par un morceau de chevalet, où Gérard Lairesse s'est peint avec sa famille, et dont l'ordonnance offre un beau modèle aux peintres qui doivent représenter plusieurs personnes

Digitized by Google

réunies dans une même composition. Parmi les artistes de Courtrai, M. Dejonghe, fils du maire, se distingue sur-tout par un zèle ardent pour son art. Aussi ses premiers essais, dans le paysage, ont-ils été généralement admirés, et font espérer qu'il égalera un jour les excellens paysagistes anciens dont la Belgique et la Hollande ont regretté en vain la perte jusqu'ici. C'est sans contredit un des élèves qui font le plus d'honneur à l'école actuelle d'Anvers.

Entre tous les événemens qui ont quelque rapport à l'histoire de la ville de Courtrai, aucun assurément n'est plus mémorable que la bataille, si désastreuse pour la France, connue sous le nom de *bataille des éperons dorés*, dans laquelle les Flamands défirent si complétement en 1302, près de cette ville, l'armée du roi Philippe-le Bel, que, sans compter les soldats, ils tuèrent plus de douze cents gentilshommes, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs souverains.

De Courtrai je me suis rendu à Tournai, la plus ancienne ville de la Gaule belgique, déja renommée, lors de l'invasion de Jules-César, comme capitale des Nerviens. Elle devint ensuite le siége des premiers rois francs dans les Gaules, comme l'atteste la découverte du tombeau du roi Childeric, qu'on y a faite en 1655.

Digitized by Google

C'est une assez belle ville; elle est traversée par l'Escaut. Sa population actuelle ne va pas au-delà de vingt-cinq mille ames, nonobstant sa grandeur et ses nombreuses fabriques.

Elle a été autrefois très-bien fortifiée par Vauban, auquel elle est aussi redevable des quatre moulins à farine qu'on y voit sur l'Escaut, et qui sont si bien construits, qu'ils peuvent fournir, en cas de besoin, la farine nécessaire à la nourriture de cent cinquante mille personnes. L'église cathédrale est fort vaste et belle, sur-tout intérieurement. Mais elle n'a jamais été comparable à la magnifique église de la fameuse abbaye de Saint-Martin, qui ornait cette ville, et qui a été détruite.

L'industrie fabricante des Tournaisiens embrasse une quantité de branches, dont les principales sont la bonneterie, qui est la première de toute la Belgique; les toiles de lin; les étoffes de laine; celles de coton; des tapis de pied de toute espèce, qui sont fort renommés; des bronzes dorés; une excellente porcelaine bleue, qui est d'autant plus recommandable, qu'elle s'attache uniquement à ce qui est nécessaire dans un ménage, et nullement aux objets de luxe, comme on ne le fait que trop ailleurs. Enfin, non-seulement la chaux de Tournai est recherchée par-tout pour ses

Digitized by Google

bonnes qualités, mais ses fruits et ses arbres fruitiers jouissent d'une préférence bien méritée, dans les Pays-Bas même, où néanmoins la culture, en général, a été poussée à un degré si éminent.

Ce qui rend les fabriques de cette ville encore plus intéressantes, c'est qu'elles tirent la plupart leurs matières premières des environs mêmes. D'où il résulte qu'elles favorisent et font valoir les productions du sol, et qu'elles ne peuvent manquer d'être toujours durables, d'autant plus que l'Escaut fournit un transport facile à celles qui, comme la chaux, sont trop pesantes et de trop peu de valeur, pour pouvoir supporter les frais d'un long transport par terre.

Si j'ai eu lieu d'être satisfait de l'activité des habitans de Tournai, dans tout ce qui a quelque rapport avec les fabriques et le commerce, en revanche, je n'ai guère eu lieu d'être content d'eux, lorsque je me suis aperçu qu'ils sont si peu amateurs des productions de la peinture, que j'ai cherché inutilement dans toute leur ville un seul tableau digne d'être cité.

En quittant Tournai, j'ai fait un détour assez considérable, pour me rendre à Lille, capitale de la ci-devant Flandre française. Dès le premier coup-d'œil, je n'ai pu qu'être d'accord avec

Digitized by Google

ceux qui trouvent cette ville très-forte et très-belle; je me suis convaincu aussi, pendant le séjour que j'y ai fait, qu'elle est extrêmement peuplée. Mais je trouve qu'on a eu tort de vanter sa grandeur. Elle forme un ovale alongé, dont la longueur ne passe guère mille toises, et dont la largeur mitoyenne ne va qu'à la moitié. Il s'en faut donc bien qu'elle puisse être comparée aux plus grandes villes des Pays-Bas, telles que Bruxelles, Gand, Anvers, Louvain et Bruges, tandis que sa beauté n'égale aussi nullement celle des trois premières.

Pendant la journée, les rues de Lille n'annoncent guère la quantité de monde que la ville renferme. Mais le soir, après que le peuple a quitté son ouvrage, elles ressemblent à des fourmilières. La population du plat pays ne correspond néanmoins aucunement à celle de la ville. Je n'ai pu voir qu'avec surprise combien les villages et les campagnes sont moins peuplés ici que dans la Flandre flamande, sur-tout dans les pays de Waes et de Termonde. Aussi s'en aperçoit-on facilement à la différence des récoltes, quelque fertile que soit naturellement le sol entre Lille et la Flandre ci-devant autrichienne.

Les habitans de Lille font un très-grand commerce, tant en fils, toiles et autres pro-

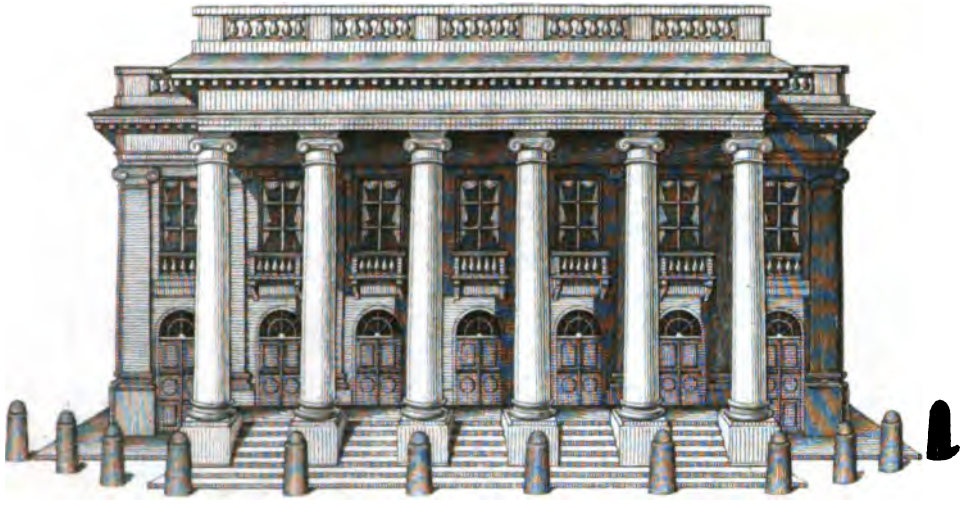
Digitized by Google

duits de leurs fabriques, qu'en grains, lin et autres productions de l'agriculture. Les fils de cette ville jouissent même par toute l'Europe, et depuis un tems immémorial, de la préférence la mieux méritée.

La citadelle de Lille est assurément une des plus belles qui existent. La ville neuve, qui y touche, est très-belle aussi, et ses rues sont tirées au cordeau. Les maisons y sont, en général, d'une imposante et riche architecture, que j'ai néanmoins trouvée un peu massive et tout-à-fait particulière à cette ville; dans laquelle j'ai remarqué aussi avec plaisir le marché aux Poissons, la place de la Bourse, le Pont-Napoléon, la salle de spectacle, représentée planche XXIII, et le Musée, représenté planche XXIV.

Croyant pouvoir prolonger à volonté mon séjour dans cette ville, j'avais employé en grande partie mes premières journées à faire des excursions dans les environs, résolu de m'occuper ensuite à loisir des productions de la peinture, objet favori de mes recherches, lorsque je me suis trouvé tout-d'un-coup dans la nécessité désagréable de précipiter mon départ pour Saint-Quentin, où des affaires de famille exigeaient ma présence. Ce contre-tems me fit d'autant plus de peine, que j'avais appris

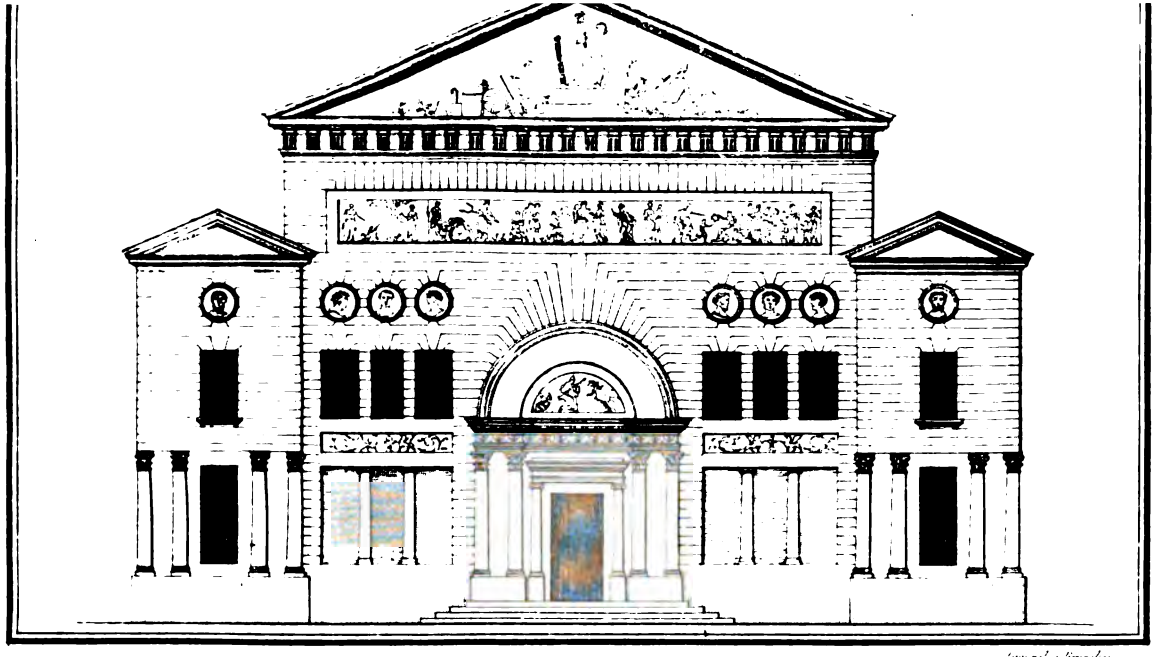
Digitized by Google



SALLE DE SPECTACLE A LILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Gravé à Bruxelles

MUSÉE DE LILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

que Lille renferme plusieurs petites collections de tableaux. J'avoue néanmoins que la manière dont on m'avait parlé de ces collections a beaucoup soulagé le déplaisir que j'éprouvais de partir sans les avoir vues.

Obligé de hâter mon retour, je me suis rendu par Douai et Cambrai à Saint-Quentin. Heureusement je connaissais suffisamment cette dernière ville par mes précédens voyages. Quant à celle de Douai, voici ce que j'en ai appris pendant le séjour assez court que j'y ai fait.

La ville de Douai était sur-tout remarquable autrefois par son université, par plusieurs très-savans professeurs qui y ont enseigné, et par son parlement. La suppression de cette université et du parlement, depuis la révolution, a porté un coup fort sensible à la ville. Quoiqu'aussi grande que Tournai, elle ne renferme aujourd'hui qu'une population de douze mille ames, qui fait à peine la moitié de celle de Tournai. Elle n'offre d'ailleurs rien d'intéressant qu'un cabinet d'histoire naturelle assez riche et nombreux, et que ce qui lui reste de son commerce et de ses fabriques.

Les objets de son commerce consistent surtout dans les grains, les graines huileuses, le lin, le houblon et autres productions du sol. Entre ses fabriques, les principales sont,

Digitized by Google

celles de fils à dentelles et à coudre, de toiles et batistes, de coton et d'huile. Mais celle qui attire le plus l'attention des voyageurs, c'est sa belle fonderie de canons.

FIN.

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

Voyage de Bonn, par Cologne, Maestricht, Tongres et Tirlemont, à Louvain..... Page 1
Voyage de Louvain à Bruxelles..... 23
Voyage, de Bruxelles, par Vilvorde et Malines, à Anvers..... 59
Voyage, d'Anvers, par le pays de Waes, à Gand. 102
Voyages, de Gand, par la route de terre et par celle du canal, à Bruges..... 119
Voyage, de Bruges, par Ostende, Nieuport et Furnes, à Dunkerque..... 134
Voyage, de Dunkerque, par Calais et Boulogne, A Saint-Omer..... 149
Retour, de Dunkerque, à Saint-Quentin, par Cassel, Ypres, Menin, Courtrai, Tournai, Lille et Douai..... 160

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

N. B. Les Planches qui dépendent de ce volume, y seront placées dans l'ordre suivant :

La Planche IX, Vue de l'hôtel-de-ville de Maestricht.....Page 10
La Pl. X, Vue de la fontaine de Tongres, dont Pline parle dans son Histoire Naturelle.... 15
La Pl. XI, Vue de l'hôtel-de-ville de Louvain. 20
La Pl. XII, Vue de l'hôtel-de-ville de Bruxelles. 26
La Pl. XIII, Vue de la fontaine de Manneke-Piss 30
La Pl. XIV, Vue de la chaire à prêcher de Sainte-Gudule..... 31
La Pl. XV, Vue du Parc..... 36
La Pl. XVI, Vue du palais Le Conseil de Brabant..... *Ibid.*
La Pl. XVII, Vue de la Place Royale..... 38
La Pl. XVIII, Vue de la maison impériale de Laken..... 39
La Pl. XIX, Costumes du Brabant..... 58
La Pl. XX, Vue de l'hôtel-de-ville d'Anvers. 77
La Pl. XXI, Vue de l'église de Dunkerque... 144
La Pl. XXII, Vue de l'hôtel-de-ville d'Ypres. 162
La Pl. XXIII, Vue de la salle de spectacle de Lille 170
La Pl. XXIV, Vue du Musée de Lille..... *Ibid.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google